VOLUM[illegible]XV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 21 JUILLET 1937 — NUMERO 11

[illegible] correspondance à "[illegible]BERTÉ"
[illegible]NEMENTS:
.... $2.00
.... $2.50
.... $3.00

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone [illegible]
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

M. HENRI BOUGEAREL EST NOMMÉ CONSUL DE FRANCE A WINNIPEG

Le titulaire, depuis quatre ans au Consulat général de France à Montréal, est bien connu dans la métropole —Brillants états de service pendant la guerre.

Au mois de mars dernier, notre journal annonçait que par un décret du 8 février 1937, un consulat de deuxième classe était créé à Winnipeg par le gouvernement français. Samedi soir, au banquet traditionnel du 14 juillet, M. J.-H. Bourgouin, agent consulaire, a annoncé que par décret du 28 juin, le nouveau consul a été officiellement nommé. C'est M. Henri Bougearel, depuis plus de quatre ans chancelier au Consulat général de France à Montréal.

M. Bourgouin a donné un aperçu de la carrière du représentant de la France à Winnipeg.

M. Henri Bougearel est âgé de 40 ans. Il a fait ses études à Paris, aux lycées Montaigne et Louis-le-Grand, puis à la Sorbonne et à la Faculté de Droit. La guerre l'a pris très jeune et l'a formé à sa rude école. Cinquante-deux mois de service dans l'infanterie. Croix de guerre, blessé de guerre, médaille des Evadés d'Allemagne, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Bougearel est entrée aux Affaires étrangères en mai 1920. De juillet 1920 à mars 1926, il fut attaché et vice-consul à la Légation de France en Bavière; de mai 1926 à mai 1928, vice-consul à la Légation de France en Equateur; de juin 1928 à novembre 1932, vice-consul à Chicago.

Depuis janvier 1933 il est au Consulat général de France à Montréal. Il compte un nombreux cercle d'amis dans la métropole où Français et Canadiens français ont pu apprécier son savoir-faire et ses hautes qualités de diplomate.

Le nouveau consul de France à Winnipeg est célibataire. Il compte venir prendre possession de son poste dans la première semaine d'août.

La "Liberté", en offrant ses cordiales félicitations à M. Henri Bougearel, est heureuse de l'assurer du plus chaleureux accueil de la part de la population française manitobaine.

Consul de France

M. Henri Bougearel qui vient d'être nommé consul de France à Winnipeg.

Le 14 juillet fêté avec éclat à Winnipeg et Saint-Boniface

Les Français et amis de la France se réunissent dans un brillant banquet à l'hôtel Marlborough — La cérémonie religieuse à la chapelle du Collège de Saint-Boniface.

La fête nationale des Français a été célébrée, avec entrain, selon l'usage, par un banquet à Winnipeg, samedi soir, et une grand'messe à la chapelle du Collège de Saint-Boniface, le lendemain.

Le banquet a eu lieu à l'hôtel Marlborough, sous la présidence de M. Emile Létienne, président de l'Union Nationale française. La salle remplie de convives était décorée de larges drapeaux tendus sur les murs aux couleurs de la France et des nations amies.

On remarquait à la table d'honneur les consuls des principaux pays représentés à Winnipeg et les présidents ou présidentes des sociétés nationales.

Les discours

Les orateurs ont été particulièrement heureux et très applaudis.

M. J.-H. Bourgouin, agent consulaire de France, après avoir salué la nombreuse assistance et ses collègues présents, a annoncé une nouvelle qui a été acceptée avec beaucoup d'enthousiasme: la nomination de M. Henri Bougearel au nouveau poste de consul de France à Winnipeg. On lira plus haut les détails à ce sujet.

M. le président Létienne a fait à son tour l'éloge de M. Bougearel; puis il a rendu un juste hommage à M. J.-H. Bourgouin, qui s'est dévoué si longtemps au poste ingrat d'agent consulaire, ainsi qu'à sa dévouée secrétaire, Mlle Eugénie Dubuc.

M. le consul des Etats-Unis a évoqué en termes fort sympathiques l'amitié de longue tradition entre la France et son pays, formant des voeux pour son heureuse continuation.

M. Bielinski, consul de Pologne, se félicite de compter parmi les Français et Canadiens français de nombreux amis. Il rappelle que parmi les principes fondamentaux de la politique polonaise figurent le maintien de la paix et l'alliance avec la France.

M. A. de Jardin, consul de Belgique, rappelle les liens légendaires qui unissent les Belges aux Français. Il cite les paroles récentes du ministre des affaires étrangères de Belgique au ministre des affaires étrangères de France, qui expriment bien l'amitié indissoluble entre les deux peuples; il s'incline devant les Français qui savent se montrer toujours compréhensifs, généreux, humains.

M. Hermanson, consul de Suède, réclame pour son pays le mérite d'avoir le gouvernement le plus démocratique au monde et il en fait remonter l'origine à la dynastie des Bernadotte qui a introduit chez les Suédois la tradition démocratique française.

M. Ralph Webb se félicite de vivre dans un pays libre où l'on peut dire ce que l'on veut, où les journaux peuvent publier ce qui leur plait. Il croit à l'amitié féconde de la France et de l'Angleterre; il est convaincu que la paix régnera tant qu'elles resteront unies et en communion d'idées avec les Etats-Unis.

M. le major Lavoie, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, parle au nom des Canadiens français, fils spirituels de la France. C'est d'eux surtout que l'on peut dire qu'ils ont deux pays. L'orateur évoque le souvenir du grand La Vérendrye dont l'Ouest célébrera bientôt le deuxième centenaire de l'arrivée ici.

M. Léon Michel, président des Réservistes français, rappelle des paroles de M. Ernest Lapointe, de M. Baldwin et de quelques autres personnages attestant que la France est pour la paix et a fait de lourds sacrifices en vue de la paix.

M. de la Giclais clôt la série des discours en faisant l'éloge de la femme de France qui, sans bulletin de vote, exerce une influence heureuse par la grâce, l'esprit, la beauté et le dévouement.

A la table d'honneur, outre les orateurs déjà nommés: Jan Sikora, Mme G.-R. de la Giclais, A.-H. Kokczynski, Mme J.-C. Lavoie, M. Steinkopf, consul de Tchéco-Slovaquie, Mme L. Michel, Mme M. Bielinski, Mme J.-H. Burgoyne, Mme A. de Jardin, Mme E. Létienne, Pietro Colfertaldo, vice-consul italien; Mme B. de Denus, Mme G. Maclean, Mme Marie-T. Lévêque et Donatien Frémont.

La cérémonie religieuse

Dimanche matin, à 10 h. dans la chapelle du Collège de Saint-Boniface, les Français et amis de la France assistaient nombreux à la grand'messe qui fut célébrée par le R. P. Péalapra, O.M.I. Il y eut, comme de coutume, du très beau chant, sous la direction de M. Henri Caron, maître de chapelle de la cathédrale Sainte-Marie, qui fut à la fois soliste et accompagnateur parfait. Mlle Thérèse Deniset chanta aussi avec beaucoup d'âme un "O Salutaris" de Samuel Rousseau.

Le R. P. Péalapra, dans son allocution de circonstance, mit en valeur le patriotisme, attachement à son pays voulu par Dieu, élevé au rang de vertu, et dont Jésus nous offre l'exemple parfait quand, à la veille de sa mort, il pleure sur les malheurs de Jérusalem.

La patrie n'est pas seulement la terre natale avec tous les souvenirs qui s'y rattachent, c'est aussi la grande famille ethnique, un même peuple qu'unissent les liens du sang, la foi, la langue et les traditions du passé. Pour un Français, le patriotisme est le plus sacré des devoirs. La France n'est-elle pas la Fille aînée de l'Eglise, le Sergent de Dieu?

Elle a toujours rempli un rôle de premier plan comme centre rayonnant de foi. Elle pousse aussi très loin le culte de l'idéal, laissant aux autres le soin d'exploiter ses découvertes accomplies par amour de la science pure.

Au Canada, poursuit le prédicateur, les Français ne sont pas des expatriés, puisqu'ils habitent un pays fils de la France, né d'une pensée de foi et de patriotisme de la mère patrie, héritier de sa foi, de sa langue, de son génie latin et de son idéal. Le Canada remplit en Amérique la même mission d'évangélisation et de civilisation que remplit la France dans le monde. Auprès des autres peuples qui nous entourent, nous devons affirmer la supériorité de l'Eglise catholique et faire triompher les valeurs spirituelles.

Le R. P. Péalapra exhorte ses auditeurs à aimer le Canada comme une seconde patrie, à s'unir à leurs frères Canadiens français et à coopérer à l'oeuvre commune par une vie catholique intense et l'attachement à la langue, gardienne de leur foi, de leur mentalité, de leur personnalité et de leurs droits civils.

La fête s'est terminée le soir par la kermesse dans la salle du Collège.

L'INVENTEUR MARCONI MORT MARDI MATIN

Le célèbre père de la T.S.F., grand savant du monde, succombe à une syncope.

ROME — Guglielmo Marconi, inventeur de la télégraphie sans fil, est mort subitement d'une syncope chez lui mardi matin.

Samedi dernier, il s'était rendu à Castel Gandolfo et avait eu une longue audience avec le Pape Pie XI. Il paraissait en excellente disposition; il parla avec admiration de la vigueur et de la compréhension dont avait fait preuve le Pontife au cours de leur entrevue. Ils s'étaient entretenus du nouveau poste de radio à haute puissance que Marconi a construit au Vatican. Prévenu de sa mort par téléphone, le Saint-Père a immédiatement envoyé une bénédiction spéciale.

Marconi est l'inventeur de la T.S.F. et l'un des pères de la radio. Président du conseil national des recherches en Italie depuis 1928, il dirigeait tout le travail scientifique de son pays.

Il était né à Bologne en 1874. Son invention de la T.S.F. remonte à 1895, alors qu'il n'avait que 21 ans.

Campagne contre les accidents de la route

TORONTO — Le premier ministre Mitchell-F. Hepburn a fait part aux journalistes d'une campagne qu'on entreprendra prochainement afin d'inculquer la crainte des accidents aux automobilistes de la province et réduire de ce fait le nombre des morts violentes sur les grandes routes.

Le gouvernement, dit-il, lancera un campagne dans les journaux en insérant dans les quotidiens et hebdomadaires des portraits saisissants des accidents les plus tragiques de la route.

OTTAWA AIDERA LES FERMIERS DES PRAIRIES

Le ministre de l'agriculture verra lui-même à l'application des mesures de secours décidées.

OTTAWA — Venu pour assister à la séance du cabinet, le ministre de l'Agriculture a l'intention de retourner dans l'Ouest d'ici quelques jours. Il verra lui-même à l'application des mesures que le ministère devrait prendre pour aider aux centaines de mille fermiers des prairies, victimes de la sécheresse.

Environ 100,000 personnes en Alberta et 300,000 en Saskatchewan devront recevoir l'assistance du fédéral sous une forme ou sous une autre. Il ne croit pas toutefois que le fléau de la sécheresse ait pris des proportions suffisantes au Manitoba pour nécessiter l'intervention du gouvernement d'Ottawa.

Bien que la sécheresse soit pire cette année qu'en 1936, elle s'étend sur un moindre territoire que l'an dernier.

L'irrigation

Dès qu'il sera de nouveau dans l'Ouest, M. Gardiner hâtera les travaux d'irrigation entrepris pour redonner une partie de leur fertilité aux terres desséchées. Les premiers systèmes d'irrigation ont déjà donné des résultats. Ainsi dans le territoire qu'arrosent les canaux creusés l'an dernier à Val Marie, Saskatchewan, les fermiers récolteront, cette année, 4 boisseaux de blé à l'âcre.

La plus grande bataille de la guerre se livre aux portes de Madrid

MADRID — La plus grande bataille de la guerre civile espagnole est en cours. Les nationaux lancent des masses de troupes fraiches contre les lignes du gouvernement à l'ouest de Madrid. On estime que 100,000 hommes sont engagés dans la lutte de part et d'autre. Il ne s'agit plus de capturer une position stratégique ou quelques milles de territoire; les deux armées sont aux prises pour un résultat décisif et la bataille est engagée sur un front de 30 milles.

Surintendant de l'éducation au Manitoba

Le professeur Harold C. Etter, né en Nouvelle-Ecosse, gradué de l'Université de la Colombie-Britannique, a été nommé surintendant de l'éducation au Manitoba et entrera en fonctions le 1er août.

Relativement jeune — 42 ans — il a déjà beaucoup voyagé et connait la Chine, le Danemark, les Etats-Unis, la Palestine, l'Egypte et la Suisse. Il a douze ans d'expérience dans l'enseignement à l'Université et trois ans comme principal de High School, le tout dans l'Ouest canadien.

La rouille dans le sud du Manitoba

Une inspection du sud et de l'ouest de la province a été faite par des fonctionnaires du laboratoire fédéral de recherches sur la rouille. De Winnipeg à Deloraine, ils ont trouvé de la rouille dans une proportion variant de un à 30 pour cent.

En général, dans les régions les plus sèches, l'infection ne dépasse pas un pour cent. Elle est considérablement moindre dans le nord-est que dans le sud-ouest.

Dans toute la partie inspectée, l'infection dans le blé durum ne dépasse pas un ou deux pour cent. L'orge est affectée à peu près dans la même proportion que le blé. L'avoine est peu ou pas atteinte.

LES PROGRÈS DES UKRANIENS CATHOLIQUES

Son Excellence Mgr Ladyka ramène d'Europe six jeunes prêtres ukraniens pour son diocèse.

Son Excellence Mgr Basil Ladyka, évèque national des Ukraniens catholiques du Canada est arrivé, d'un voyage en Italie, en Allemagne et en Pologne. Pendant son séjour làbas, Mgr Ladyka a été reçu en audience particulière par Sa Sainteté.

Mgr Ladyka ramène au Canada six jeunes prêtres ukraniens qu'il a élevés lui-même au sacerdoce, en Galicie, récemment. Ce sont MM. les abbés Horroshko, Teplyjh, Kocaba, Kolodig, Borys et Zadsky. Ce dernier ira exercer son ministère à Hamilton, Ontario. Les autres s'occuperont des paroisses et groupes ukraniens de l'Ouest canadien dont le centre est à Winnipeg, siège épiscopal de Mgr Ladyka.

Les progrès réalisés

L'Eglise ukranienne catholique a beaucoup progressé depuis quelques années et Mgr Ladyka administre, aujourd'hui, un diocèse de 300,000 âmes. Depuis qu'il est évêque, Mgr Ladyka a ordonné 85 prêtres ukraniens. Vingt-cinq autres séminaristes ukraniens (dont deux du grand séminaire de Montréal) ont été ordonnés dimanche dernier. En ce moment, deux autres séminaristes ukraniens poursuivent leurs études à Rome et s'en viendront faire du ministère au Canada dès qu'ils auront reçu l'onction sacerdotale.

Forte récolte de blé pour les Etats-Unis

ROME — L'Institut international d'agriculture vient d'annoncer que la récolte du blé sera de 20 à 25% plus considérable, cette année que l'an dernier, aux Etats-Unis, et accusera une augmentation moins élevée en Europe, tandis qu'elle sera médiocre au Canada, en Chine et au Japon.

L'Institut prédit une récolte européenne de 412,000,000 de quintaux à comparer avec 403,000,000, en 1936.

Les progrès des Ukraniens catholiques

Son Excellence Mgr Ladyka, évèque national des Ukraniens catholiques, photographié avec quatre des jeunes prêtres qu'il a ramenés d'Europe.

EN DÉPIT DE LA SÉCHERESSE LA RÉCOLTE SERA BONNE AU PAYS

La pire sécheresse sévit dans la zone du blé des provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, mais la situation générale reste bonne au Manitoba.

Les perspectives de bonnes récoltes s'avèrent partout au Canada, excepté dans la zone du blé des prairies où la pire sécheresse de toute l'histoire du pays sévit sans relâche. La chaleur et le temps sec ont été d'un grand apport pour les fermiers des provinces de l'Est et en Colombie-Britannique pendant la saison des foins. Les grains de printemps et les cultures sarclées ont belle apparence dans tout l'est du pays. Ils ont bien repris le temps perdu à cause d'un printemps tardif et humide. Bien que certaines parties de la province soient trop sèches, les conditions générales restent bonnes au Manitoba. La rouille qui tend à se propager pourrait cependant devenir une menace sérieuse. Il y a peu d'amélioration en Saskatchewan. Les pluies de la semaine dernière, dans certaines régions isolées, ont quelque peu aidé aux cultures de provende, mais sont venues trop tard pour aider aux grains excepté dans le nord-est. Les perspectives sont variables en Alberta. On compte sur de bonnes récoltes dans les régions de Olds et de Calgary au sud-ouest et dans les régions du nord-est de la Rivière-à-la-Paix. Ailleurs les perspectives sont de passables à pauvres. Les pâturages ont été complètement anéantis dans la majeure partie de la Saskatchewan et de l'Alberta. Les fermiers ont expédié leur bétail en masse vers des terres où le fourrage est plus abondant.

La sécheresse

La sécheresse sévit maintenant dans le nord-ouest de l'Alberta, mais ailleurs, dans la province, les perspectives restent bonnes. Bien que la rouille soit passablement répandue, elle ne causera que peu de dommages si une température propice à sa propagation ne survient pas. Les grains sont en épis et ceux-ci se rempliront porchainement. La semaine dernière n'a apporté que peu de changement à la situation en Saskatchewan. L'état des cultures est désespéré, et la faillite complète dans la majeure partie de la province est maintenant inévitable. La pluie de la semaine dernière n'a pas été assez générale et bien que dans certaines régions de bonnes averses soient venues aider à la situation, la sécheresse est resté ininterrompue.

Seul le nord-ouest de la province promet encore une récolte satisfaisante. Même cette région aurait besoin de pluie pour maintenir la croissance des cultures. Dans le nord de l'Alberta, les conditions se sont améliorées au cours de la semaine dernière, mais, dans le sud et l'est, les perspectives continuent de baisser. Des pluies opportunes ont restauré les cultures dans le nord-est, où les perspectives sont maintenant passablement encourageantes. Dans d'autres parties de la province les conditions sont variables. Les perspectives sont de passables à bonnes dans le sud-ouest, la région de Calgary-Olds et celle de Rivière-la-Paix. Ailleurs elles sont pauvres.

TROIS AVIATEURS RUSSES VOLENT DE MOSCOU AUX ÉTATS-UNIS

Ils font cette envolée sans escale en passant par le Pôle Nord — Ils détiennent le record mondial de la distance pour les envolées sans escale.

OAKLAND, Calif.—Les trois aviateurs russes qui viennent d'accomplir avec succès une envolée de plus de 6,000 milles entre Moscou et les Etats-Unis, via le Pôle Nord, détiennent officieusement le record mondial de la distance pour les envolées sans escale.

Les aviateurs ont atterri sans encombre dans un pâturage, trois milles à l'ouest de San Jacinto, après avoir passé plus de 60 heures dans les airs.

San Jacinto est situé sur le flanc est des monts San Jacinto, à 25 milles de March Field, but évident des aviateurs.

Ils s'étaient rendus jusqu'à San Diego. Incapables de trouver un point d'atterrissage à cause du brouillard, ils durent rebrousser chemin vers March Field, pour venir finalement atterrir à San Jacinto.

La presse des Soviets

MOSCOU — La presse des Soviets ne tarit pas d'éloges, pour les trois aviateurs russes qui viennent d'accomplir l'envolée transpolaire Moscou-Etats-Unis, sans escale.

Les journaux louent grandement ceux qui ont organisé l'envolée et annoncent que l'on projette de nouvelles envolées sensationnelles, d'ici peu de temps. Ils ne précisent pas, cependant, sur la nature de ces projets.

Dans les articles de la presse soviétique, on félicite surtout le pilote Michel Gromoff pour avoir maintenu son avion à une vitesse remarquable et avoir atteint son but initial quatre heures plus tôt qu'on ne l'avait prévu.

LORD TWEEDSMUIR SE REND DANS L'ARCTIQUE PAR LE MACKENZIE

Le Gouverneur Général fera un voyage de 1,600 milles sur le grand fleuve et ses tributaires — Il se rendra jusqu'aux îles Herschel et au Grand Lac de l'Ours.

Pour qui connait la mystérieuse puissance d'attraction des grands fleuves, il n'y a pas lieu de s'étonner que Son Excellence le Gouverneur général ait choisi le Mackenzie pour se rendre dans l'arctique. La majestueuse beauté du Saint-Laurent n'avait-elle pas entrainé les premiers découvreurs français jusqu'au coeur du pays? La promesse de la rivière Nelson n'avait-elle pas, il y a un peu plus d'un siècle, incité les colons de Selkirk à pénétrer jusqu'au centre du continent?

Son Excellence Lord Tweedsmuir, écrivain de marque, ne pouvait rester insensible au mystérieux Mackenzie, le fleuve du silence. Aussi a-t-il voulu y naviguer pour se rendre à Aklavik. Quittant Edmonton vers le 20 juillet, le Gouverneur général, doit se rendre par chemin de fer jusqu'à Waterways où il s'embarquera à bord du S.S. "Distributor" pour un voyage de 1,600 milles sur le Mackenzie et ses tributaires. Il s'arrêtera en cours de route à Forth Smith, Resolution, Hay River, Providence, Simpson, Norman, Good Hope, Oil Well, Arctic Red River et Aklavik, le terme de son voyage. Si la température le permet, il fera une courte envolée jusqu'aux îles Herschel, environ 100 milles au nord-ouest d'Aklavik. Le retour se fera par l'un des avions de l'Aéronautique royale canadienne. Si le temps est favorable Son Excellence poussera une pointe jusqu'au Grand Lac de l'Ours, le centre le plus important de l'industrie du radium au Canada.

Les communistes français protestent

PARIS — L'élément communiste du Front populaire a protesté contre la décision que le gouvernement Chautemps a prise d'accepter en principe le plan britannique pour circonscrire la guerre d'Espagne.

Neuvième Pèlerinage annuel en l'honneur de Saint Joseph

Troisième Centenaire de la Consécration solennelle du Canada à Saint Joseph

Otterburne
Dimanche 1er aout

LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE DU POINT DE VUE MILITAIRE

Leçons à tirer des opérations—Franco ne pourrait espérer triompher par la force des armes, d'après un expert allemand—Efficacité des engins modernes.

BERLIN — La guerre civile espagnole a permis de faire l'essai des engins de guerre modernes qui auraient à jouer un rôle dans le prochain conflit et le "Berliner Boersenzeitung" vient de publier un article où un expert militaire analyse les opérations militaires en Espagne et formule les leçons qui s'en dégagent.

L'auteur de l'article est d'avis que le général Franco ne peut plus espérer triompher par la force des armes parce que l'équilibre a été établi entre les deux forces belligérantes et que les coups de surprise sont désormais presque impossibles. C'est à la suite de l'expérience espagnole que le haut commandement soviétique a décidé l'usage d'un nouveau type d'auto blindée pour l'infanterie motorisée et le remplacement d'une partie de ses avions par des modèles plus rapides et mieux armés.

Voici, d'après l'auteur de cet article, les principales leçons qui se dégagent du conflit espagnol du point de vue militaire:

La mitrailleuse continue à tenir le rôle le plus important sur le champ de bataille, tout comme pendant la grande guerre;

Les engins les plus modernes, comme le char d'assaut et l'avion de bombardement, perdent l'effet de terreur qu'ils exercent sur les combattants et les populations civiles au fur et à mesure que le conflit se prolonge;

Il est à peu près impossible de lancer aujourd'hui une attaque efficace sans chars d'assaut.

Les canons antichar de 37 millimètres auxquels ont recouru les nationalistes se sont avérés comme des armes défensives fort efficaces.

LA PRESSE PARISIENNE LOUE LE DISCOURS DU CARDINAL PACELLI

PARIS — Les journaux accordent une grande place au discours du cardinal Pacelli à Lisieux. Le Figaro écrit dans son éditorial:

"Nous soulignons la portée des paroles du cardinal Pacelli quand, hier, à Lisieux, il évoquait les basiliques de France et tout ce qu'elles représentent dans notre vie nationale, quand il saluait notre patrie de nom bien-aimé de "Fille aînée de l'Eglise." Les grands honneurs dont le gouvernement entoura le cardinal consacrent une fois de plus l'excellence des rapports unissant la France et le Saint-Siège, ils montrent de quelle considération respectueuse sont chez nous entourées les valeurs spirituelles. De telles manifestations sont réconfortantes. Le miracle de Lisieux est avant tout un miracle d'amour. Mais d'amour tout simple, tout familier, la grandeur de sainte Thérèse est faite de sa petitesse. C'est une leçon méditable en ces temps chargés de fièvres spectaculaires.

"Jamais les politiques fabriquées n'ont dégagé plus de passions, plus de haines que maintenant. Et, pourtant, jamais les peuples n'ont autant détesté la guerre, aspiré au repos et à la réconciliation.

"Nous remercions le Pape, en déléguant l'Eminentissime cardinal Pacelli à Lisieux, d'avoir exalté la voie toute simple que la petite carmélite aux mains pleines de roses indique aux hommes de bonne volonté. Nous remercions également le Pape, en envoyant son Secrétaire d'Etat, d'avoir marqué par là qu'il savait que les Français étaient un peuple de bonne volonté..."

"L'Humanité"

Le journal communiste l'Humanité écrit: "Nul ne saurait contester la portée internationale du voyage du cardinal. C'est un grand événement que le légat du pape vienne saluer la France et le gouvernement de Front Populaire à l'heure où l'Allemagne hitlériene persécute le monde catholique.

"La visite du légat est une sorte d'avertissement aux catholiques français qui signifie: Epargnez votre pays du fascisme car des milliers de catholiques sont emprisonnés dans les geôles hitlériennes, car Gerlichet et Klausewer, militants catholiques, furent abattus comme des chiens, car Baldu Von Schirach déclara les catholiques ennemis publics. Nous retenons les paroles et la démarche du cardinal. Trois jours après qu'à Londres le représentant de la France s'opposait aux prétentions du fascisme international, le représentant du Pape vient en France condamner l'hitlérisme. C'est un bon signe qui devrait confirmer les gouvernements pacifiques dans leurs résolutions énergiques."

Tous les autres journaux exaltent la noblesse et la haute portée morale et politique du discours du cardinal Pacelli.

Félicitations du Pape aux jeunes

PARIS — Le pape Pie XI a loué l'Association des jeunes travailleurs catholiques, qu'il considère comme "un rempart contre le communisme athée et le nationalisme païen."

Le Souverain Pontife, dans une lettre adressée la veille du congrès mondial de cette association tenu dans cette ville, dit "qu'elle constitue une armée de jeunes soldats qui se sont enregimentés pour répandre l'idéal chrétien de la justice et de la charité."

Ce mouvement a débuté en Belgique, en 1925, et compte maintenant plus de 300,000 membres.

Pour circonscrire la guerre en Espagne

LONDRES — On tient d'excellentes sources que la Grande-Bretagne a résolu de n'admettre aucune modification essentielle de son plan pour circonscrire la guerre d'Espagne, mais qu'elle est prête à admettre des retouches superficielles.

Le comité des 27 pays non-interventionnistes a accepté le plan comme canevas de débat. Mais il y a tout lieu de penser qu'il y aura des discussions orageuses sur certains points, surtout sur celui du rapatriement des combattants étrangers. L'Allemagne, l'Italie et le Portugal seront sans doute d'avis qu'il faut reconnaître la belligérance avant d'entreprendre le rapatriement. La Grande-Bretagne n'admettra pas, affirme-t-on, que la reconnaissance de droits de belligérance précède le rapatriement et, sur ce point, elle aura l'appui de la France, de l'Union soviétique et de la plupart des autres puissances.

Nouveau ministre belge de la justice

BRUXELLES — M. Victor Maistriau, député libéral et bourgmestre de Mons, a accepté le portefeuille de ministre de la Justice, que lui offrait le premier ministre Paul van Zeeland. Le nouveau ministre succède à M. Victor de Lavelaye, qui a démissionné récemment.

Le cabinet Hodza démissionne

PRAGUE — Le cabinet Hodza a démissionné, par suite de difficultés entre le groupe agraire et le ministre des finances Kalfus, au sujet de la réglementation des prix des grains. Ce cabinet avait été formé le 3 juin 1935.

La situation des Canadiens français

Quelques statistiques intéressantes

On parle beaucoup en tous lieux depuis quelque temps de nationalisme, d'école nationale, d'achat chez nous et d'indépendance économique des nôtres. Il paraît nécessaire et utile de citer un certain nombre de faits qui seront une sorte d'inventaire national et qui serviront à montrer où nous en sommes.

PREMIER FAIT. — Il y avait au Canada (9 provinces) au premier juin 1931, 2,927,990 personnes d'origine française. De ce nombre, les quatre cinquièmes (77.7 p.c.) se trouvent dans la province de Québec, 10 p.c. dans la province d'Ontario, 5% dans le Nouveau-Brunswick, 2% dans la Nouvelle-Ecosse, 1½% dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta et ½ de 1% dans les provinces de l'Ile du Prince-Edouard et de la Colombie-Britannique.

Maintenant, quel pourcentage de la population totale de chaque province, la population d'origine française fore-t-elle? Dans tout le Canada, d'abord 28%. — Dans Québec, 79%; Nouveau-Brunswick, 31 1/3%; Ile-du-Prince-Edouard, 15%; Nouvelle-Ecosse, 11%; Ontario, 9%; Manitoba, 7%, Saskatchewan et Alberta, 5%, et Colombie-Britannique, 2%.

Est-ce que la population d'origine française exerce dans chacune des provinces l'influence qui lui revient de par ses droits et sa force numérique? Si oui, tant mieux. Si non, les raisons pour lesquelles elle ne l'exerce pas devraient être recherchées; celles qui relèvent de la population d'origine française devraient être enrayées immédiatement et cela contribuerait beaucoup à faire disparaître celles qui ne relèvent pas d'elle.

DEUXIEME FAIT. — 97.3% des personnes d'origine française au Canada appartiennent à la religion catholique comparativement à 31.3% de la population d'origine irlandaise et 85% de la population d'origine polonaise.

Savez-vous que les deux-tiers (66.4%) des catholiques du Canada sont d'origine française, comparativement à 8.9% d'origine irlandaise et 16.1% d'origine britannique (c'est-à-dire d'origine anglaise, irlandaise et écossaise)? Savez-vous que dans toutes les provinces du Canada sauf l'Ile-du-Prince-Edouard et la Colombie-Britannique les catholiques d'origine française sont plus nombreux que ceux d'origine irlandaise et que dans l'Ontario le nombre de catholiques canadiens-français dépasse le nombre de catholiques irlandais par 89,500? Savez-vous aussi que dans toutes les provinces, sauf l'Ile-du-Prince-Edouard, la Colombie-Britannique et l'Ontario, les catholiques de langue française sont plus nombreux que les catholiques de langue anglaise et que dans l'Ile du Prince-Edouard le nombre de catholique de langue anglaise dépasse le nombre de catholiques de langue française de 6,700 seulement?

Est-ce que dans toutes les provinces du Canada, sauf le Québec, les catholiques d'origine française ont le prestige dû à leur nombre? Précisions. Il y a au Canada 4,285,388 catholiques dont, remarquez bien, 2,849,096 de langue française, 691,459 de langue anglaise dont 384,748 irlandais et 744,833 de langue étrangère.

TROISIEME FAIT. — Savez-vous que 91,600 personnes d'origine française de 10 ans et plus ne parlent que l'anglais? Il faut dire, ici, que ce chiffre comprend un bon nombre de descendants Huguenots qui ne sont pas catholiques et qui ne parlent pas le français. Le pourcentage de la population d'origine française de dix ans et plus qui ne parle que l'anglais est comme suit par province: Ile-du-Prince-Edouard, 19%; Nouvelle-Ecosse, 29%; Nouveau-Brunswick, 4%; Québec une demie de un pour cent; Ontario, .02% Manitoba, 11%; Saskatchewan, 16%; Alberta 23%, et Colombie-Britannique, 45%.

QUATRIEME FAIT. — Savez-vous que sur chaque 10,000 personnes d'origine française au Canada, personnes âgées de 10 ans et plus, il y en a 613 qui sont illettrées, c'est-à-dire qui ne savent ni lire ni écrire, comparativement à 83 pour des personnes d'origine irlandaise, 257 d'origine allemande, 1,175 d'origine polonaise et 1,375 d'origine ukranienne? Ici nous faisons bonne figure quand on nous compare aux Polonais et au Ukraniens seulement. Savez-vous aussi que sur 10,000 personnes d'origine française au Canada, cette fois des jeunes personnes entre les âges de 10 et 20 ans, il y en a 200 qui sont illettrées comparativement à 44 d'origine anglaise ou irlandaise, 71 d'origine allemande, 216 d'origine polonaise et 129 d'origine ukranienne? Cette fois-ci les Ukraniens nous ont dépassés et nous nous battons avec les Polonais pour la queue, 200 et 216.

CINQUIEME FAIT. — Maintenant, savez-vous ce que fait la population d'origine française du Canada? Je veux parler d'occupations. 23% des fermes du Canada sont cultivées par des fermiers d'origine française. Sur ces fermes demeure 31% de la population d'origine française, ce qui veut dire que les familles des cultivateurs sont plus grosses que les autres. Les autres 69% de la population demeurent dans les villes et villages, ou s'ils résident dans les campagnes, ils ont des occupations autres que l'agriculture. Que font-ils? Enlevons d'abord du total la population de moins de dix ans qui va à la classe ou du moins qui devrait y aller. Il reste 2,157,760 personnes. De ce nombre 991,487, soit 46% sont actifs; le reste se compose d'étudiants, de ménagères, de rentiers, etc., qu'on n'inclut pas dans la population active. Ceci est matière de définition car un bon nombre de ces personnes sont plus actives que les autres.

SIXIEME FAIT. — Avez-vous déjà entendu dire que le peuple canadien-français est un peuple "habitant"? Ce qui veut dire un peuple de cultivateurs. Si oui, voici les faits. 28% de la population active d'origine française est employée dans l'agriculture comparativement à 23.4% de la population active d'origine anglaise, 30.5% de celle d'origine irlandaise, et 27.1% de celle d'origine écossaise. Quant aux autres races qui forment la population canadienne, le pourcentage de leur population active employée dans l'agriculture dépasse 50, excepté toutefois les races juive, italienne, chinoise et japonais. Donc, la population d'origine française a proportionnellement moins de cultivateurs que les autres, excepté les Anglais et les Ecossais.

Septième fait: Il y a proportionnellement plus de personnes d'origine française qui s'occupent de chasse et de pêche (excepté les Indiens) et de l'abattage du bois; les pourcentages sont respectivement 1, 2 et 3%. Ici il faut ajouter que 42% de toutes les personnes employées dans l'abattage du bois sont d'origine française, mais que seulement 32% des propriétaires et gérants le sont. Très peu des nôtres s'occupent de mines, carrières, puits d'huile, etc. Serait-ce parce que ce sont des emplois trop rémunératifs?

Huitième fait: Environ 12% de la population active d'origine française, employée dans les manufactures, forme 27% de toute la population employée dans les manufactures. Toutefois, seulement 22% des propriétaires, gérants, contremaîtres et surveillants sont d'origine française, et ceux-ci exercent leur autorité dans les manufactures de moindre importance.

Neuvième fait: 29% des employés dans la construction sont d'origine française et seulement 23% des propriétaires, gérants, contremaîtres et surveillants le sont.

Dixième fait: 24% des personnes employées dans l'industrie qu'on appelle "transports et communications" sont d'origine française et seulement 19% des officiers, gérants, hauts fonctionnaires, contremaîtres et inspecteurs le sont, et je vous laisse à deviner si ce sont les positions les plus importantes qu'ils occupent.

Onzième fait: Dans le commerce, 22% des personnes employées sont d'origine française de même que 22% des propriétaires et gérants de magasins de détail; mais seulement 12% des propriétaires, gérants et négociants en gros, importateurs et exportateurs sont d'origine française. Savez-vous que 36% de la population active juive est dans le commerce, comparativement à 7% de la population d'origine française et 9% de la population d'origine britannique?

Douzième fait: Dans les services, tels que: administration et défense publique, services professionnels, amusements et sports, hôtelleries, buanderies, etc., 163,809 personnes d'origine française, soit 26% de la population active, gagnent leur vie.

Treizième fait: Commis de bureau. Dans cette catégorie entre la grande majorité des fonctionnaires fédéraux, provinciaux et municipaux; 16% des commis de bureau sont d'origine française, comparativement à 76% d'origine britannique. Vous vous rappelez que la population française active forme 26% du total et la population d'origine britannique, 56%.

Quatorzième fait: J'arrive enfin au dernier fait, sur lequel je veux insister. C'est à mon point de vue, de beaucoup le plus pitoyable. Je veux parler des ouvriers sans métiers, ou autrement dit, des journaliers. Sur 991,487 personnes actives d'origine française, 139,827, soit 14%, sont sans métier. Avec 26% de la population, nous avons 32% de tous les sans-métier, c'est-à-dire, des journaliers du pays. Comparons avec les autres races: sont sans métier 8% de la population active écossaise, 8% de la population active allemande et autrichienne, et 3% de la population active italienne. La seule population à nous dépasser est celle qui nous vient d'Europe centrale avec 20% de sa population active sans métier.

Pour récapituler, la population active d'origine française se répartit à peu près comme suit: agriculture, 28%; pêche, chasse et abattage du bois, 8%; manufactures, 11%; construction, 7%; commerce 7%; services, 8%; commis de bureau 3%, et sans métiers, 14%. Ces derniers chiffres ne sont qu'approximatifs.

Avons-nous ce qui nous revient de droit? Sinon, nous devons en rechercher les causes. Il y en a deux sortes: celles d'abord qui relèvent des autres et qu'il faut combattre: influence juive, influence francophobe, etc.; mais il y a aussi celles qui relèvent de nous-mêmes et que nous devons faire disparaître, autant que faire se peut. Les marchands canadiens-français nous diront que pour vendre un article quelconque à une personne d'une langue autre que la nôtre, il faut que l'article soit supérieur et le prix inférieur. Il en est ainsi de notre travail qui est un article de commerce. La meilleure manière de s'imposer aux autres races, c'est de leur être supérieurs dans toutes les occupations, non par la force physique, mais par nos connaissances.

VOEU DES SOCIÉTÉS NATIONALES SOUMIS AU CONGRÈS DE QUÉBEC

L'éducation nationale — L'enseignement de l'histoire du Canada — La préparation de la jeunesse à son rôle.

QUEBEC—Voeu soumis au Deuxième Congrès de la Langue française au Canada par les sociétés nationales canadiennes, avec la collaboration des associations franco-américaines.

Réunis en assemblée générale à Montréal le 25 juin 1937, les délégués des différentes sociétés nationales —sociétés Saint-Jean-Baptiste de la province de Québec et d'Ontario, l'Action Nationale et Associations d'Education canadiennes-françaises, la Société Nationale de l'Assomption ont accepté au nom de leur association respective l'expression collective du voeu suivant, pour être formulé à l'occasion du Deuxième Congrès de la Langue française au Canada. Ont également adhéré à ce voeu les représentants officiels des associations franco-américaines qui ont signé au nom de leur association respective.

Il est proposé et voté unanimement:

1.—Que tous les éducateurs, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, soient instamment priés d'appliquer une discipline ferme d'éducation qui crée un esprit national fort et uni, qui enracine dans l'âme de l'enfant canadien-français un amour joyeux et puissant de la patrie canadienne-française, de l'esprit français et de sa culture.

2.—Que l'enseignement de l'Histoire du Canada soit constamment renouvelé, approprié et perfectionné de façon à introduire notre peuple dans la connaissance intime de son passé et à lui fournir les bases d'une conviction qui le maintiendra dans la ligne de ses hérédités catholiques et françaises.

3.—Que les sociétés nationales soient chargés de transmettre au peuple canadien-français les directives qui orienteront ses activités dans tous les domaines, culturel, national et économique.

4.—Que les sociétés nationales, pour éviter les discussions publiques de nos problèmes soient priées de s'entendre sur un minimum de doctrine nationale avant de s'exprimer en des oppositions publiques qui nous affaiblissent et provoquent l'anarchie.

5.—Que le redressement économique des Canadiens français s'appuie sur une technique franchement réaliste, mais non isolée des impondérables de la mystique nationale.

6.—Que la jeunesse soit invitée à se préparer et que l'accès aux postes de commande lui soit facilité afin qu'elle ne soit pas obligée de recourir aux méthodes d'opposition; que son inquiétude lui permette de bâtir au lieu de détruire, de créer dans l'enthousiasme au lieu de s'isoler dans la négation. Ainsi encouragée, la jeunesse travaillera pour développer son esprit instinctif d'invention et de production.

7.—Qu'une partie du reliquat de la caisse du Deuxième Congrès de la Langue française au Canada serve pour inaugurer un fonds d'assistance dont les revenus seront affectés aux besoins des minorités françaises. Aux fins d'assurer la permanence de ce fonds, que les sociétés nationales concourent à l'enrichir et à l'administrer.

Ont signé:

Association canadienne-française de l'Alberta, Dr L.-O. Beauchemin, président.

Association d'Education des Canadiens français du Manitoba, J.-Camille Fournier, vice-président, Henri Lacerte, ancien président général.

Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan, Laurent Roy, président général, l'abbé Maurice Baudoux, secrétaire général.

Arthur Joyal, O.M.I., directeur du secrétariat de l'Association canadienne-française d'Education d'Ontario, Ottawa.

La Société Nationale L'Assomption, Arthur-T. Leblanc, président.

Société St-Jean-Baptiste de Montréal, J.-Ernest Laforce, président, Joseph Dansereau, 2ème vice-président, J.-Alfred Bernier, ancien président général.

L'Action Nationale, Lionel Groulx, ptre, Esdras Minville.

La Société St-Jean-Baptiste de Québec, J.-Ernest Drolet, président.

La Société St-Jean-Baptiste de Sudbury, Ont., Albert Serré, président.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Kirkland Lake, Ont., F.-H. Trudeau, président.

L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, le président général, Henri-T. Ledoux.

L'Association Canado-Américaine, J.-Ubalde Paquin, M.D., président.

La Société St-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York, Henri Renaud, directeur.

Pour Mieux Reposer En Voyage

M. C. E. BLUE, instructeur spécial, enseigne aux porters à Montréal, la nouvelle manière de faire les lits dans les wagons-lits du Canadien National, que l'on convient d'appeler "à draps lâches". Elle laisse tous les mouvements libres au dormeur en sorte qu'il peut s'assoir, se retourner ou s'appuyer pour lire sans défaire son lit. Tous les porters du service des wagons-lits du Canadien National à Halifax, Toronto, Winnipeg et Vancouver apprendront cette nouvelle manière de faire un lit.

On remarque, à l'arrière, M. W.-H. Swindeu, surintendant général du service des wagons-lits du Canadian National. Il veut s'assurer du plus grand confort offert aux voyageurs empruntant son service. En bas, à droite, la première voyageuse à coucher dans ce nouveau genre de lit bordé à la "National".

La ligue aérienne Irlande-Vancouver

MONTREAL — Un service aérien dont les avions porteront bientôt voyageurs et courrier de Southampton à Vancouver, en passant par Montréal, tel est le but des envolées d'essai dont les premières ont déjà prouvé la possibilité de traverser régulièrement l'Atlantique par la voie des airs. Sur le continent canadien, on prévoit une envolée d'ici deux semaines, entre Montréal et Vancouver, après quoi d'autres avions accompliront ce parcours jusqu'à ce que l'organisation de la ligne aérienne trans-Canada soit suffisamment organisée pour maintenir un service régulier.

VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 21 JUILLET 1937 — NUMERO 11

C'est par les moeurs, qui incarnent nos idées et qui enaligent nos mots, que nous conserverons notre langage et surtout notre esprit français!

Cardinal VILLENEUVE.

LA LIBERTÉ

"Nous autres, nous n'avons pas de ténèbres dans nos âmes: il y fait clair comme dans notre pensée. Le nom même de notre nation est devenu synonyme de franchise."

Louis BERTRAND.

Ceux de la Saskatchewan

Le problème de la sécheresse en Saskatchewan est redevenu très angoissant. Selon la formule que reproduit toute la presse, c'est le plus lourd que la province ait eu à résoudre depuis sa fondation en 1905. Il ne s'agit plus d'accidents passagers et locaux dont une ou deux saisons plus favorables emportent le fâcheux souvenir. Sept années successives de sécheresse plus ou moins générale et continue ont entraîné la ruine et la désolation à travers toute la partie sud. La chaleur torride et le manque de pluie ont enlevé toute fertilité au sol; les cultures dépérissent et doivent être livrées en pacage aux animaux; en beaucoup d'endroits les tourbillons de poussière ont transformé les champs en véritables déserts privés de toute végétation. La zone terrible, d'abord confinée à une lisière d'une profondeur de trente à quarante milles de long de la frontière des Etats-Unis, s'étend malheureusement au centre et au nord de la province.

Les experts semblent abandonner tout espoir de restaurer à l'agriculture le territoire le plus dévasté. En dépit des belles récoltes de blé qu'elles ont fournies, on s'accorde à dire que ces plaines n'auraient jamais dû être enlevées à leur destination première: l'élevage des animaux. C'est une dure leçon qui ne sera pas perdue, sans doute. Mais le devoir pressant de l'heure est de venir en aide à une population désemparée et d'enrayer le mal dans la mesure du possible. Il ne s'agit pas là d'un problème relevant uniquement de la Saskatchewan. Les ressources de la province sont notoirement insuffisantes pour des besoins de cette envergure. En dehors des premiers secours d'assistance directe, la situation exige tout un système élaboré de réhabilitation échelonné sur une longue période: plantation d'arbres et de coupe-vent pour empêcher l'érosion du sol, création de réservoirs pour retenir les eaux et favoriser l'irrigation, etc.

× × ×

Si critique que se révèle la situation, il n'y a cependant pas lieu de s'abandonner à la panique. La sécheresse obéit à un cycle plus ou moins déterminé dont le terme final ne saurait tarder. Il reste que dans beaucoup de cas la détérioration est telle que la fertilité d'autrefois ne saurait réapparaître avec le retour aux conditions normales. Un bon nombre de cultivateurs ont, dès le début, émigré dans des régions plus favorables et l'exode est naturellement plus accentué à la suite de l'épreuve si redoutable de cet été. Faut-il blâmer ces départs qui trahiraient le découragement et l'abandon de la lutte? Nous préférons y voir le sentiment très noble de gens de coeur qui se plient difficilement au rôle de protégés de l'assistance publique et veulent revenir au plus tôt à la saine loi du travail.

La région de la Saskatchewan le plus durement affectée embrasse le jeune diocèse de Gravelbourg, pour lequel tout Canadien français nourrit une fraternelle sympathie. Ce serait une perte très sensible pour notre élément si cette région, autrefois si prospère, ne réussissait pas à reprendre le dessus.

A l'occasion de la fête nationale du 24 juin, Son Excellence Mgr Joseph Guy, le nouvel évêque élu, adressait à ses diocésains un appel touchant dans lequel on retrouvait la note de confiance et d'énergie inspirée par ses deux éminents prédécesseurs.

Il n'y aura pas de récolte pour vous cette année, disait-il, c'est un fait certain. Mais regardez le présent et l'avenir quand même, sans vous laisser abattre, et même avec le désir de tenir jusqu'au bout: c'est la seule conduite digne d'un catholique et d'un Canadien français. La ténacité est une marque caractéristique de notre peuple; c'est pour cela que malgré tout, il fera son chemin....

Mes chers amis, tenez bon et ne vous inquiétez pas outre mesure. Je verrai à ce que vous receviez toute l'aide possible pour maintenir votre courage déjà fortement mis à l'épreuve.

Je suis content d'aller au milieu de vous, car je pense pouvoir aider vos intérêts. En tout cas, mon grand désir c'est d'être pour quelque chose dans la lutte que vous soutenez pour vos familles, vos chez-vous et votre église. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas partir de Gravelbourg. Tout n'est pas fini. Malgré toutes les promesses qu'on pourrait vous faire, il est mieux de rester dans une maison où l'on est chez soi que de courir les chemins chez les étrangers....

Pour un certain nombre, cette invite pressante du chef diocésain à ne pas s'éloigner arrivera trop tard; mais chez tous, ces paroles réconfortantes remonteront les courages défaillants et faciliteront le relèvement prochain.

× × ×

Le Manitoba a contribué naguère pour sa part à la colonisation des centres français du sud de la Saskatchewan; il est tout naturel que quelques-uns de ces fils reviennent aujourd'hui au milieu de nous et cherchent à s'y établir. Est-il besoin de dire que nos paroisses, en les accueillant fraternellement, trouveront un bon moyen de renforcer leurs effectifs? Un de nos lecteurs faisait même, la semaine dernière, une excellente suggestion à ce sujet. Pourquoi n'aurions-nous pas une organisation active et pratique, digne de confiance, chargée de les recevoir et de les guider dans leur choix?

Donatien FREMONT.

ON PARLE FRANC AUX ETATS-UNIS

L'expérience d'un Américain ancien communiste qu'un séjour en Russie a converti.

Les Américains ont le franc parler; ils argumentent avec un empirisme que l'esprit latin ne saisit pas toujours, mais ils y mettent une conviction qui n'a d'égal que leur attachement à un matérialisme pratique. En voici un exemple entre mille:

M. Andrew Smith, américain de vieille souche, avait adhéré au parti communiste dès sa première heure aux Etats-Unis; en 1932, il décida d'aller se retremper au contact des soviets et il résolut d'aller s'engager comme ouvrier à Moscou; pendant trois ans, il vécut la vie du travailleur russe. Il avait rêvé de finir ses jours dans ce paradis du prolétariat; hélas! il en est bien revenu! Aussi s'est-il élevé un jour devant des chefs communistes russes, pour leur faire leur procès en ces termes:

"En Amérique, les communistes luttent contre le travail aux pièces. Ici, nous voyons le travail aux pièces dans toutes les usines. En Amérique, le parti communiste lutte pour la journée de six heures. Ici, les ouvriers ont la journée de seize heures. Certains travaillent même dans deux usines pour rejoindre les deux bouts.

"En Amérique, nous luttons pour la protection de la femme dans les usines. Ici, les femmes doivent se livrer aux travaux les plus rudes. En Amérique, nous luttons pour la liberté de parole, de la presse et de réunion. Ici, il n'y a ni liberté de parole, ni liberté de presse, ni liberté de réunion.

"Il me semble que tout ce que j'ai appris à haïr et combattre aux Etats-Unis, je le trouve aggravé dans l'Union Soviétique. Et, ce qui est pire, personne n'a le droit d'élever la voix pour signaler ces fautes."

HONOLULU — Quatre navires et 1,500 marins des Etats-Unis, après avoir cherché vainement pendant seize jours Amelia Earhart et son compagnon, les considèrent comme morts et rentrent dans leur pays.

EDMONTON— Le premier ministre Aberhart déclare qu'une session spéciale de la Chambre albertaine peut être convoquée au commencement d'août pour s'occuper de la législation du Crédit social.

LE CHANCELIER HITLER

(Dessin de La Palme).

Mort de Mère Raphaël de la Providence

Mère Raphaël de la Providence, née Bousquet (Cordélia), est décédée mardi dernier, le 13 du courant, au Carmel des Trois-Rivières, P.Q., à l'âge de 77 ans.

Née à Saint-Denis-sur-Richelieu, P.Q., le 28 juillet 1860, du mariage de F.-X. Bousquet et d'Hermine Richer, elle avait fait profession religieuse chez les Carmélites le 1er juin 1883, et devint la première prieure canadienne du Carmel naissant, dès l'année 1887, alors qu'elle n'avait que 27 ans, et peu de mois avant la mort (janvier 1888) de Mère Séraphine du Divin Coeur de Jésus, la vénérée fondatrice venue de Reims, en 1875, pour établir au Canada la vie monastique de la grande Thérèse d'Avila.

Si l'histoire de la fondatrice, Mère Séraphine, offre au lecteur un attrait toujours captivant, à cause des difficultés et des épreuves qui ont marqué l'arrivée et les premières années des Carmélites de France à Montréal, nous croyons que la vie de Mère Raphaël de la Providence pourra présenter aussi un intérêt spécial, plus tard, par suite des circonstances qui l'ont mêlée à toutes les entreprises importantes de la vie carmélitaine en notre pays. Nous voulons tout simplement signaler aujourd'hui, comme témoignage de sympathie et d'admiration pour la regrettée défunte, certains détails de cette vie de la seule Carmélite qui connut les différentes Maisons où demeurèrent, chez nous, depuis plus de 60 ans, ces ferventes Moniales contemplatives: Montréal, Saint-Boniface au Manitoba, et Trois-Rivières.

Nous l'avons noté plus haut, Mère Raphaël de la Providence fut prieure de son Ordre dès les débuts de son établissement au Canada. Il nous semble utile de dire, en toute vérité, qu'elle sut trouver le secret d'adaptation de la stricte observance du Carmel, au climat canadien et aux constitutions des jeunes filles de chez nous. Il n'y eut qu'à modifier la façon d'apprêter la nourriture des Religieuses, ce qui permit aux futures Carmélites, nées au pays, de supporter l'abstinence perpétuelle et tous les jeûnes de l'Ordre qui forment plus de la moitié de l'année ordinaire. Plusieurs Carmélites étaient mortes après quelques années seulement de vie cloîtrée, à Montréal, et l'on avait songé sérieusement à mettre fin à cette tentative de demeurer en terre canadienne: les Religieuses de France semblaient disposées à rentrer au Monastère de Reims, tandis que les Soeurs du Canada se seraient présentées à d'autres communautés de chez nous. Mère Raphaël fit donc disparaître l'obstacle le plus grave à ce sujet.

Le premier Monastère, bâti en 1878, rue Notre-Dame, sur les bords du Saint-Laurent, était devenu trop étroit dès le temps où Mère Raphaël prit le gouvernement de sa Communauté, et il fallut songer à trouver ailleurs un endroit retiré et favorable à la vie de ces Religieuses. Mère Raphaël de la Providence et feu le Chanoine Savaria ont réussi, par un labeur étonnant de plusieurs années, à élever les vastes établissements et le grand mur de pierre solide que l'on observe, non loin de la rue St-Denis, près des cours du Pacifique Canadien. En 1896, les Carmélites y sont à demeure pour l'avenir; c'était la campagne, et aujourd'hui, elles sont au centre de la grande Métropole.

Quand il fut question d'avoir un Carmel au Manitoba, en 1911, c'est Mère Raphaël de la Providence qui fut déléguée pour examiner le site et la maison provisoire que leur destinait le regretté Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Nous lisons dans les Cloches de Saint-Boniface, de juillet 1912, que "Le nouveau Carmel sera ouvert et "fermé" solennellement dans l'avant-midi du 26 juillet, à l'arrivée du train de Montréal." Pendant 17 années, la population de notre ville et même du Manitoba apprécia beaucoup la présence de ces bonnes priantes au "petit Carmel de Saint-Boniface." Et le départ des douze Religieuses qu'elles étaient en 1929, quand elles nous quittèrent pour les Trois-Rivières, a laissé un regret profond dans l'âme de tous les amis qui allaient prier dans la modeste chapelle de la rue Masson.

Mère Raphaël de la Providence fut prieure tout le temps que les Carmélites restèrent au Manitoba, et en 1930 aux Trois-Rivières, elle allait être Maîtresse du Noviciat jusqu'à sa mort.

Frappée d'une syncope, le 3 juillet au matin, quelques instants avant la sainte messe, elle reçut les derniers sacrements, et ne reprit aucunement connaissance les dix jours qui devaient la séparer de sa mort.

Elle a été inhumée au Carmel des Trois-Rivières jeudi dernier, veille de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Lui survivent: son frère, M. Alphonse Bousquet, de Montréal; trois soeurs, Soeur Bousquet des Soeurs Grises de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe, (Hermine), Mme P.-J.-B. Crevier (Henriette), de Saint-Laurent, et Mme Elphège Roy (Rosa), de Saint-Denis-sur-Richelieu.

Par la Liberté nous sommes heureux de dire à la famille religieuse de Mère Raphaël et à ses parents, la bien sincère sympathie de tous les amis nombreux que les Carmélites comptent encore à Saint-Boniface et au Manitoba.

Léonide PRIMEAU, ptre,
ex-aumônier du Carmel bonifacien.

Deuxième Congrès de la Langue française au Canada

Québec, le 12 juillet 1937.

M. le directeur,
La Liberté, Winnipeg.

Monsieur,

Je tiens à adresser un merci spécial à vous-même et aux collaborateurs de votre journal pour le concours si précieux que vous avez apporté au Comité d'organisation du deuxième Congrès de la Langue française.

Par vos articles, vos comptes rendus, vos reproductions, vous avez contribué à mieux faire connaître l'oeuvre du Congrès, son programme, son esprit, et vous avez donné à ses assises une publicité qui en a élargi l'influence et la répercussion.

Je vous prie, cher Monsieur, de recevoir ici l'expression profonde et vive de ma gratitude et de celle du Comité d'organisation.

Camille ROY, P.A.,
Président du Congrès.

Le roi des Belges refuse d'accepter la démission du cabinet

BRUXELLES— Paul van Zeeland, premier ministre de Belgique, a remis sa démission et celle de son cabinet au roi Léopold III, mais celui-ci a refusé de les accepter.

Cette démission a été donnée par suite de difficultés amenées par l'hostilité envers le ministre démissionnaire de la justice, Victor de Levalaye, pour avoir présenté la récente mesure accordant l'amnistie aux Belges privés de certains droits civils par suite de leur attitude proallemande pendant la grande guerre.

Peut-on "Humaniser" la guerre et comment?

Il peut sembler paradoxal de vouloir "humaniser" la guerre qui est, en elle-même, un fléau inhumain. Et pourtant n'y a-t-il pas moyen de prohiber, chez les belligérants, l'emploi de certains procédés de guerre par trop cruels et de leur faire observer quelques coutumes de nature à atténuer les souffrances engendrées par les hostilités? C'est la question que pose, dans les ETUDES (1), le P. Yves de la Brière en examinant ce qui a déjà été réalisé dans le passé, dans ce domaine, et ce qui pourra être fait à l'avenir.

L'article 22 du règlement international adopté le 18 octobre 1907 à La Haye pose expressément le principe essentiel: les belligérants n'ont pas un droit illimité de nuire à l'ennemi. Si le droit positif contemporain s'est efforcé d'appliquer ce principe, les échecs de la réglementation internationale ont été multiples, surtout quand il s'agissait de légiférer sur les méthodes elles-mêmes de combat et de prohiber l'emploi de certains moyens de nuire. "On est contraint d'avouer, note le P. de la Brière, que, psychologiquement, il est bien difficile de faire renoncer un belligérant, dans l'exercice des hostilités, à une arme ou à une méthode meurtrière quand il se persuade, fût-ce à tort, qu'elle pourra décider de la victoire et que l'ennemi n'a aucun scrupule peut-être d'y recourir de son côté." Un code généralement respecté est celui relatif aux blessés militaires. La Convention de Genève du 22 août 1864, renouvelée et amplifiée le 27 juillet 1929, constitue une limitation du droit de nuire à l'ennemi qui n'est pas négligeable. Une autre convention, signée à la même date, concerne le traitement des prisonniers de guerre.

On recherche actuellement le moyen de protéger efficacement les populations civiles. La séparation entre combattants et non-combattants, villes ouvertes et villes fortifiées est de plus en plus difficile à établir de nos jours. Des projets de règlements internationaux sont à l'étude "en vue de déterminer certaines zones territoriales qui, chez l'un et l'autre belligérant, seraient soustraites à toute participation aux activités militaires et aux risques de guerre, sous contrôle direct et permanent de représentants qualifiés de Puissances non belligérantes." On aurait ainsi des localités et des villes sanitaires destinées à la concentration des secours aux blessés et de villes de sécurité accessibles à la population civile.

Le conflit espagnol donne une actualité tragique à cette question de "l'humanisation" de la guerre. Puisque, malheureusement, on n'est pas toujours en situation d'arrêter la guerre "il reste impérieusement nécessaire de restreindre l'horreur du fléau dans toute la mesure pratique où la chose appartiendra au domaine des possibilités humaines." "Morale chrétienne, réactions de la conscience humaine, sagesse politique et juridique, conclut le P. de la Brière, se conjuguent pour réclamer que, faute de mieux, on n'épargne aucun effort dans ce domaine."

J. B.

(1) Etudes, 15, rue Monsieur, Paris, VIIe — No du 5 juillet 1937.

Organe du parti social français

PARIS — Le colonel François de la Rocque, ancien chef des Croix de Feu et maintenant chef du parti social français, contrôle maintenant le Petit Journal, quotidien parisien qui était, auparavant, l'organe des partis de gauche. Dans un premier-Paris, le leader de droite affirme que le journal travaillera maintenant à l'éducation de la famille et de l'ouvrier et qu'il sera le défenseur du patrimoine moral, spirituel et matériel de la France.

A l'Exposition de Paris

PARIS—Le grand succès de l'Exposition est brillamment confirmé par les chiffres des entrées payantes de ces derniers jours: dimanche dernier, de 21 heures à minuit, 203,000; le 14 juillet, 222,000. Ces chiffres battent tous les records précédents et, notamment, le chiffre de l'Exposition coloniale qui fut pourtant un grand succès. Actuellement, après un mois et demi environ d'ouverture, le chiffre total des entrées dépasse 5 millions. La moyenne des entrées quotidiennes est estimée devoir être supérieure à 300,000 à la fin de juillet. Rien de surprenant à cela, car l'Exposition est une féerie de lumière comme jamais vue nulle part. Les illuminations du 14 juillet faisaient ensemble avec l'Exposition un brasier multicolore se prolongeant dans le ciel par des projecteurs et des fusées qui illuminaient toute la région parisienne.

La confiance est un oiseau frémissant; son aile ne repose pas sur la branche qui l'a blessée.

Anne-Marie RERIER.

LE CANADA EN AVANT POUR LA PHOTOGRAPHIE AERIENNE

Il est généralement admis que le Canada marque la voie dans le champ de la photographie aérienne. Cette technique assez récente rend d'inestimables services à l'économie forestière, surtout pour le relevé des aires boisées. Grâce à la photographie aérienne, la connaissance de notre domaine forestier s'étend chaque jour et elle en assure en même temps la mise en valeur plus rationnelle. Le Gouvernement fédéral, grâce à la collaboration de l'Aéronautique royale canadienne et des services d'aviation civile, a déjà fait photographier quelque 743,000 milles carrés, selon que le signale un récent communiqué du ministère des Mines et des Ressources. En marge de cette initiative fédérale, les services provinciaux et des intérêts particuliers ont photographié à peu près 70,000 milles carrés. Environ un tiers de toute la superficie forestière du Canada, soit plus de 400,000 milles carrés ont été photographiés, et environ 100,000 milles carrés mis en carte.

Si l'on songe que notre domaine forestier embrasse une étendue de 1,254,000 milles carrés au sein de laquelle le transport par terre est extrêmement ardu et onéreux, on voit que l'initiative d'un inventaire forestier est une entreprise de formidable envergure. L'avion, cependant, rend toutes les localités accessibles à l'observation et à la photographie. Par la corrélation des levers aériens, on dresse des cartes précises, à une fraction du coût du même travail exécuté par triangulation. Un avion volant à la vitesse de 90 milles à l'heure peut photographier à l'oblique de 450 à 700 milles carrés en une heure, et de 100 à 200 milles carrés à la verticale. Les innombrables lacs qui parsèment la plupart des aires forestières constituent des lieux d'amerrissage commodes et sûrs pour les avions munis de flotteurs en été et de glisseurs en hiver.

La photographie aérienne offre en outre l'avantage de fournir une abondance de détails qu'il serait impossible d'obtenir même par les triangulations les plus poussées. Chaque coude de ruisseau, chaque repli de rivage, chaque route et chaque chemin de traverse sont fixés avec précision. Du point de vue de l'économie forestière, la photographie aérienne fournit non seulement des cartes exactes des divers types d'étendues boisées, mais elle permet d'estimer avec une bonne mesure d'exactitude l'âge et la densité des peuplements, de même que le volume de bois sur pied.

La photographie aérienne est d'un grand secours aux exploitants forestiers en leur permettant de régler les coupes et de prévoir les chemins et les aménagements du sol ou des cours d'eau qu'exigera l'extraction du bois abattu. Elle est aussi éminemment utile à l'industrie minière, aux entreprises hydro-électriques, bref, à presque toutes les industries exploitant les ressources naturelles. Toutes les photographies prises pour le compte du Gouvernement canadien sont consignées à la bibliothèque du ministère des Mines et des Ressources, qui est en mesure de les fournir sur demande contre le paiement d'un prix nominal.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

M. H.-S. White et les Canadiens français

Le Journal (Québec):

Le deuxième Congrès de la Langue française nous a valu de remarquables témoignages de sympathie, de la part de l'élément anglo-canadien. Le dernier en date est du doyen de nos journalistes et parlementaires, M. R.-S. White, ancien directeur de la "Gazette" et député de Mont-Royal à Ottawa. M. White, dans le "Standard", demande à ses compatriotes qui nous trouveraient trop agressifs, trop remuants, de se mettre pour un instant à notre place, d'envisager les questions nationales à notre point de vue.

Il y a un demi-siècle, les Canadiens français avaient 54 représentants à la Chambre des Communes; aujourd'hui, ils en ont 66. Mais il ne faut pas oublier que le nombre de sièges a été porté de 215 à 245, de sorte que nous y avons, en définitive, perdu. D'après les chiffres du dernier recensement, nous formons 30 pour cent de la population; or, notre représentation fédérale n'est que de 26 pour cent. Envers qui sommes-nous injustes?

Dans le domaine provincial, M. White constate que les douze comtés attribués en 1867 à la minorité anglo-québécoise sont tous aujourd'hui de majorité française. Nous pourrions donc ne pas élire un seul député canadien-anglais; or, il en siège neuf à la Législature et trois font partie du cabinet. Cela prouve-t-il de l'intolérance

L'immigration britannique ayant diminué, pour ne pas dire cessé, depuis 1931, et, pendant ce temps, notre natalité étant restée forte, dans quatre ans, lors du prochain recensement, nous devrions occuper dans le Dominion, une situation numérique encore plus importante. En conclusion, voici ce qu'écrit le député de Mont-Royal: "Nous avons à faire face à un fait, non à une théorie... Les Anglo-Canadiens peuvent bien ne pas apprendre le français, quoique la connaissance de deux langues aide à la compréhension mutuelle et à une meilleure intelligence de la situation réciproque; mais les Canadiens de langue anglaise devraient s'apercevoir et constater que ce qui peut sembler être, à d'aucuns, de l'agressivité de la part des Canadiens de langue française n'est au fond que l'exercice des droits que leur confère leur importance numérique sous notre régime de gouvernement, et qu'un homme peut être à la fois bon citoyen et bon Canadien même s'il ne parle qu'une seule langue, la française."

M. Georges Pelletier, commentant ce témoignage dans le "Devoir," note justement que "M. R.-S. White, né en Ontario, élevé dans la province de Québec, où il a appris le français et où il a vécu presque toute sa vie à côté des nôtres, a l'autorité qu'il faut pour mettre les choses au point. Son article au "Standard," ajoute-t-il, fait honneur à son caractère en même temps qu'à son sens des réalités et à son esprit de justice. Il n'était pas mauvais que ces choses fussent dites et écrites par un Anglo-Québécois. Elles pourront en faire réfléchir des milliers, chez les gens de bonne foi, qui ne veulent pas céder aux préjugés de race."

TRIBUNE LIBRE

L'Etat français au Canada— Fribourg et Québec

Monsieur le Rédacteur,

On parle beaucoup ces jours-ci dans les journaux du Canada du discours prononcé par M. l'abbé Lionel Groulx, au Congrès de la Langue française à Québec.

Quelques-uns semblent reprocher à l'éminent orateur et historien d'avoir prôné la création d'un état français au Canada. Mais cet Etat français existe déjà; tout simplement il n'a peut-être pas, jusqu'à ces dernières années, voulu prendre toujours position comme Etat français dans la Confédération; ce n'est que depuis l'arrivée au pouvoir de M. Maurice Duplessis que la province de Québec semble vouloir marcher par elle-même, dans la Confédération canadienne.

La situation actuelle et future de la province de Québec peut être comparée à la situation du Canton de Fribourg, dans la Confédération Suisse; là vous trouverez un Etat catholique et français, avec ses députés français et catholiques, et quelques députés de langue allemande et protestants, tout comme à Québec, vous trouverez des députés français et catholiques, avec quelques députés de langue anglaise et protestants; à Fribourg comme à Québec il y a aussi quelques députés catholiques qui ne sont pas de langue française.

Personne jusqu'à ce jour, en Suisse, n'a osé prétendre que Fribourg n'était pas un canton suisse, souverain chez lui, tout comme Québec est une province canadienne, souveraine chez elle. La seule différence, c'est qu'en Suisse il y a plusieurs cantons catholiques de langue française ou allemande, tandis qu'au Canada nous n'avons qu'une province catholique, de langue française.

Je termine, Monsieur le Rédacteur, en disant: En Suisse, mes chefs politiques seraient à Fribourg; au Canada mes chefs politiques sont à Québec.

A.-L. MONNIN.

St-Boniface, Man.,
le 16 juillet 1937.

Le Canada n'est pas certain d'échapper au conflit

OTTAWA — Dans son discours à la radio lundi soir, le premier ministre Mackenzie King a dit qu'il n'y a aucune certitude que le Canada échapperait à un conflit mondial, mais il espère que cette catastrophe sera évitée. Il est convaincu qu'aucun des pays qu'il a visités ne désire la guerre. M. King a répété que le Canada, à la Conférence impériale, ne s'est engagé à rien concernant la défense de l'Empire sans consultation préalable du parlement canadien.

Si les gens capables d'attention sont tellement rares, c'est que l'attention est déjà un don de soi.

Abbé GUIMON.

Saint - Boniface

A l'Archevêché

Son Excellence Mgr Yelle est allé administrer la confirmation et faire la visite pastorale dans la région de Vassar et South Junction, ainsi que les autres petites missions qui en dépendent.

• • •

De passage à l'archevêché, MM. les abbés Painchaud et Mathieu, tous deux du Séminaire de Québec, qui sont revenus de l'Est avec M. l'abbé Baudoux, qui venait lui-même du Congrès de la Langue française.

• • •

De passage aussi le R. P. Martin, dominicain bien connu, curé de la paroisse Saint-Dominique de Québec et sous-prieur du monastère de Québec. Le R. P. Martin est en route vers Prince-Albert et Gravelbourg, où il prêchera les retraites ecclésiastiques de ces deux diocèses.

A la cathédrale

Dimanche soir a commencé la neuvaine préparatoire à la fête de Sainte Anne. Cette neuvaine se continuera jusqu'au 26. Les Dames de Sainte-Anne y font le chant.

Lundi prochain, fête de Sainte Anne, les Dames de Sainte-Anne ont été invitées à venir faire la sainte communion.

• • •

Le mauvais temps a forcé les jeunes campeuses à revenir quelques jours plus tôt. En effet, nos jeunes excursionnistes ont subi quatre jours de pluie presque continuelle. On a cru plus prudent de lever le camp, par crainte de rhumes et de bronchites, car la terre se trouvait détrempée. Malgré cet accident, les jeunes filles se sont déclarées enchantés de leur séjour dans ce milieu enchanteur.

• • •

M. l'abbé Lévêque est rendu au camp avec un groupe de jeunes de la paroisse. Il conduira un autre groupe plus tard au camp Morton.

Décès de Jeannette Boily

Un pénible accident survenu jeudi dernier a jeté une de nos bonnes familles dans un deuil profond. Jeannette Boily, jeune fillette de Mme Boily, de la rue Ritchot, a été tuée instantanément par une automobile sur le boulevard Dollard. La voiture était conduite par un jeune homme de notre ville, le jeune Pariseau.

Mlle Jeannette Boily était l'enfant de Mme Boily (née Gosselin). Mme Boily a eu la douleur de perdre son mari, il y a quelques années, dans des circonstances tragiques. Le pauvre malheureux était tombé d'un ascenseur en travaillant et on le ramena mort. Et voici que ce nouvel accident s'ajoute à son chagrin. Tous les amis et tous les paroissiens compatissent vivement à la douleur de la pauvre épouse et mère.

Le service funèbre de Jeannette Boily a eu lieu lundi matin à la cathédrale, au milieu d'un très vaste concours de parents et d'amis. Les condisciples de la petite morte étaient là en grand nombre. Les porteurs étaient six petits garçons. Le deuil était conduit par la mère et les autres membres de la famille Boily. Nous offrons à la pauvre mère nos plus sincères sympathies dans cette grande épreuve.

A l'hôtel de ville

La date de la nouvelle élection du quartier No 2 a été fixée pour la nomination des candidats au 26 juillet et pour la votation au 5 août. Elle se fera suivant la nouvelle division des quartiers.

• • •

Une apparence de clarté, de confort et de propreté intérieure a été donnée à l'hôtel de ville par suite du peinturage et des diverses réparations qui viennent de s'y terminer.

• • •

Malgré un faible budget, le département des travaux publics continue son programme du changement des anciens tuyaux d'eau de 4 pouces de diamètre qui, insuffisants et usés, sont une source de dépenses continuelles, par la pose d'un nouveau tuyau de 6 pouces. Pour cette année, sur près d'un mille de longueur les tuyaux seront remplacés à différents endroits de la ville.

• • •

La commission des parcs rapporte au conseil que le travail d'amélioration du terrain de jeu de golf se continue avec satisfaction. Le travail du nivelage du terrain du parc Taché a été fait et des soumissions sont demandées pour l'enlèvement des pierres et autres débris.

Le gouvernement provincial ayant rejeté comme trop coûteux le projet de la diversion des eaux de la Seine, un comité a été nommé pour voir si d'autres travaux publics ne pourraient lui être substitués.

• • •

La rentrée des revenus se faisant plus lentement que l'an dernier, M. le contrôleur MacKinnell a prévenu le conseil de rester dans les estimés du budget. Il ne permettra aucune dépense supplémentaire, afin de ne pas arriver à un déficit à la fin de l'année.

La Lignée Lagimodière-Gaboury

Grande réunion des descendants de Jean-Baptiste Lagimodière et Marie-Anne Gaboury, à Saint-Malo, le 25 juillet à 7 h. 30.

Toutes les personnes désirant faire le voyage de Saint-Boniface et des environs devront se procurer leur billet du secrétaire Henri Lévêque, 260, boulevard Dollard, St-Boniface, ou du vice-président, Louis Lévêque, sr., à l'hôtel de ville de Saint-Boniface, au plus tôt. Prix aller et retour, $1.00. L'autobus partira à 2 heures de l'Académie Provencher et vers 2 h. 20 du coin de la rue Hindley et du chemin Sainte-Anne, Saint-Vital.

Comité des fêtes du 14 juillet

Le comité conjoint des Réservistes Français et de l'Union Nationale Française, organisateur de la fête annuelle du 14 juillet, remercie toutes les personnes qui ont bien voulu assister à la fête nationale française et en assurer le succès.

Pour le comité conjoint,
Le secrétaire,
F. OZANAM.

PETITES NOTES

M. et Mme Joseph de Montigny annoncent les fiançailles de leur fille, Agathe, avec M. Marcel Le Goff, fils de Mme Jean Le Goff et de M. Le Goff, décédé. Le mariage aura lieu le 2 août dans la cathédrale de Saint-Boniface.

• • •

M. et Mme François Cheramy et leur fils Fernand sont partis pour Vancouver, en visite chez des parents.

• • •

M. et Mme Achille De Cuyper et leurs trois enfants sont partis en promenade, à Keewatin; ils sont accompagnés de M. et Mme Wolfard et de leur fille Irma.

Tiers-Ordre de Saint-François

N.B.—1: La réunion mensuelle aura lieu le 1er mercredi du mois, 4 août, avec bénédiction papale.

2: Le dimanche, 1er août, nous aurons un pèlerinage à la Grotte de Notre-Dame de Lourdes. Le groupe des Tertiaires quittera la cathédrale à 6 h. 45, bannière de Saint François en tête, pour assister au salut de 7 h. 30. Un petit sermon aura lieu d'abord.

C'est le jour où commence, à midi, l'Indulgence de la Portioncule. Les Tertiaires qui seraient déjà à l'église des PP. Capucins pour gagner l'Indulgence, se joindront au groupe devant la Grotte.

• • •

Les dévotions du Tertiaire
Le Sacré-Coeur

Comme il a été révélé à sainte Marguerite-Marie, S. François a été l'un des dévots les plus fervents du Coeur divin: "Un jour de S. François, écrit la sainte Visitandine, Notre-Seigneur me fit voir ce grand saint revêtu d'une lumière et d'une splendeur incompréhensibles, élevé dans un éminent degré de gloire au-dessus des autres saints, à cause de la conformité qu'il a eue à la vie souffrante et pauvre de notre divin Sauveur, et de l'amour qu'il avait porté à sa sainte Passion. Aussi ce divin Amour crucifié, s'imprimant en lui par l'impression de ses sacrées plaies, l'avait rendu un des plus grands favoris de son Sacré Coeur et lui avait donné un grand pouvoir pour obtenir l'application efficace du mérite de son précieux Sang... Après m'avoir montré toutes ces choses, le divin Epoux de mon âme me donna ce grand saint pour conducteur..." Puisse S. François vous conduire, vous aussi, chers Tertiaires, dans la voie de son divin amour et faire de vous des adorateurs dévoués de son divin Coeur!

M. Zéphirin Durand, qui demeure avec ses fils Zéphirin et Joseph, sur la route de Springfield, à Saint-Boniface, fêtait samedi dernier son 102e anniversaire de naissance. Né aux Trois-Rivières, le 17 juillet 1835, il partit pour l'Ouest à l'âge de 17 ans. A l'emploi de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il fit la traite des fourrures avec les Esquimaux, au nord du fort Rae. Après treize ans de cette vie aventureuse, il revint à Saint-Boniface où il épousa Madeleine Boudreau, décédée il y a quatre ou cinq ans, dans sa 97e année. Il fut alors passeur sur la rivière Rouge pendant de longues années. De ses dix enfants, six survivent: Zéphirin, Joseph, Marie, Adeline, Zéphirine et Antoinette. Aveugle et sourd, M. Durand passe aujourd'hui son temps à dormir, à fumer sa pipe et à rêver au beau temps de sa jeunesse.

Nouvelles de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Boniface

1—L'eau miraculeuse de la Grotte de Lourdes, France, que nous avions, est épuisée. Une autre quantité assez considérable est en route et doit nous arriver dans peu de temps.

2—Pendant la semaine il y a eu assez bien de visiteurs à la Grotte, surtout sur le soir. On les voyait prier la Vierge avec ferveur.

Samedi 17 juillet, il y avait une quarantaine de personnes à la Grotte pour assister à la messe de 8 h. pour les bienfaiteurs. Une bonne trentaine ont communié. Le soir il y avait beaucoup de personnes jusque très tard.

Dimanche, 18 juillet, tout l'après-midi, un va et vient continuel à la Grotte. Le soir, au salut et la procession aux flambeaux de 9 h., environ 300 personnes furent présentes: un nombre assez satisfaisant pour le temps des vacances. Que la Vierge Immaculée multiplie les guérisons et les conversions!

HISTOIRE DES APPARITIONS

(Suite)

2. — **L'abbé Peyramale, curé de Lourdes.** Par sa seule valeur d'exemple, Bernadette entraîne quotidiennement vers la Grotte, pour la prière et la pénitence, ceux que conquièrent sa simplicité candide et ses ravissements. Cela pourrait suffire au ciel qui n'a pas besoin pour agir du pauvre langage des hommes. Mais s'il plait au Seigneur qu'un jour le monde entier accoure en ce lieu béni, il faut bien qu'un message soit porté... Il va l'être par l'entremise de la hiérarchie sacerdotale, qui seule dans le plan divin a mission de le recevoir et de le promulguer.

Tandis que gouverne à Tarbes un évêque éminent, Mgr Laurence, sage, prudent, épris de silence et de réflexion en toute conjoncture délicate, Lourdes est régi par l'abbé Marie-Dominique Peyramale, curé de la paroisse Saint-Pierre depuis 1854. Fils et petit-fils de médecin, il a 47 ans au temps des Apparitions. Grand, robuste, généreux à l'extrême en faveur des plus pauvres de son troupeau, il a conquis les humbles par son grand dévouement, son allure affable et familière; il s'est imposé dans la bourgeoisie même à ceux que les négations du temps ont teintés de scepticisme. On le répute homme d'esprit, de tact et de désintéressement. Nul ne songe à suspecter sa loyauté, sa franchise parfois si rude et son désintéressement. Il apparait, en face de Bernadette, comme un homme providentiel.

Les premiers événements de la Grotte ont excité sa verve aussi bien que sa défiance. Ils sont si extraordinaires, si singuliers! Et l'ignorante bergère descendue de Bartrès, encore inconue de lui, avec des parents si médiocres en apparence, si décriés, paraît si peu destinée à jouer un rôle en quelque illustre histoire...

L'abbé Peyramale a senti monter en lui une méfiance invincible.... Mensonge, illusion tout au plus.... dans le cas où l'enfant serait sincère. Mais les rapports de M. Estrade et de quelques pieuses personnes ne lui apportent pas, par la suite, de présomption défavorable. L'abbé Pomian, chargé des catéchismes, ne peut que lui souligner la sincérité de Bernadette. Le jeune abbé Pène, qui l'a interrogée dès le 21 février, ferait plutôt sa louange. Il sera donc bon d'y réfléchir sans se départir d'une prudence extrême.

Il a dit à ses vicaires et bientôt aux prêtres de son canton: "J'ignore ce qu'il y a de chimérique ou de réel en la légende qu'on raconte, mais ce qui nous importe à nous, prêtres, c'est de nous tenir dans la plus grande réserve. Si les Apparitions sont vraies et d'origine céleste, Dieu nous saura bien appeler à notre heure; si elles sont illusoires ou suscitées par l'esprit de mensonge, Dieu n'a pas besoin de notre intervention pour en dévoiler la fausseté." C'est chose bien entendue. Nul de ses prêtres ne devra donc paraître à la Grotte. A l'évêque de Tarbes lui-même il déclare qu'à ce prix il ne veut donner à personne le droit de soupçonner en ces événements une compromission ecclésiastique.

3. — **Première entrevue de Bernadette avec lui.** La source vient de jaillir le 25 février. Les démarches de Bernadette ont suscité ce jour-là de nombreux commentaires. L'abbé Peyramale pense qu'il est opportun de la mander chez lui.

Accompagnée de sa tante Basile, elle arrive tremblante devant celui qu'elle redoutait comme un gendarme, souligne-t-elle timide. Elle doit donc raconter son histoire. Est-ce chez lui impatience et fougue naturelle; est-ce vivacité préméditée pour la dérouter et peser sa tranquillité d'âme et sa sincérité? Il se fâche: "Ta Dame en blanc, ton carnaval d'apparition! Comment! une femme qui n'a pas de nom, qui vient on ne sait d'où, qui va se loger dans un trou de rocher, les pieds nus!... Et puis maintenant une source!... et tu as mangé de l'herbe!... Tu fais donc comme les animaux?.... Laisse-moi tranquille, tu n'as rien vu... Je te chasserai d'ici avec un balai; et si tu retournes à la Grotte, je te ferai prendre par les gendarmes..."

Bernadette se tait. Avec sa tante, elle se retire découragée.

(A suivre)

La France assume le contrôle de la frontière franco-espagnole

PARIS — Le gouvernement français a suspendu le contrôle international de la frontière franco-espagnole. En pratique, cela veut dire que les observateurs neutres seront remplacés par des Français.

Se conformant toutefois à ses promesses de non-intervention, la France tient la frontière fermée au passage des volontaires, des armes, des munitions et d'autres matériaux étrangers, interdits par le comité de non-intervention de 27 puissances.

Cette mesure constitue la mise en vigueur de la décision du gouvernement français de ne pas permettre le contrôle international de la frontière tant que le Portugal refusera d'autoriser les observateurs anglais à exercer leurs fonctions le long de la frontière hispano-portugaise.

Epilogue d'une affaire mystérieuse

MONTREAL — Henri-Emile Fissiault, qui avait été accusé de meurtre à la suite de la disparition d'Eliane Saint-Pierre dont on n'a jamais retrouvé le corps, a été trouvé pendu dans la cave de la maison de son patron.

Mlle Eliane Saint-Pierre est disparue le 3 novembre 1936, après avoir été vue pour la dernière fois en compagnie de Fissiault au bureau de la compagnie. Elle serait partie avec lui en auto et le lendemain Fissiault revenait en ville, la chemise tachée de sang, et déclarait qu'il ne se souvenait de rien de ce qui s'était passé pendant la nuit.

En dépit de tous les efforts de la police pour retrouver le corps de Mlle Saint-Pierre—on fouilla même le lit de la rivière des Mille-Isles,—les recherches demeurèrent sans résultats et le tribunal libéra Fissiault de l'accasation de meurtre.

Pluie tardive pour l'Alberta et la Saskatchewan

Une grande pluie est venue améliorer l'état des récoltes dans presque toutes les régions des provinces de la Prairie. A Edmonton, il est tombé environ six pouces de pluie en quarante-huit heures. De même aux environs d'Alsask, sur la frontière de l'Alberta et de la Saskatchewan.

Il a plu à peu près partout en Alberta et dans les régions de la Saskatchewan affectées par la sécheresse. Il y a eu quelques orages au Manitoba. Il n'avait jamais tant plu à Edmonton, où le record de la pluie avait été établi en 1920, alors qu'il était tombé deux pouces et un seizième d'eau en vingt-quatre heures.

On s'attend à récolter en moyenne, cette année, 15 boisseaux à l'acre et à vendre le blé $0.50 le boisseau plus cher que l'an dernier.

Laine végétale

Nous avions déjà la peau de serpent pour remplacer le cuir, la soie artificielle, etc. Et voici qu'un gros industriel hindou fait savoir qu'il construit une grande usine où il traitera les aiguilles de différentes qualités de pins, sapins, qui donneront, dit-il, une laine très appréciée.

Nous aurions ainsi une laine plus chaude que la vraie, plus résistante, et, ce qui ne gâte rien, moins chère.

Si cette invention réussit à devenir pratique, nous verrons des tapis, des couvertures et même des costumes en laine végétale.

Et le proverbe deviendra faux, qui dit: "Pauvre mouton, on t'a tondu, et toujours on te tondra."

La langue et la littérature française constituent une richesse non seulement pour le Canada français, mais encore pour le Canada anglais.

Lord TWEEDSMUIR.

La langue disparue, adieu la nationalité.

Benjamin SULTE.

L'Histoire gardienne de traditions vivantes

On sait que le discours prononcé par M. l'abbé Lionel Groulx, au Congrès de la Langue française, sur "l'Histoire gardienne de traditions vivantes" a eu un grand retentissement. Nous en reproduisons la partie essentielle.

On me posera deux questions: toute notre histoire nous inclinait vers la fierté et vers la fidélité. D'où vient le rebroussement? Qui sont les responsables? Les responsables? A quoi bon les nommer, quand chacun les montre du doigt. J'aime mieux répondre à la deuxième question. Car je suis de ceux qui croient à la guérison de notre petit peuple. Et nous ne sommes pas ici réunis pour chanter un **libera**, mais pour préparer un **alleluia**.

Notre paysannerie

Les remèdes sont simples à trouver. Nous avons perdu notre base économique et sociale, et notre base historique. L'effort urgent est de les retrouver toutes deux. Retrouver la première sera reconstituer et maintenir notre paysannerie. La vocation paysanne de notre peuple paraît bien manifeste; en revanche, je n'arrive pas à découvrir notre vocation au "secours direct". L'on parle beaucoup, depuis quelques années, de capital humain: et l'on proclame son excellence sur tout autre capital. C'est le temps pour nos gouvernants de se souvenir que, pour faire une race saine, forte, créatrice de foyers, attachée aux traditions familiales et nationales, l'on n'a pas encore trouvé de meilleur milieu, ni de meilleure éducatrice que la terre. Que s'il s'en trouve malheureusement, pour trouver élevé le coût d'une politique d'agriculture et de colonisation, rappelons, en outre, qu'arrêter le recul de la paysannerie, c'est, par le temps qui court, prendre, contre les troubles sociaux, la moins coûteuse des assurances. A tous égards, sa politique agraire reste pour le Canada français, sa politique vitale. Sans doute, serait-ce folie de négliger certaine prédestination industrielle de notre province. Encore importe-t-il que, dans la mesure où pourra s'accroître l'attirance de la ville, s'accroisse davantage l'appel de la terre. L'essentiel, pour un pays, ce n'est pas de posséder les plus grosses industries ni les plus grosses villes; c'est de posséder la santé, laquelle est le résultat d'un équilibre; équilibre économique et social. Le premier article de notre programme comme la consigne suprême de tous nos chefs pourrait, ce me semble, se résumer ainsi: restaurer d'abord, dans l'esprit paysan, l'amour, la dignité de la terre: placer, par arpents ou milles carrés, le plus de Canadiens français possible; conquérir la terre québecoise jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'à sa dernière miette cultivable; à cette fin poser en principe qu'aucun pouce de cette terre n'appartient au marchand de bois, au landlord américain, au sportman parasite, avant d'appartenir au fils du paysan.

Orientation nationale

Le second remède est de même urgence. Quand un peuple est malheureux, désorienté, pour avoir rompu avec son histoire, la première nécessité est de s'y ressouder. Si seulement nous pouvions enfin découvrir que nous sommes français et si nous pouvions décider de le rester. Voilà qui règlerait bien des questions, à commencer par les problèmes de notre enseignement et de notre éducation. Une chose est sûre: nous ne pouvons nous passer d'orientation nationale et nous ne pouvons être des français artificiels, dévitalisés. Peuple minuscule en face de cette terrible Amérique, nous n'avons pas le choix d'être français, avec mollesse, avec dilettantisme, avec tous les flirts téméraires pour tous les snobismes; français, nous le serons de la tête aux pieds avec intransigeance, à force d'énergie et d'audace, ou ne le serons pas. Or, pour faire des français de cette sorte, l'on n'a pas encore trouvé d'autre recette que d'élever les enfants à la française, dans des écoles françaises, dans une atmosphère française, avec un idéal français. Ce qui ne veut pas dire que l'on néglige ni que l'on dédaigne les autres cultures, mais que les langues et les cultures secondes restent à leur rang qui n'est pas le premier.

Le problème politique

L'orientation nationale pose aussi le problème politique. Abordons-le, en toute franchise, comme si, en ce pays libre, un prêtre avait le droit de prendre cette liberté, autant qu'un clergyman. Notre constance sur le terrain politique et national, je l'ai assez répété et elle est assez manifeste: ce fut la passion de l'autonomie, le refus de nous laisser absorber, ce fut de tendre, dans toute la mesure légitime et possible, vers notre achèvement français. Autant dire que nous ne pouvons accepter aucunes lisières indues, de quelque part qu'elles viennent; fut-ce d'Ottawa. La Confédération, nous en sommes, mais pourvu qu'elle reste une confédération. Nous acceptons de collaborer au bien commun de ce grand pays; mais nous prétendons que notre collaboration suppose celle des autres provinces et que nous ne sommes tenus de collaborer que si cette collaboration doit nous profiter autant qu'aux autres. Peu importe ce que pense là-dessus la vieille génération. Je sais ce que pense la jeune génération, celle qui demain comptera. Et celle-ci prétend bien n'être pas entrée dans la Confédération pour y vivre une vie nationale et culturelle appauvrie, mais plus riche; non pour y être un peuple moins français, mais plus français. Pour ma part, je ne vois point quel texte constitutionnel, quelle obligation juridique ou morale, quel intérêt suprême du pays ou de l'Etat, nous imposent de mettre des bornes à l'essor de notre culture, à l'élan de nos inspirations françaises. En conséquence, nous refusons de nous sacrifier, nous seuls, au maintien ou à l'affermissemet de la Confédération. Et, pour le dire tout net: le rôle de Cariatides naïves et serves geignant sous les corniches de pilastres branlants ne saurait être, pour un peuple, un programme de vie nationale. Décidés à ne pas subir de lisières illégitimes du côté d'Ottawa, nous estimerons assez importun, sans doute, de nous en imposer nous-mêmes, dans notre propre province. C'est ici, dans le Québec, que nous jouons notre destin. Ici que nous avons tâche de nous réaliser. Pour cette fin, en 1867, nous nous sommes dégagés de l'étreinte du Haut-Canada; pour cette même fin, nous avons fait triompher le principe fédératif; nous avons obtenu la résurrection politique du Canada français. Que déduire de ces prémisses, sinon qu'une politique canadienne-française, en cette province, n'est pas une politique facultive, ni simplement opportune, mais une politique nécessaire? Pas une politique de provocation; mais pour le Canada français, sa politique naturelle, sa politique de droit. Si notre histoire a un sens, et elle en a un sens, notre seul destin légitime et impérieux, l'aboutissant logique de notre effort de 177 ans, pour nous dégager et vivre notre vie à nous, le but nettement visé par la flèche indicatrice, la ligne toujours montante de notre histoire, ne peut être, que celui-ci; constituer en Amérique, dans la plus grande autonomie possible, cette réalité politique et spirituelle, suprême originalité de ce continent, triomphe, chef-d'oeuvre d'un splendide effort humain: un Etat catholique et français.

Nécessité vitale

Au surplus et j'y insiste; cette création est pour nous de nécessité vitale. Pendant ces jours, il a été beaucoup question de la langue, de sa défense, de son illustration. Prenons garde, qu'à tant exalter la langue, l'on ne rétrécisse la question essentielle, qu'est toute la question nationale. Car il faut nous le tenir pour dit; nous ne planterons pas artificiellement l'amour de la langue dans le coeur du petit peuple. Aucun amour du parler maternel ne tiendra, par exemple, contre notre asservissement économique. L'oeuvre urgente et première, c'est de convaincre les Canadiens français qu'à rester français, ils ne sacrifient aucune de leurs chances d'avenir; que, bien au contraire, ils les assurent et les accroissent. C'est la fidélité à leur sang, à leur histoire, à leur culture, à toutes leurs énergies natives, doivent-ils apprendre, qui leur vaudra de créer le climat, les conditions matérielles et spirituelles, les plus favorables au développement de leur personnalité humaine, à l'essor de leurs aspirations sociales, culturelles, nationales, à la conquête de la dignité et de la fierté des peuples libres. Or qui voudra soutenir que l'Etat ait le droit de se désintéresser d'un si grave problème de bien commun? Ou que les conditions dont je parlais, il y a un instant, vont se créer toutes seules, par le simple jeu du vieil automatisme libéral, sans l'intervention de l'Etat et de son pouvoir de coordination. Pour l'Etat, c'est un devoir absolu, un rôle sacré que de préparer le climat, les conditions matérielles et morales, l'harmonieuse combinaison d'une politique de l'esprit, par quoi les Canadiens français, fils authentiques du sol, immense majorité en cette province, atteindront leurs fins d'hommes et leur fin de nation.

La bonne entente

Que les bon-ententistes se rassurent. Je n'oublie point pour autant, ceux qui vivent à côté de nous. J'espère seulement qu'un de ces jours prochains, nous apprendrons, de la minorité du Québec, à nous occuper de nos affaires sans en demander la permission au voisin. La bonne entente, certes, j'en suis; et, pour en être, à défaut de mon esprit de catholique, il me suffirait de la tradition française en ce pays. Mais la bonne entente que je veux, c'est la bonne entente à deux. Pas une bonne entente de dupes. Pas une bonne entente à n'importe quel prix; doctrine de dégradations, morphine de charlatans, où tout notre rôle consiste à émoucher le lion; mais la bonne entente fondée sur le respect mutuel, sur l'égalité des droits. Et celle-là, j'oserai dire, l'ayant toujours pratiquée, et souvent seuls, cessons donc d'en parler comme si nous avions encore besoin de nous la prêcher; ou de la mendier. Mais, bien plutôt, comme un peuple libre et comme un peuple fier, ayons l'air à nous en passer.

Les minorités

A ceux de nos compatriotes qui, à ce simple énoncé d'un Etat français, prennent une mine scandalisée et s'inquiètent beaucoup moins du sort des leurs que du sentiment de la minorité, je dis: finirons-nous par découvrir que les Canadiens français, sont en cette province, 2,500 000 âmes, qu'ils constituent près des cinq-sixièmes de la population, que ce pays est celui de leurs pères, qu'ils ont le droit d'y vivre, et que la politique destinée à leur assurer la jouissance de ce droit ne peut froisser, en réalité, que ceux-là que froissent notre existence ou notre simple volonté d'exister? Je leur dirai encore: En définitive, que demandons-nous autre chose que la liberté de faire, chez nous, ce qui se pratique dans toutes les provinces du Canada? Il existe des minorités ailleurs que dans le Québec. Les Canadiens français comptent pour 400,000 peut-être dans l'Ontario; les Acadiens forment le tiers de la population du Nouveau - Brunswick. Voudrait - on soutenir, par hasard, en ces provinces, que la chimère est démontrée, au Canada, d'espérer pour les minorités, un traitement équitable, ou que, nous du Québec, aurions besoin d'aller apprendre, en dehors de nos frontières, l'art de rendre justice à tout le monde?

Deux races, deux cultures

A nos compatriotes de l'autre origine et de l'autre culture, je tiendrais d'autre part, ce langage que je n'estime ni impertinent, ni audacieux encore moins injuste: "Nous sommes ici deux races, deux cultures destinées à vivre l'une à côté de l'autre, à collaborer au bien commun de notre province et de notre pays. Vous, anglophones, êtes fiers de votre sang, de votre histoire, de votre civilisation, et pour servir le plus efficacement possible ce pays, votre ambition est de vous développer dans le sens de vos inéités culturelles, d'être anglais jusqu'aux moelles; c'est votre droit; et, ce droit, vous avez assez de fierté pour le prendre sans le mendier. Et certes, vous avez infiniment raison. Mais, aussi fiers de notre sang, de notre passé, de notre culture, que vous l'êtes des vôtres, nous prétendons que notre droit est égal aux vôtres. Nous voulons, nous aussi, nous développer dans le sens de nos innéités culturelles, être français jusqu'aux moelles; nous le voulons, non pour de seules fins égoïstes ni par orgueil racique; mais pour apporter comme vous à notre pays la modeste contribution de nos forces spirituelles. Enfin, comme vous, toujours, nous estimons que pareil idéal de vie et pareille volonté ne constituent envers quiconque ni une provocation ni un défi. Et honni soit qui mal y pense.

Pas trop tard

Nous remettre en route vers ce grand avenir, nous ressouder à nos traditions, est-ce un vain rêve? Vous entendez d'ici la réponse des défaitistes: "Trop tard... Dessin trop élevé, gageure trop audacieuse: tenir tête à un continent. Etre l'Ilot que la mer ne submergera point quand déjà l'érosion fait tout branler. Certes, que l'heure soit poignante et qu'il n'y ait pas un jour à perdre, je le sais trop. Quand le peuple voit les arbres montrer l'envers de leurs feuilles, il y voit l'annonce de la tempête prochaine. Nous sommes l'arbre aux feuilles à l'envers. Tout est bâti à l'envers chez nous: vie politique, vie nationale, vie sociale, vie intellectuelle, vie économique. Pour les peuples, comme les arbres, je le sais aussi, il n'y a qu'un temps, où, mal poussés, il y ait chance de les redresser. Cependant nous sommes catholiques, le catholicisme est resté notre suprême ligne de force. Dieu, sa Providence, je les ai trouvés partout en notre passé, ils ont posé les prémisses de notre histoire; et je me souviens qu'ils ont coutume de mettre en leurs ouvrages de la logique et de l'esprit de suite. Le destin est élevé, dites-vous?

Je vous réponds que les peuples catholiques, même les plus petits, ne sont point dispensés d'être grands. Les obstacles sont redoutables. Pour nous, je le sais encore, le seul état de sécurité c'est l'état d'héroïsme. Notre foi nous maintiendra, Sera-t-il dit que notre catholicisme ne nous aura pas empêchés de mourir dans l'insignifiance, dans la honte de la démission?

La tradition du passé

La crise est effroyable, insistez-vous? Cependant nombre d'exemples éclatants, dans le monde actuel, nous l'enseignent: la crise a été, pour bien des peuples, le départ d'une réaction vitale, puis d'une renaissance, puis d'une marche à la gloire. Et le cycle s'est déroulé avec une extraordinaire rapidité. A ces peuples, quel bonheur, quelle grâce est donc venue? Des hommes, des chefs, ont commencé par faire passer sur leur pays la hantise morbide de la mort pour donner ensuite le sens de leur destinée, la passion de vivre et de se refaire. Et ce souffle de grandeur, où sont-ils allés le chercher? Au creux du passé, dans la tradition vivante. Gonzague de Reynold a écrit de l'un de ces peuples fortunés, le Portugal: "Toute nation, lorsqu'elle veut se relever d'une longue décadence, regarde nécessairement en arrière, au delà de cette décadence, vers l'époque la plus grande, la plus féconde et la plus glorieuse de son histoire. Elle y puise des exemples surtout des raisons d'espérer: "Ce que je fus, je puis l'être encore." Ce qui veut dire que, pour relever un peuple déprimé, il ne suffit point de quelques réformes sporadiques, mais qu'il faut d'abord lui insuffler des raisons idéales de vie, renover ses traditions vivantes, le rejeter dans les lignes de force de son histoire. "Gouverner", disait l'autre jour le duce italien, "ce n'est pas seulement administrer, c'est encore fixer de hauts signes au pays. "Le ministre des finances de Belgique disait, pour sa part: "Il ne suffit pas aux hommes de gouvernement d'être de bons intendants... Par où l'on voit qu'aux chefs, aux gouvernants de notre peuple, nous ne demandons rien d'utopique, rien de surhumain, quand nous leur disons: "Soyez, vous aussi, des exaltants. Faites passer... au-dessus de ce pays, un souffle électrique, le puissant courant d'une électricité qu'on ne vous reproche pas encore d'étatiser: l'électricité morale.

Confiance dans le peuple

Et, de grâce, que l'on ne dise point, avec les défaitistes: "Trop tard. Le peuple ne veut plus." J'aurai le courage de prendre ici la défense de notre petit peuple. Sans doute, il est parfois bien inerte, bien décevant. Mais l'histoire m'a appris que d'ordinaire, il vaut autant que ses chefs. D'ailleurs, quand tout un peuple est endormi, c'est qu'il y a eu quelque part des endormeurs. Je dénie le droit à ceux qui ne sont pas même éveillés, de reprocher au peuple son sommeil. Trop tard? Passons, Messieurs, autant de temps à faire quelque chose que nous en avons passé à ne rien faire; dépensez, pour le réveil national, pour le redressement de la conscience collective autant d'activité, autant de millions, autant d'esprit d'organisation et de propagande, propagande de husting, propagande de radio, propagande de journaux, qu'il s'en est dépensé, en cette province, depuis soixante ans, pour nous insuffler les passions insanes de la politique, dépensez autant d'efforts pour nous éclairer et nous unir, que vous en avez dépensé pour nous aveugler et nous diviser; et alors vous pourrez parler de l'apathie populaire.

Trop tard? Mais vous ne voyez donc pas, vous n'entendez pas ce qui s'en vient? Le souffle de grandeur, le voici qui commence à soulever une génération. Notre avenir nouveau, la jeunesse la plus intelligente, la plus allante, la plus décidée, le porte déjà dans ses yeux. Voilà pourquoi je suis de ceux qui espèrent. Parce qu'il y a Dieu, parce qu'il y a notre histoire, parce qu'il y a la jeunesse, j'espère. J'espère avec tous les ancêtres qui ont espéré; j'espère avec tous les espérants d'aujourd'hui; j'espère par-dessus mon temps, par-dessus tous les découragés. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre Etat français, nous l'aurons; nous l'aurons jeune, fort, rayonnant et beau foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française. Nous aurons aussi un pays français, un pays qui portera son âme dans son visage. Les snobs, les bons-ententistes, les défaitistes peuvent nous crier, tant qu'ils voudront: "Vous êtes la dernière génération de Canadiens français..."Je leur réponds avec toute la jeunesse: "Nous sommes la génération des vivants. Vous êtes la dernière génération des morts!"

Un urbaniste français embellira la capitale canadienne

OTTAWA — Jacques Gréber, urbaniste français de renommée internationale, a été engagé par le gouvernement canadien pour préparer un plan d'embellissement de la ville d'Ottawa. M. Gréber arrivera à Ottawa au cours du mois pour s'entretenir avec l'autorité municipale et le gouvernement canadien à ce sujet. Le grand architecte français fut engagé à Paris, par le premier ministre du Canada, M. King.

LA LANGUE PARLÉE A LA RADIO

"C'est un danger, c'est même un crime que de laisser le microphone à des illettrés, à des barbares qui propagent le mauvais langage et multiplient les fautes les plus grossières."

Voici quelques extraits du rapport de M. Henri Letondal sur la langue parlée à la radio présenté au Congrès de la Langue française:

Avec le progrès de la T.S.F., la multiplication des appareils de réception et leur utilisation presque constante, la langue radiophonique est devenue à la fois l'instrument le plus dangereux et le plus utile, pour le développement de la langue française. On en est arrivé à placer des appareils partout, dans les chambres d'hôtel, les restaurants et même les automobiles en circulation. La T.S.F. vous poursuit à toutes les heures du jour... et parfois même la nuit. C'est dire l'importance qu'il faut attacher au langage parlé par les annonceurs, conférenciers, commentateurs et interprètes dramatiques.

Si le français parlé au microphone n'est pas irréprochable dans son accent, sa tournure, sa syntaxe et son vocabulaire, nous risquons tout simplement de perdre ce qui nous reste de notre héritage intellectuel.

C'est un danger, c'est même un crime que de laisser le microphone à des illettrés, à des barbares qui propagent le mauvais langage et multiplient les fautes les plus grossières.

L'anglicisme

L'anglicisme règne en maître à la radio, pour cette raison bien simple que les postes américains sont facilement entendus et sont même reliés à plusieurs de nos stations du Québec. Une émission (car l'on confond presque toujours **émission** et **programme**) est invariablement "donnée par courtoisie," traduction servile de l'anglais. Par suite de l'annonce bilingue, l'annonceur est souvent porté à faire des fautes malgré lui, surtout lorsqu'il traduit sur place.

Voici quelques exemples de barbarismes commis impunément par certains annonceurs de radio. Ici, M. Letondal se défend de faire des personnalités, ne visant aucun speaker, ni aucun poste en particulier.

Le poste, suivant eux, a des "activités." On apprend ainsi que "le poste X reprendra ses **activités** à telle heure, le matin, et que cette station **opère** sur une certaine longueur d'ondes. Les disques de phonographe qui constituent, en grande partie, la pâture quotidienne des radiophiles sont annoncés souvent de curieuse façon. Tandis que le speaker tient le disque d'une main et qu'il cherche à déchiffrer si c'est "Monsieur Bizet "qui va chanter Carmen ou si c'est Monsieur Wagner" qui dirige l'orchestre (!), nous apprenons que le prochain numéro est un **enregistrement sur disque** ou (ce qui est un euphémisme) une **transcription électrique**. Un peu plus tard l'annonceur vous dit: "Il est huit heures. **Temps de boire** ceci ou de **fumer** cela."

Il est difficile à l'annonceur de rectifier sur place le texte qui lui est fourni. Cependant il est inadmissible qu'une personne ayant quelque notion du français dise: "C'est à la courtoisie de la maison X que nous devons de vous donner l'heure exacte."

De même le mot "rendre", s'il peut s'appliquer à un compte rendu, devient pour le moins curieux dans l'expression: "Mlle X vous rendra tel morceau..." ou "La chanson que Monsieur Y vient de rendre..." à moins que l'exécution en soit à ce point mauvaise.

Si plusieurs annonceurs de radio s'efforcent de respecter le français (car il y a des speakers qui réalisent l'importance de leur rôle), il en est, par contre, dont le sans-gêne dépasse les limites permises. Je ne parle pas des erreurs de prononciation dans les titres des oeuvres et les noms des auteurs. Mais je veux simplement signaler l'erreur quotidienne commise par certains "messieurs du micro," lorsqu'ils disent: "Nous sommes positivement certains," "Vous aurez un morceau d'accordéon," ou "Le garage Un Tel vend des parties d'auto."

Les conférenciers

Venons-en maintenant aux conférenciers. Très peu sont radiogéniques. Or, la radio étant faite pour le bien des auditeurs et non pour leur désagrément, l'on devrait remplacer les mauvais conférenciers par des lecteurs ayant une bonne diction et une voix agréable. De plus, le texte de ces causeries devrait être soumis à la direction du poste. Si l'on veut donner l'exemple du bon parler français à la radio, il faut commencer par bannir de l'air tous les conférenciers improvisés, et, en général, tous les parleurs indésirables. Encore une fois, il faut songer au rôle éducateur de la radio et ne pas confier le microphone à n'importe qui pour parler de n'importe quoi.

Le journal radiophonique est, sous ce rapport, le seul programme parlé qui échappe à la critique, car son texte, rédigé par des journalistes de métier et débité par des **speakers** bien exercés, est écrit et lu en français. Cependant le reportage radiophonique est loin d'être parfait. La raison? C'est qu'il est périlleux d'improviser.

Pour improviser il faut être absolument maître de soi, de sa syntaxe, de son vocabulaire et ne jamais être pris au dépourvu. Le reportage radiophonique ne devrait être confié qu'à des spécialistes.

Toutes les conférences, toutes les publications concernant le bon parler français seront vaines si nous tolérons que le langage le plus utilisé dans la province de Québec, c'est-à-dire le français à la radio, soit laissé entre les mains d'incapables, d'ignorants, d'illetrés et de déformateurs systématiques de notre parler. C'est là, à mon avis, le point le plus important, la question vitale pour l'avenir de notre civilisation au Canada.

Le théâtre radiophonique

Il nous reste à étudier maintenant le cas des interprètes dramatiques. Le théâtre radiophonique est un moyen d'expression très en vogue chez nous, ainsi qu'en attestent les nombreux romans à épisodes, les sketches comiques, et autres dialogues inventés pour les besoins d'une firme commerciale ou d'une simple présentation sonore. Je n'ai pas à juger le mérite des textes, mais il est impossible d'admettre certaines émissions dramatiques comme objet de culture intellectuelle pour les auditeurs, il en faut pour tous les goûts. C'est entendu, pourvu que cela soit au moins en français et que le langage même populaire fleure bon le terroir français, il n'y a aucun déshonneur à faire du théâtre populaire... mais cela demande énormément de doigté, car la pente est facile et l'exemple dangereux.

L'interprétation des pièces radiophoniques n'est pas toujours confiée à des professionnels. Les amateurs qui fleurissent à la T.S.F. avec plus de facilité qu'ailleurs s'emparent de presque tous les rôles, offrant leur talent à bon marché. Il en résulte que l'interprétation n'est pas toujours juste et le langage des interprètes laisse beaucoup à désirer. Certains d'entre eux qui sortent de nos multiples écoles de diction (où, à part quelques exceptions, l'on enseigne aux élèves à parler un langage faux, emprunté et ridicule), appliquent à mauvais escient les conseils de leurs maîtres.

Le faux folklore

Par une sorte d'étrange conception du goût populaire, l'on a cru que les radiophiles (surtout ceux de la campagne) affectionnaient ce que l'on est convenu d'appeler les "soirées du bon vieux temps." Or, le goût du public canadien-français est beaucoup plus fin: s'il s'amuse à ces reconstitutions de soirées paysannes, il s'intéresse aussi aux classiques français joués par de bons artistes. En ce cas, pourquoi s'obstiner à travestir nos moeurs en leur donnant continuellement ce ton de "cageux"? Que l'on fasse du "folklore" et non pas la vulgarité et la parodie! Sous le couvert du "folklore" nous assistons, chaque jour, aux pires manifestations de mauvais goût. Aussi serait-il à souhaiter que le "folklore," véritable science au service des historiens, des romanciers et des poètes, ne devienne pas l'instrument commercial de tous les chanteurs en mal de popularité. Le respect de nos traditions doit y être pour quelque chose.

Annonceurs, conférenciers, commentateurs et interprètes s'adressent chaque jour à des milliers d'auditeurs. Ils n'ont pas le droit de propager un français défectueux, même si cela flatte une partie du public qui qualifie injustement de "fancy" celui qui parle correctement. L'on se moquait, récemment, devant un de nos compatriotes, de ceux qui soignent leur langage: "Laissez, dit-il, dans vingt ans ils auront raison." "Pourvu qu'ils tiennent". Voilà le mot d'ordre, mesdames et messieurs. Il s'agit de tenir bon.

11,881 Américains résident en France

PARIS—Selon les chiffres recueillis par le consulat général américain à Paris, 11,881 citoyens des Etats-Unis résident en France d'une façon permanente, soit une augmentation d'environ 700 sur l'année dernière.

Les étudiants arrivent en tête avec 1,998 inscrits, dont 36 étudiants en droit et 34 étudiants en médecine et en art dentaire, puis viennent ensuite une grande quantité de journalistes. Des membres de maisons commerciales et de gens de métier forment la majorité du reste.

On peut avoir une idée de l'importance de la colonie américaine de Paris par le fait qu'elle entretient 4 églises, 2 clubs d'étudiants, 2 écoles supérieures, un journal quotidien, 1 club, 1 hôpital, 1 bibliothèque et 2 postes de la Légion.

LE PREMIER AUTO-RAIL CANADIEN

UN nouveau type d'automotrice, circulant aussi bien sur route que sur rail, sera prochainement mis à l'essai dans les trois régions ferroviaires du Réseau Canadien National. La première voiture livrée par les constructeurs sera mise à l'épreuve dans Québec et Ontario dès la semaine prochaine. Elle a déjà subi l'inspection du directeur général du Canadien National, M. S. J. Hungerford que l'on voit ici avec quelques-uns de ses principaux officiers. Sur cette photographie, John Roberts, directeur de la traction, montre les roues à boudin qui permettent à l'automotrice de passer de la route au rail. L'opération est contrôlée par le conducteur qui peut opérer le changement de roues en une minute. On remarque dans le groupe, de gauche à droite: MM. N. B. Walton, chef du transport, S. J. Hungerford, président du conseil d'administration et directeur général du réseau, John Roberts et R. L. Fairbairn, du service des voyageurs.

En plus de trois automotrices pouvant circuler sur route et sur rail sera mise en service une remorque pour le bagage.

En annonçant l'achat de ce nouveau matériel roulant M. Hungerford a fait remarquer qu'il s'agissait d'une expérience tendant à réduire considérablement les frais d'exploitation du réseau sur les lignes à faible trafic tout en donnant un meilleur service au public voyageur.

A travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Saint-Labre

Messe jubilaire et banquet

(Un peu d'histoire)

Reportons-nous à 33 ans en arrière. C'était le 4 mai 1904. Un navire, "Le Malou," attendait, en rade de Saint-Malo, Bretagne, les passagers qui devaient faire route vers le port d'Halifax. Parmi ces passagers, deux familles vont retenir notre attention, et ces familles, venant de la Loire-Inférieure, sont: M. et Mme François Rondeau, née Augustine Toulon, et leurs enfants: Marie, Bénoni, Angèle; l'autre, M. et Mme Aimé Rondeau, née Marie Toulon, cousin de François, et leur fils unique Yves. Ces deux familles se dirigèrent vers l'Ouest canadien et vinrent s'établir (1904) à Saint-Labre, sur des homesteads contigus.

A quelque temps de là, un jeune Savoyard, de la Haute-Savoie, de bonne tournure, à la figure calme, au regard assuré, décidait de venir tenter fortune dans l'Ouest, et, lui aussi, (curieuse coïncidence), s'embarqua sur "Le Malou," mais, cette fois, en rade de Bordeaux. Il se dirigea vers l'Ouest, et, après avoir loué ses services durant quelques années, vint s'établir (1910) à Saint-Labre sur un homestead voisin de ceux des familles Rondeau. Ce bon Savoyard n'était autre que M. Rémi André.

Après que les familles Rondeau furent établies sur leurs terres, le fils d'Aimé, — un adolescent alors de 16 ans, — tomba gravement malade (1905). Les parents désespéraient de sauver leur unique enfant, Yves. Mais la foi bretonne veillait au chevet du malade. D'un commun accord, ils firent voeu d'élever une croix et d'y placer une statue de la Vierge, si leur fils revenait à la santé. La foi fait quelquefois des miracles... L'enfant revint à la santé et, aujourd'hui, Yves, un fort gaillard, marié et père de plusieurs enfants, demeure à Saint-Boniface. La mère, pieuse Bretonne, tint parole. Elle fit ériger une grande croix, et y plaça la statue de la Vierge-Marie dans une niche près du croisillon. Cette croix fut plantée sur le seul chemin qui reliait les quelques pionniers d'alors: MM. Emile Poiron, père; Octave Ross; Pierre Poitras, décédé, Joseph Grenier et les familles François et Aimé Rondeau. C'est depuis ce jour-là; pouvons-nous ajouter, que naquit Saint-Labre aux pieds d'une croix!

Ouvrons ici une parenthèse; elle sera toute à la gloire de Marie. Nous tenons ces faits, qui tiennent du prodige, des jubilaires mêmes. On sait qu'une croix avait été érigée en bordure du chemin et qu'on y avait placé une statue de la Vierge, don de M. le Curé Bazin. Il y a quelques années, Mme Rémi André dit à son époux: "Dis donc, Rémi, pourquoi n'irais-tu pas chercher cette statue? Elle est à nous... Ce serait une précieuse relique..." M. André charge sur ses épaules robustes une lourde échelle et se dirige vers la croix à un demi-mille de chez lui. Arrivé là, il l'appuie sur la croix, monte et va chercher la statue qui souriait, là-haut, dans sa niche vermoulue... C'est ici qu'un fait étrange se produisit. Deux jours après, la croix tombait d'elle-même, n'ayant plus à tenir dans ses bras grands ouverts, raidis par la souffrance, la mère du Divin-Crucifié: la Sainte Vierge! On venait de lui enlever le peu de vie qui lui restait... Autre prodige. Après 33 années, exposée au soleil, à la pluie, à la neige, la statue de la Vierge-Marie est aussi belle, aussi brillante qu'au jour où elle fut mise dans sa niche par les mains pieuses d'une Bretonne. Cette statue est conservée bien pieusement dans la famille André. C'est une précieuse relique qui a une place d'honneur dans leur maison. Nous croyons voir, dans ces deux faits, la puissante intervention de la Providence, et la grande place que la Sainte-Vierge gardait dans son coeur de mère, pour ces chers enfants bretons exilés sur cette terre d'Amérique!

M. Rémi André arriva donc en 1910, comme nous l'avons dit plus haut, et prit possession de sa terre. Etant voisin des familles Rondeau, il ne tarda guère à faire connaissance avec eux. Une frimousse espiègle ne manquait jamais, quand leur voisin venait, de montrer sa figure rieuse. C'était une petite Bretonne vive, laborieuse, enjouée, un tantinet taquine, chaussée de gros sabots de bois et portant crânement, sur un chef aux cheveux un peu flous, la coiffe bretonne décorée de petites "ruches." Elle avait nom Angèle Rondeau. Notre jeune savoyard, un peu timide au début, s'enhardit dans la suite et trouva tout naturel, après un certain temps, d'aller visiter plus souvent la famille de M. François Rondeau pour voir la "petite."

Ce qui devait arriver arriva. Une idylle charmante prit racine dans les deux coeurs de ces jeunes, sous l'oeil charmé des parents, et notre savoyard vint chercher sa "promise" par un beau jour de juillet. Le mariage fut béni par M. le curé Bazin, de Woodridge, dans la maison de M Aimé Rondeau, le 9 juillet 1912. Et depuis lors, nous les connaissons sous les noms de M. et Mme Rémi André, nos jubilaires d'aujourd'hui, et dont nous avons célébré dignement le 25e anniversaire de mariage le 11 juillet.

Messe jubilaire

Les petites notes claires de la cloche tombent du beffroi en vocalises argentées. L'église est ornée comme pour les grandes cérémonies. A l'autel, des fleurs; à chaque banc, des roses sourient aux jubilaires qui vont s'agenouiller bien pieusement sur des prie-Dieu aménagés au devant de la nef, posés sur un tapis de velours, tandis que là-haut, vingt voix entonnent un cantique, composé spécialement pour la circonstance, par l'auteur de ces lignes, et harmonisé par M. le Curé. Le solo fut chanté par Mlle Thérèse Gérardy, et la chorale renforcée de voix Collie, chanta le refrain en deux parties. La Rév. Sr Saint-Honoré, religieuse de Saint-Joseph, du couvent de Lorette, touchait l'harmonium, et la Rév. Sr Saint-Elphège l'accompagnait pour la circonstance. Après le chant, M. le Curé bénit l'alliance, don des enfants des jubilaires: Germaine et Geneviève André. Puis, la messe commença. A l'offertoire, la chorale se fit encore entendre dans de très beaux cantiques, préparés par M. le Curé. Avant le dernier évangile, M. le Curé adressa la parole aux jubilaires. Il sut trouver dans son grand coeur de prêtre, des paroles onctueuses pour les héros du jour; il retraça à grands traits la vie rude et laborieuse de ces pionniers qu'il donna en exemple à la paroisse. M. le Curé tira des conclusions très pratiques de l'évangile du jour. Son instruction laissa une douce impression sur l'assistance.

Le banquet

A la table d'honneur, avaient pris place M. le Curé, ayant à sa droite et à sa gauche, les jubilaires; puis venaient les proches parents et les amis intimes. Il leur fallut tenir table ouverte des heures durant, afin de satisfaire tous les convives. Après que tous furent à table, M. le Curé récita le Benedicite, et Mlle Geneviève André s'avança et lut une adresse aux jubilaires, Mme André y répondit en son nom et au nom de son époux, en quelques phrases gracieuses et finement ciselées. Au dessert, M. Albert Pujo, secrétaire de la commission scolaire, présenta aux héros du jour, une gentille petite adresse; ce qui nous porta à lever encore nos verres à leur santé.

Le menu fut admirablement bien combiné; les mets des mieux réussis. Le café, le thé et les liqueurs furent ensuite servis, prolongeant cette intimité du repas pris en "famille," qui, à travers tous les temps, demeure le rite le plus apprécié des fêtes humaines. Mais le temps passa vie... Brusquement, un rideau de nuit, peint d'étoiles d'argent, glissa au-dessus de la paroisse, tiré par une main invisible. Le soir tombait; une lueur empourprée demeurait suspendue aux branches des arbres; et, au firmament les étoiles, une à une, se montraient, telles des gardiennes silencieuses s'apprêtant à veiller sur le sommeil de la terre. Mais on ne dormait pas chez M et Mme Rémi André. Il y eut chant, déclamations, parties de cartes, etc., etc.

Les jubilaires reçurent de nombreux cadeaux de haut prix, de leurs amis de Saint-Boniface, de Woodridge et des paroissiens. Nous ne pouvons passer sous silence le cadeau que M. le Curé fit aux jubilaires: un splendide crucifix, incrusté de pierres, et qui sera la protection de ce foyer de sérénité domestique. Mais arrêtons-nous. On voit que le tableau prend de la toile. Quel plaisir ce serait de l'animer de tous les faits et gestes accomplis par nos distingués jubilaires! Force nous est donc de nous taire. Faire une chronique... cela comporte des exigences dont il ne faut pas trop dépasser le cadre. Après de nombreux bonsoirs, accompagnés de souhaits ardents pour les jubilaires, les convives se séparèrent sur l'heure de minuit. Puis, quelque instants plus tard, Morphée vint jeter ses pavots bienfaisants sur la paroisse.

Nous sommes heureux de présenter, de la part des jubilaires, les remerciements et les félicitations à tous ceux et celles qui ont contribué au succès de cette fête; à toutes les personnes qui les ont honorés de leur présence. Aux Révérendes Soeurs de Lorette, Sr Saint-Honoré et Sr Saint-Elphège, nous devons un merci tout spécial pour la délicate attention qu'elles ont apportée à nos fêtes, en venant accompagner les cantiques et la messe des jubilaires. Ce geste nous touche sensiblement, et nous leur en rendons hommage avec notre plus profonde gratitude!

Merci à tous!

Saint-Jean-Baptiste

Funérailles

Ces jours derniers eurent lieu les funérailles de Mme Albert Grégoire, née Irma Baril, décédée à l'âge de 39 ans. M. le Curé fit la levée du corps et chanta aussi le service. Les porteurs étaient: Georges, Raoul, Victor, Arthur et Avila Grégoire et Joseph Colette.

Survivent à la défunte son époux et ses enfants: Raymond, Ernest, Juliette, Liliane et Antonio.

A la famille éprouvée, nous offrons nos sincères sympathies.

• • •

Le dimanche 11 juillet s'éteignait doucement M. Napoléon Roy à l'âge de 87 ans, onze mois et quelques jours. Il était malade depuis longtemps et attendait la mort avec patience. M. N. Roy est né à Saint-Stanislas, P.Q. En 1862 il épousa Celina Beaupré; de laquelle il eut 13 enfants dont 6 vivent encore. Au mois d'avril dernier, l'heureux couple célébrait son 65e anniversaire de mariage. A cette occasion une messe fut célébrée à leur demeure.

Les funérailles eurent lieu le 13 juillet. M. l'abbé M. Dugal fit la levée du corps, à la demeure du défunt. Le cortège funèbre partit de là pour se rendre à l'église où M. le Curé chanta le service. Parmi l'assistance on remarquait son épouse, ses enfants Mme Joseph Landry (Elisa), Mme Henri Landry (Marie-Louise), Georges, de Morris; Urgel, de Saint-Jean-Baptiste; Euclide et Edmond, de Winnipeg; plusieurs petits-enfants et arrières-petits-enfants, et un grand nombre d'amis.

Portait la croix son garçon Georges Roy. Les porteurs étaient: ses petits-fils; Raymond, Edouard et Oliva Roy, Siméon Marion, Edouard Frédette et Léo Landry.

MM. Arthur Fontaine, de Sainte-Elisabeth, et Edouard Emond, de Letellier, ont fait la quête.

Nous réitérons nos condoléances à la famille éprouvée.

Remerciements

Les familles Napoléon Roy et Albert Grégoire remercient tous ceux qui leur ont donné des marques de sympathies lors de leur deuil récent.

Quarante Heures

Les 14, 15 et 16 juillet avait lieu en l'église paroissiale, l'exposition solennelle des Quarantes Heures. Les exercices furent assidûment suivis et les communions furent très nombreuses. Le R. P. Mailhot, S.J., du Collège de Saint-Boniface, est venu prêter son aide à M. le Curé.

Espérons que ces jours de prières seront recompensés par une récolte qui s'annonce très belle.

Exposition

On renoua cette année une tradition brisée depuis quelques années. Mardi dernier se tenait, sur le terrain de la paroisse, une exposition agricole. Plusieurs, pris par les travaux des champs n'ont pas pu y faire d'entrées, mais il y avait toutefois un assez grand nombre.

Espérons que l'an prochain l'exposition aura lieu plus tôt, afin de permettre à un plus grand nombre d'y assister. Des félicitations sont dues à ceux qui organisèrent cette exposition. Nous leur disons de continuer leur bon travail et de ne pas craindre l'an prochain de faire annoncer encore plus, dans toute la localité, la date et les divers numéros du programme de la journée. Un cordial merci aux organisateurs.

Tournoi

A l'occasion de l'exposition, quatre équipes de balle se disputèrent de beaux prix.

Morris a défait Saint-Pierre dans la première rencontre et Saint-Jean-Baptiste eut raison de Sainte-Agathe, après avoir joué deux manches supplémentaires. Dans les finales, Morris, profitant de quelques erreurs de Saint-Jean-Baptiste, remporta la victoire 4-1 et le premier prix. Ce fut une journée agréable et chaque équipe fit de son mieux pour gagner. Les quelques erreurs qui ont été faites sont excusables; car il est difficile de n'en faire aucune durant toute une partie. La foule présente était satisfaite et à plusieurs reprises elle applaudissait un joueur qui savait faire un bon coup.

Fisher Branch

Ce n'est pas souvent que vous entendez l'écho de Fisher Branch, magnifique village situé à 100 milles au nord de Winnipeg. Beaucoup de visiteurs s'y arrêtent au passage et s'y plaisent. Cette fois, nous désirons votre visite pour le 25 prochain, à l'occasion d'un pique-nique préparé par nos braves familles canadiennes de langues française et anglaise. Elles seraient heureuses de vous rencontrer et vous souhaitent la plus cordiale bienvenue.

La Broquerie

Décès

M. Louis Tétreault, après une longue et douloureuse maladie, s'endormait doucement dans le Seigneur, le vendredi 9 juillet, à 3 heures de l'après-midi, à l'âge de 61 ans et 6 mois.

En juillet dernier il entrait à l'hôpital de Saint-Boniface, où il demeura pendant trois mois; puis il retourna chez lui pour mourir tranquillement parmi les siens. Combien de fois, pendant ces longs mois, ne dut-il pas souhaiter la présence chère de son fils missionnaire, mais il fit ce sacrifice-là comme les autres, sans murmure. Depuis longtemps déjà la mort s'annonçait à brève échéance; cependant elle ne devait venir qu'après de longs mois de pénible maladie admirablement supportée. Si l'amour de Dieu se mesure aux souffrances qu'Il envoie, M. Tétreault fut traité en favori; mais il avait la foi virile, celle-là qui s'enracine profondément et jamais un mot de plainte ne sortit de ses lèvres desséchées.

Pendant trois jours les nombreux parents et amis visitèrent sans interruption la dépouille mortelle, et si la douleur de l'éternelle séparation peut en quelque sorte être adoucie par les consolations terrestres, la famille a dû en sentir toute la douceur puissante et profonde, en voyant son cher disparu reposer au milieu de tant de fleurs et affluer autour de lui les témoignages d'estime et de sympathie.

Le 12, une grande foule recueillie assistait aux obsèques. M. le curé Ad. Couture chanta le service, il était assisté du R. P. A. Bernier, comme diacre, et de M. l'abbé L. Primeau, comme sous-diacre. Au choeur on pouvait remarquer MM. les abbés Fyfe, curé de Saint-François-Xavier; Ad. Sabourin, curé de Saint-Pierre-Jolys; A. Benoit, curé de Saint-Malo; le R. P. Béliveau, S.J. recteur du Collège de Saint-Boniface. Le R. P. Caron, S.J., dirigeait la chorale.

Outre six frères et deux soeurs, le défunt laisse pour pleurer sa perte, son épouse (née Rosilda Gosselin) et onze enfants. (M. Desanges) Mme Nap. Forest, de Saint-Malo; Laurent, des Pères Blancs, actuellement missionnaire à Boukoha Tanganyka, Est Africain; Irène (Mme Ad. Fournier), Paul, Rév. Soeur Alice Tétreault, Germaine, Joseph, Jean, Lorette, Gertrude et Gérard.

A la famille si douloureusement éprouvée nous offrons nos plus sincères condoléances.

• • •

La famille Tétreault remercie sincèrement tous ceux et celles qui ont adouci de leur dévouement comme de leur affection les derniers moments de leur cher disparu, et escorté son cortège funèbre jusqu'à sa dernière demeure.

• • •

Autre décès

Nous avons le grand regret d'annoncer la mort d'un de nos très anciens lecteurs depuis le premier numéro de la "Liberté", en la personne de M. Charles-Henri Savard, de La Broquerie.

Il est décédé chez sa fille Régina, à Wampum, Man., le 4 juillet et a été inhumé le 6 à La Broquerie, au milieu d'une nombreuse affluence de parents et d'amis. Quoique notre vieil ami Henri eût laissé La Broquerie ces dernières années, son coeur était toujours là. Il était arrivé jeune encore il y a 36 ans et était parvenu, grâce à son courage de pionnier, à une modeste aisance. M. Savard était né à la Malbaie, P.Q., en 1861. Il laisse pour le pleurer, sa femme Céline et dix enfants.

Nos sympathies à la famille.

Maison Saint-Joseph

A cause de la température maussade de l'après-midi, la fête des jeunes horticulteurs de mercredi dernier, 14 juillet, n'a pas eu le succès qu'on en espérait. Toutefois nous avons compté plus de cent cinquante enfants, garçons et filles, venus des paroisses de Saint-Pierre, Saint-Malo, Sainte-Anne, La Broquerie, Otterburne, Aubigny, Sainte-Agathe, et d'ailleurs peut-être. M. Lafrance, notre agronome, qui s'est dévoué sans compter pour ce premier groupement, avait dressé le programme suivant:

10 h. Arrivée.
10 h. 30 Formation des groupes—Visite: Jardin, pépinière, étable.
12 h. Dîner au bocage.
1. h. 30 Visite de la ferme: Camions et autos.
2 h. Discours — Présentation des orateurs par M. Lafrance, agronome du district.
3 h. Visite: Rûcher, poulailler.
4 h. Jeux dans la cour des élèves.

Une partie seulement de ce programme a pu être exécuté. La principale, heureusement.

Ont assisté à cette fête et ont encouragé nos jeunes de leur présence: MM. les curés Sabourin, de Sainte-Anne; Couture, de La Broquerie; R. R. Lauzon, C.S.V., d'Otterburne; R. P. Paré, C.SS.R., vicaire, Sainte-Anne-des-Chênes; MM. les députés L. Beaubien, M.P., et Edmond Préfontaine, M.P.P.

M. Leslie, surintendant de la Station Expérimentale de Morden, avait délégué un de ses meilleurs assistants, M. Kerr. Nous espérons, avec les organisateurs, que cette fête des jeunes portera des fruits, dont le principal sera une orientation sérieuse vers cette branche si importante de l'agriculture que sont les jardinages et la culture des arbres fruitiers dans notre région.

Nos visiteurs

Les RR. PP. François Lemire, O.M.I., de Winnipeg, Dumouchel, O.M.I., de Saint-Boniface, Audette, O.M.I., de Saint-Pierre, A. Lemoine, O.M.I., de Sainte-Agathe; M. le curé A. Bellerose, de Nèche, Dakota-Nord. La Rév. Soeur Supérieure de l'hôpital de la Miséricorde, de Winnipeg; la Rév. Soeur Supérieure de l'Asile Ritchot, de Saint-Norbert, et deux de leurs Soeurs.

Voeux perpétuels

Samedi le 24, à 9 h. 30, dans notre chapelle, le F. Paul Côté, C.S.V., fils de M. David Côté, de Saint-Pierre, prononça ses voeux perpétuels. Le Fr. Côté arrivera de Montréal le 23. Parents et amis sont invités à la cérémonie.

Le Pas

La Mère Générale des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe, qui était en visite à l'hôpital Saint-Antoine depuis quelques semaines, est partie en avion le 10 juillet pour se rendre à Norway House.

• • •

Le Gouvernement qui, l'automne dernier, avait entrepris des travaux pour maintenir le niveau des lacs pour la protection des rats musqués, les continue cet été.

Sur la rivière Summerberry, à Red Rock, en aval du Pas sur la rivière Saskatchewan, un fossé de 25 pieds de largeur sur un demi mille de longueur est creusé; une drague mécanique creuse le fossé ou canal. Douze hommes sont employés aux différents travaux de charpente et de terrassement. Les charpentiers sont payés 50 sous l'heure et les manoeuvres 25 sous l'heure; 10 heures d'ouvrage par jour; la pension est de $5.00 par semaine. A ce canal des écluses sont faites permettant à l'eau d'entrer dans les lacs et marais lorsque la Saskatchewan est haute. Le Gouvernement doit faire deux ou trois canaux semblables cet été. Le coût approximatif de chaque canal est de $3,000 à $5,000.

• • •

Le R. P. Lajeunesse, O.M.I., est parti passer quelques semaines à Churchill.

• • •

A la requête de deux ou trois personnes influentes, le Gouvernement fait construire un chemin d'automobile du Pas au lac Grace (ou Régina), distance d'environ 2 milles ½, pour le service des avions. Le lac Grace (ou Régina) est considéré comme un endroit idéal pour l'amerrissage des avions.

Tonneau sans fond

(Suite)

La fourrure est une des principales sources de revenus du Nord manitobain et celui qui en profite le plus est... naturellement le Gouvernement. En effet, il n'a pas tardé à frapper une source si facile à contrôler; il suffit d'un homme établi au Pas pour percevoir la taxe imposée dans toute cette partie du pays.

La critique n'est pas sur la façon de percevoir l'argent, mais bien sur ce que le Gouvernement fait de cet argent. A noter que la perception du revenu de la fourrure est considérable: 5 sous par rat musqué, 25 sous par vison, 10 sous par bête puante, 5 sous par hermine, $1.00 par loutre, $1.00 par lynx, $1.00 par castor, 75 sous par renard rouge, $4.50 par renard croisé, $3.00 par renard agenté ou noir, $1.50 par renard blanc, $1.50 par pecan (fisher), 25 sous par wolverine, 25 sous par blaireau, $1.00 par martre, 25 sous par ours et, chose ridicule à dire, 25 sous par loup. Lorsque, dans toutes les autres provinces, les Gouvernements paient une prime pour détruire les loups, au Manitoba on impose une taxe, ce qui veut dire: "protégeons les loups pour qu'ils détruisent notre fourrure, nos chevreuils, nos caribous, etc., et plus vite." Il est à supposer que maintenant que les peaux de lapins ont une valeur commerciale, le gouvernement va imposer une taxe sur ces peaux.

Lorsqu'on considère que chaque année il est pris des milliers de fourrures; les rats musqués par centaines de milles, on peut se faire une idée des sommes énormes qui entrent dans les coffres du Gouvernement. A percevoir de pareilles sommes on s'attendrait à recevoir quelque chose en retour d'un si bon revenu qui dure depuis 1912, soit 25 ans, mais cherchez tant que vous voudrez, vous serez désappointé; vous trouverez un petit bout de chemin ici et là, quelques ponts boiteux, un "Community Building" en brique au Pas... Quelle farce, le Conseil de ville paye loyer de $50.00 par mois pour la partie qu'il occupe...

Il y a la construction du chemin de fer à Flin Flon, il y en a qui croient à pareille bourde, comme si le Gouvernement se serait servi des revenus du Nord manitobain pour construire ce chemin de fer. Peut-on croire pareille absurdité? Du reste, il y a la question minière qui mérite considération; le gouvernement ne manque pas de taxer le prospecteur à pleins bras. En attendant, l'argent provenant de la perception sur la fourrure va, lui aussi, essayer d'emplir le TONNEAU SANS FOND ... les bois morts restent à terre et sont en grande partie responsables des incendies qui détruisent nos forêts, qui détruisent aussi plus d'animaux à fourrures que tous les trappeurs réunis... Le gouvernement empoche l'argent, ne fait rien, ne s'alarme pas. Où tout cela va-t-il conduire le pays? à une ruine assurée. Comparez l'état actuel des choses avec il y a dix ans passés. Quelle énorme différence dans le revenu de la fourrure! S'il ne survient pas de changement, dans dix ans d'ici il n'y aura ni forêts, ni animaux à fourrures dans le Nord manitobain. Mais il y aura encore les loups...

Sainte-Anne-des-Chenes

Baptême

Le 11 juillet — Anne-Marie-Emma Girard, enfant de Roméo Girard et d'Emma Dumaine. Parrain et marraine, M. et Mme Arthur Dumaine.

Le 18 juillet — Marie-Irène-Jeannine Blanchette, enfant d'Hervé Blanchette et de Malvina Le Gland. Parrain et marraine, Joseph Le Gland et Georgienna Georget, de St-Boniface.

Pèlerinage: dimanche 18

Pour le premier pèlerinage de l'année, c'est un succès: les paroisses de Lorette, Saint-Pierre, Otterburne et Saint-Malo étaient réunies, ce qui faisait un groupe de sept à huit cent personnes.

Les prêtres présents étaient: MM. les abbés St-Amant, curé de Lorette; Benoit, curé de Saint-Malo; Paillé, curé de Saint-Norbert; Chamberland, vicaire de Lorette.

La grand'messe du pèlerinage fut chantée par le curé de Lorette; la chorale de Lorette faisait le chant à l'orgue. A deux heures de l'après-midi, sermon par le R. P. Roy, C.SS.R., adressant de précieux conseils sur l'éducation des enfants; procession au chant des cantiques; la sainte relique était portée par M. le curé Benoit, accompagné de M. le curé Paillé et de M. l'abbé Chamberland. Le salut et la vénération de la relique finirent l'exercice.

Journée champêtre

Le 14, il y eut journée champêtre à Otterburne pour les membres des clubs agricoles, sous la direction de M. J.-E. Lafrance, l'agronome de la région. Un groupe d'une cinquantaine de Sainte-Anne s'y rendirent. En plus de la cordiale réception des Pères d'Otterburne, ils ont pu admirer les beaux potagers et vergers de la ferme. Sans doute, plusieurs auront l'idée de donner à la culture de la terre toute l'attention possible. Une pluie qui commença vers deux heures arrêta les jeux dans la cour, mais ne comprima pas la joie des assistants.

Sport

Les sportifs s'en sont donné dimanche après-midi par la belle température qu'il faisait. Aussi les clubs de La Broquerie et de Thibaultville sont venus jouer. Le club de La Broquerie remporta la victoire sur celui de Sainte-Anne, 9-6; le vainqueur connut à son tour la défaite en jouant contre le club de Thibaultville, 6-4.

L'Association d'Education

Le cercle local de l'Association s'est réuni dimanche soir pour l'élection d'un nouveau conseil. Bon nombre ont assisté. Les élus furent les suivants: président, M. Thomas Gelley; secrétaire, M. Félix Roque; conseillers et conseillères, MM. Henri Sauche, Henri Smith, Alexandre Bohémier, Napoléon Dufresne, Philias Maurice, Milles Flora Girard et Aurélie Duguay. Remerciements sincères à ceux qui sortent de charge après s'être bien dévoués, et heureux succès aux nouveaux élus.

Pèlerinage pour le 25

Les paroisses de La Broquerie, Thibaultville et Sainte-Geneviève auront leur pèlerinage le 25; messe à 10 h. 30; sermon et procession à 2 h.

Oak Lake

Le dimanche 18 juillet, la paroisse de Saint-Athanase a fêté son jubilé d'or. Les Révérendes Soeurs se sont bien dévouées pour préparer une classe de première communion et une classe de confirmation; aussi elles nous ont bien décoré l'église et l'assistance fut nombreuse. Tout le monde a bien admiré les cantiques que les enfants ont chantés pendant la messe. Après les saints offices, les enfants furent consacrés à la Sainte Vierge, puis reçus des cinq scapulaires.

Le soir, S. E. Mgr l'archevêque Sinnott administra la confirmation à 16 enfants, et nous adressa des paroles bien touchantes, que nos paroissiens d'Oak Lake n'oublieront pas, nous espérons.

Etaient présents au sanctuaire MM. les curés Amédée Roy de Grande-Clairière, O. McInerney, de Brandon, Charles Vachon, d'Abbéville, M. l'abbé Gaston Saint-Jacques.

Etaient aussi présents pour nos fêtes M. Amédée Vachon et Mme Vachon, d'Abbéville. Mme Vachon fut ménagère du curé Athanase Bernier, fondateur de la paroisse.

Diminution de la natalité polonaise

Pendant les dernières années, le nombre des naissances en Pologne a baissé de 43.5 à 26.1 par mille habitants. La feuille militaire Polska Zbrojna estime qu'il faut attribuer cette diminution sensible de la natalité aux déplorables conditions d'existence de l'ouvrier agricole polonais.

LE CHANGE

à Montréal

L'argent des pays étrangers en sous canadiens

20 juillet

Angleterre	4.98 7/16
France	3.86
Etats-Unis	1.00 3/16
Belgique	0.1687
Suisse	.2296
Allemagne	0.4031

LE MARCHÉ

aux Abattoirs de Saint-Boniface

20 juillet

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
De choix	$8.00—$8.50
Bons	$6.50—$7.50
Moyens	$5.00—$6.00
Ordinaires	$3.00—$4.00
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$8.00—$8.50
Bons	$6.50— 7.50
Moyens	$5.00—$6.00
Ordinaires	$3.50—$4.50
Génisses—	
De choix	$6.00—$7.00
Bonnes	$4.75—$5.50
Moyennes	$3.50—$4.50
Ordinaires	$2.75—$3.00
Veaux engraissés—	
De choix	$8.50—$9.50
Bons	$7.00—$8.00
Moyens	$5.50—$6.50
Vaches—	
Bonnes	$3.50—$4.00
Moyennes	$2.50—$3.25
Ordinaires	$2.00—$2.25
Taureaux—	
Bons	$3.00—$3.50
Ordinaires	$2.00—$2.50
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$3.50—$4.75
Ordinaires	$1.75—$3.00
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$3.00—$3.50
Ordinaires	$1.25—$2.50
Vaches laitières	$20.00—$40.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$4.00—$5.00
Ordinaires et moyens	$2.50—$4.00
Porcs—	
Bacon de choix—Prime $1 par tête	
Bacon	$9.25
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesants	$8.75
Très pesants	$7.50
Légers et maigres	$7.00—$8.85
Truies No 1	$6.75—$7.00
Truies No 2	$6.75—$6.75
Inférieurs	$6.00—$6.50
Verrats	$4.00—$5.00
Agneaux—	
Bons de printemps	$8.00—$8.50
Ordinaires	$5.00—$6.50
Béliers	$6.00—$6.50
Moutons—	
Bons pesants	$2.50—$2.75
Bons moyens	$3.00—$3.50
Ordinaires	$1.50—$2.00
PRODUITS	
Beurre de Crèmerie frais no 1 F.O.B. Winnipeg. Gros	.24¼
Oeufs— D'après la classification du gouvernement fédéral	
Grade A, gros, la douz.	.17
Grade A, moyens, la douz.	.16
Grade B, la douz.	.13
Grades C.	.11
Farine— Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household, Robinhood, Maple Leaf Mills: Manitoba, Saskatchewan et Alberta.	
Le sac de 98 livres	$4.65
Alimentation— Prix de détail	
Son. La tonne	$32.00
Moulée. La tonne	$36.00
Pommes de terre F.O.B. Winnipeg—	
C.-A. sac de 100 liv.	$2.40
Nouvelles, du Man. la liv.	.02
Gruau— (Prix de détail)	
Sac de 80 livres	$4.20

Pour lire au foyer le dimanche

LES SAINTS DE LA SEMAINE

25 juillet — Saint Jacques le Majeur, apôtre (44).

26 juillet—Sainte Anne, mère de la Très Sainte Vierge.

Lorsqu'après vingt années de jeûnes et de prières sainte Anne présenta au temple la glorieuse Vierge Marie, sa fille, elle entonna devant tout le peuple un cantique d'allégresse: "Je chanterai les louanges du Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée et qu'il a enlevé de dessus moi l'opprobre dont me couvraient mes ennemis. Le Seigneur Dieu m'a donné un fruit précieux de justice et de miséricorde, qui dira aux fils de Ruben qu'Anne est devenue mère?" Anne perdit son saint époux Joachim, quelques années après que la Sainte Vierge se fût consacrée à Dieu dans le temple de Jérusalem. Elle ne lui survécut que peu de temps. Sa mort est appelée par l'Eglise dormition ou sommeil pour honorer le calme tout céleste de ses derniers instants.

Tandis que le corps de saint Joachim demeurait à Jérusalem celui de sainte Anne, transporté dans les Gaules par la barque de Provence, fut confié par saint Lazare à saint Auspice, premier évêque de l'Eglise d'Apt. Muré dans une crypte, il échappa aux invasions qui désolèrent cette contrée et fut miraculeusement découvert en 792. Pendant qu'en présence de Charlemagne l'archevêque Turpin consacrait à nouveau la cathédrale d'Apt, profanée par les impies, un jeune aveugle et sourd-muet, fils du baron de Cazeneuve, indique soudain, après une sorte d'extase, les degrés du maître-autel en faisant le signe de creuser le sol. On obéit et une porte apparaît sous les marches, puis une galerie et deux cryptes superposées. Une lampe ardente brûlait dans la seconde devant une armoire murée. A ce moment Jean de Cazeneuve retrouve à la fois, la vue, l'ouïe, la parole et s'écrie: "Dans cette armoire repose le corps de sainte Anne, mère de la Très Sainte Vierge." On ouvre et l'on aperçoit une caisse de cyprès avec l'inscription de saint Auspice qui confirme les paroles du miraculé. Ces précieuses reliques furent partagées entre diverses églises, dont la plus célèbre est celle de Sainte-Anne-d'Auray en Morbihan.

27 Juillet—Saint Pantaléon, martyr (303)

Pantaléon était un célèbre médecin chrétien de Nicomédie qui guérissait, au nom de Jésus-Christ, les infirmités les plus incurables. Les païens, jaloux de sa réputation, le conduisirent à l'empereur Maximien. "Il est vrai, grand prince, lui dit Pantaléon, que je méprise vos idoles, mais veuillez en éprouver le pouvoir. Faites comparaître ici un malade et tandis que vos prêtres seront impuissants à le soulager, le Dieu que j'adore lui rendra la santé." On amène aussitôt un paralytique, et Jupiter, Apollon, tous les dieux de l'Olympe sont invoqués sans obtenir le moindre résultat. Alors Pantaléon se met en prières, prend le malade par la main: "Lève-toi, lui dit-il, au nom de Jésus-Christ," et le paralytique recouvre à l'instant même l'usage de ses membres. La plupart des spectateurs louent hautement le Dieu des chrétiens, tandis que Pantaléon est soumis aux traitements les plus barbares. Mais ni l'eau, ni le feu, ni les fauves n'ont de pouvoir sur lui; le glaive lui ouvre enfin les portes du ciel.

Le chef de saint Pantaléon est vénéré à Lyon et son corps repose à Saint-Denis.

28 juillet — Saint Nazaire et saint Celse, martyrs (56).

29 juillet — Sainte Marthe, vierge (1er siècle).

30 juillet — Saint Christophe, martyr (IIIe siècle).

31 juillet—Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus (1491-1556).

Saint Ignace appartenait à une famille seigneuriale d'Espagne. Il servit glorieusement son roi à la cour et à l'armée jusqu'à ce qu'il fut blessé au siège de Pampelune. Longtemps souffrant et soumis à diverses opérations, il fut transformé par la lecture de la vie des saints, en un pénitent héroïque. Au cours de sa maladie il se prosterne la nuit, le visage contre terre, pour implorer la miséricorde de Jésus au nom de sa divine mère, et la Sainte Vierge répond à sa prière en lui apparaissant un jour avec l'Enfant-Jésus. Aussi la ferveur d'Ignace atteint-elle les sommets de la perfection. Il quitte la demeure de ses aïeux, immole son épée à Notre-Dame de Montserrat et se réfugie dans la grotte de Manrène, après avoir échangé ses riches vêtements contre les haillons d'un pauvre. Il écrit dans cette austère solitude, sous la dictée de Marie, son livre des Exercices spirituels qui, selon saint François de Sales, a converti plus de pécheurs qu'il ne renferme de lettres. Puis il forme le plan de l'illustre Compagnie de Jésus à laquelle l'Eglise est redevable d'un si grand nombre de docteurs, d'apôtres et de martyrs.

A la mort du saint fondateur son ordre était divisé en douze provinces et comptait une centaine de collèges.

Vingt-cinq ans après...

Au pays des missions esquimaudes — Pénibles souvenirs — Un nouvel évêque — Une histoire qui rappelle les plus belles époques des missions — Comment on vous offre un "transatlantique" — "Vous n'allez tout de même pas laisser en panne un gars normand"

Mgr Turquetil, le vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, avait la joie, hier après-midi, de voir bénir le bateau qui lui permettra de visiter régulièrement et d'approvisionner ses missions. Presque à la même heure, le télégraphe nous apportait une nouvelle qui, pour le vénéré missionnaire, est sûrement l'une des grandes joies de sa vie. Le Pape vient en effet de lui donner un coadjuteur, un autre lui-même. Pour le chef de mission que rien ne semblait toucher, mais dont les épaules allaient tout de même s'alourdissant et que la maladie vient brutalement d'avertir qu'il est des limites aux forces humaines, ce choix est le plus consolant des réconforts.

Car ces visites annuelles de l'évêque, si nécessaires aux fidèles et à leurs pasteurs, Mgr Turquetil est maintenant assuré qu'elles se feront régulièrement. S'il ne peut lui-même voir tous ses enfants, Mgr Clabaut leur dira son affection, les consolera, les dirigera.

✦ ✦ ✦

Le nouvel évêque n'a pas encore quarante ans. Nous avons eu l'honneur de le voir lors de son arrivée au Canada, il y a dix ans. C'est un Français du Nord, bâti en athlète et qui, physiquement, paraît capable de tous les efforts. Moralement, le choix qu'il a fait de sa vie dit assez la hauteur de ses intentions et la noblesse de son coeur.

Mgr Armand Clabaut est arrivé ici en 1927, presque au lendemain de son ordination. Il se destinait déjà aux missions esquimaudes. Sauf quelques mois passés à Montréal, il a tout le temps depuis vécu dans le grand Nord, avec les Esquimaux. Dès l'année de son arrivée, il était à Baker Lake, faisant son rude apprentissage. De 1928 à 1931, il a travaillé avec Mgr Turquetil, à Chesterfield Inlet. En 1932, après un premier voyage d'étude et d'exploration, il fondait la mission de Repulse Bay. En 1936, il était nommé surintendant d'un district qui contenait Repulse Bay, Pelly Bay, Igloo Lake, Southampton, Pond Inlet et Wager Inlet. Il se préparait, et probablement on le préparait, sans qu'il s'en doutât, aux lourdes responsabilités qui lui échoient aujourd'hui — et qu'il ignore encore.

Car, à l'heure actuelle, Mgr Clabaut est en route — soit en canot à moteur, soit en traineau à chien — pour Chesterfield Inlet et ce n'est que là qu'il apprendra sa nomination.

On espère, dans les milieux missionnaires, que le nouvel évêque pourra être consacré à Churchill, lors des grandes fêtes qui marqueront le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la mission de Mgr Turquetil.

✦ ✦ ✦

Les vieux lecteurs du Devoir sont familiers avec l'histoire de cette mission esquimaude. Quand le P. Turquetil, un Normand qui avait déjà une assez longue expérience dans les missions, fut chargé de fonder l'établissement de Chesterfield Inlet, l'un de ses confrères de Montréal voulut bien nous l'amener au journal. Depuis, le Devoir a été heureux de tenir ses lecteurs au courant d'une aventure apostolique qui s'apparie aux plus rudes, aux plus dures.

Le pays est vaste, difficile; la population, aux débuts, paraissait singulièrement réfractaire. Ce n'est qu'au bout de cinq années, il y a eu vingt ans le 2 juillet, qu'on put célébrer le premier baptême d'adulte. Les missionnaires ne se heurtaient pas simplement à l'incompréhension et à l'ignorance, mais à la moquerie et parfois aux plus brutales ripostes.

On ose à peine imaginer ce que devait être la vie, loin de la civilisation, loin de toute relation amicale, au milieu de ces êtres hostiles, dont l'attitude semblait chaque jour crier l'inutilité de tant d'efforts.

Les inconvénients, les souffrances physiques n'étaient rien auprès des douleurs morales, de cette quotidienne constatation de l'échec apparent, que l'on pouvait craindre définitif.

Il fallut cinq longues années pour rompre le terrible barrage. — Je croyais qu'il en faudrait vingt-cinq, avouait l'autre jour Mgr Turquetil, et nous n'avons jamais entendu tomber de ses lèvres une plus poignante parole.

Ainsi, ce formidable effort a été entamé, longtemps poursuivi, avec la conviction qu'il faudrait un quart de siècle pour en cueillir les premiers fruits, — avec la pensée sans doute aussi que plusieurs des initiateurs mourraient à la tâche sans avoir, dans l'effroyable désert spirituel, vu fleurir une fleur d'espoir.

Quelle Foi, quelle confiance animaient ces hommes!

✦ ✦ ✦

Le quart de siècle écoulé, c'est une récolte magnifique que contemple l'oeil du premier missionnaire de Chesterfield Inlet. De Churchill, siège de son vicariat apostolique, sa sollicitude s'étend sur une douzaine de missions. Il a avec lui vingt-cinq Pères Oblats et des frères convers; il a vu surgir sous ses yeux, à Chesterfield, un hôpital. Le nombre de ses fidèles esquimaux dépasse le millier, et les conversions se poursuivent.

S. E. Mgr Turquetil, O.M.I. vicaire apostolique de la Baie d'Hudson

La vie ecclésiastique s'organise dans les territoires lointains: cet été même le vicariat verra son premier synode; la vie matérielle aussi. Le M.-F.-Thérèse, dont notre camarade Ayotte parlait vendredi, permettra la tournée régulière et l'approvisionnement des missions.

Evidemment, l'existence restera dure, mais quels progrès depuis 1912!

✦ ✦ ✦

On n'a point croisé les pionniers de cette oeuvre admirable sans avoir le sentiment que leur histoire, lorsqu'elle s'écrira dans toute sa vérité, fera songer aux plus glorieuses époques missionnaires. Quelques documents publiés de-ci de-là ne laissent là-dessus aucun doute.

L'histoire des religieuses, comme toujours, égale celle des religieux. Lorsque Mgr Turquetil voulut, voici six ou sept ans, fonder un hôpital à Chesterfield, il s'en alla réclamer des infirmières aux Soeurs Grises de Nicolet. Le vénérable Mgr Brunault lui dit: **Faites votre demande! mais je serais fort surpris qu'elle vous apportât quelque satisfaction... Je sais trop que les Soeurs manquent de sujets pour des oeuvres pressantes...** Quelques heures après, Mgr Turquetil revenait à l'évêché, la figure illuminée de joie. — **J'aurai mes religieuses, si vous le permettez**, dit-il à Mgr Brunault. Celui-ci se rendit avec lui au couvent. — **Comment**, dit-il à la vénérable supérieure, **vous êtes-vous décidée à accueillir cette nouvelle demande quand vous manquez de sujets?... —Mais, parce que nous manquons de sujets**, dit la bonne religieuse. **Voici plusieurs années nous avons pareillement subi une crise de recrutement... Nous avons alors accepté une demande, qu'on nous disait héroïque, d'un évêque de l'Ouest. Nous avons envoyé nos religieuses en pleine sauvagerie... L'effet a été merveilleux. Le noviciat s'est tout de suite rempli. La même crise étant revenue, nous avons recours au même remède, et nous sommes très reconnaissantes à Mgr Turquetil de l'occasion qu'il nous a offerte...**

Et voici comment, très simplement, les petites Soeurs de Nicolet s'en allèrent à Chesterfield fonder un hôpital.

✦ ✦ ✦

De pareilles choses ne s'expliquent complètement que par des raisons et des motifs surnaturels.

Dans l'histoire des missions esquimaudes, il semble parfois que l'on puisse toucher du doigt l'intervention d'En-haut. L'histoire du nouveau bateau que Mgr Turquetil peut consacrer à ses missions a quelque chose qui rappelle la Légende dorée. Mgr Turquetil était aux Etats-Unis. Une personne qu'il ne connaissait pas lui demande audience, lui exprime le désir de faire quelque chose pour les missions, à la condition qu'on ne révèle pas son nom. L'évêque parle de ses projets, dit, incidemment, qu'il lui faudrait un bateau. — **Mais je pourrais peut-être vous le fournir, ce bateau...** L'évêque se croit obligé de préciser qu'il ne s'agit ni d'un canot à rame, ni d'un canot à moteur, mais bien d'un assez grand bateau, qui remplacera le Pie XI. — **Mais combien cela coûterait-il?** fait son interlocutrice. — **Oh! le PIE XI a coûté tant. — Eh bien!** fait tranquillement la bienfaitrice, **je vais d'abord vous faire un chèque de $25,000, à la condition que vous me promettiez de tirer sur moi pour le reste...**

Et voilà comment l'évêque des Esquimaux a pu se payer le luxe d'un transatlantique...

...Nous pourrions citer d'autres cas intéressants. Celui-ci suffit à marquer ce que la Petite Thérèse a fait pour ces Esquimaux.

Car la Petite Thérèse est la grande protectrice de ces missions, et c'est en son nom que se présenta la bienfaitrice américaine.

La légende dit même que Mgr Turquetil, pays et contemporain de Thérèse, s'adresse parfois à elle en termes aussi familiers que pressants, et qu'il n'aurait même pas hésité un jour à lui dire quelque chose comme ceci: **Mais voyons! vous n'allez tout de même pas laisser en panne un gars normand!**

✦ ✦ ✦

La Petite Thérèse dut sourire, car ce jour-là non plus le gars normand ne fut pas laissé en panne.

Omer HEROUX.

—(Le Devoir).

La Jeunesse Masculine de St-Boniface

Rapport de la section "Scoutisme" donné au Cercle d'Etude de la "Jeunesse Catholique."

C'est en 1932 que Saint-Boniface vit naître une organisation reconnue dans le monde entier, organisation qui prend l'enfant tel qu'il est pour le rendre tel qu'il doit être; organisation qui développe la jeunesse participante moralement, intellectuellement et physiquement: je veux dire l'organisation des Eclaireurs Canadiens français, connue aujourd'hui sous le nom de Scouts catholiques.

Le nombre de Scouts à Saint-Boniface augmenta considérablement: d'une patrouille de sept, les Scouts se félicitent aujourd'hui de huit patrouilles de huit garçons chacune, divisées en deux troupes sous la direction d'un aumônier, d'un commissaire, d'un scoutmestre et de trois assistants scoutmestres. Les patrouilles sont dirigées par des chefs de patrouilles et des seconds.

L'intérêt pris dans le scoutisme est démontré par la moyenne générale d'assistance. Les Scouts tiennent une moyenne de quarante réunions par année; et pour les cinq années d'existence, la moyenne d'assistance est de 90 à 95%.

Dès la première année de leur existence, les Scouts se mirent en tête de certaines cérémonies de l'Eglise, telle que la première communion des enfants, la confirmation. Ce sont eux qui montent la garde du Saint-Sacrement le jeudi-saint, ainsi qu'à la procession de la Fête-Dieu. Ils encouragèrent à Saint-Boniface l'amour de l'art religieux, en vendant chaque année ce magnifique calendrier que tous connaissent, le calendrier d'art religieux. Cette vente est un léger revenu pour l'organisation.

Pendant les vacances, les scouts mettent en pratique la théorie apprise aux réunions hebdomadaires. L'occasion se présente aux nombreuses sorties, mais surtout au camp, dont la durée est de deux semaines. Là, plus de quarante scouts choisis jouissent du grand air, étudient la nature, et sont mieux disposés à servir leur Créateur. Ils sont maintenus par une discipline sévère, et sont obligés de suivre un programme bien détaillé et élaboré. Le camp pour les scouts n'est pas un simple plaisir, mais une occasion de se montrer vrai scout. Les heures de jeu, certes, ne manquent pas, mais ce sont surtout les heures de travail et avant tout les heures de prière qui comptent. L'an passé, les scouts eurent le bonheur d'avoir dans leur camp une chapelle, une simple tente qui abritait le Saint-Sacrement; privilège, nous disait Mgr Morton, que nul autre camp n'eut le bonheur d'avoir jusqu'ici. C'est dans cette humble demeure de Dieu que les scouts consacraient leur journée et c'est aussi là que la journée de camp se terminait par une prière fervente de remerciement au Créateur qui les avaient conservés purs et sains. Le midi avant le repas, les scouts se réunissaient de nouveau sous cette toile pour recevoir de la bouche de leur aumônier un commentaire bref et exaltant du Saint-Evangile. Ils revenaient encore, les après-midis, réchauffer aux pieds du saint tabernacle leur foi et leur amour. Aussi le camp reste-t-il dans le coeur des jeunes non seulement un lieu de travail et de plaisir, mais aussi un lieu de paix et de consolation.

Pendant cette semaine d'action catholique, les scouts montrèrent leur dévouement en entreprenant la distribution des feuillets aux portes de l'église et aux écoles, ainsi que la distribution des programmes aux demeures, sans parler des brochures d'action catholique vendues dans le courant de l'année.

Avec cet esprit de dévouement et souvent d'abnégation, nos jeunes scouts ne peuvent pas faire autrement que de donner une bonne influence à leurs compagnons. Ils ont une promesse à tenir, une loi à observer. Il faut qu'ils suivent les lois de l'Eglise, qu'ils soient fidèles à leur patrie, et qu'ils servent de leur mieux leur prochain. Ce service au prochain est assuré par l'obligation quotidienne, c'est-à-dire la B. A. Trois grandes vertus doivent dominer chez eux: la franchise, le dévouement et la pureté. Le simple fait qu'ils vivent leur vie scout, suivant à la lettre les règlements et se conformant à la constitution, ce simple fait les élève au-dessus des autres et ainsi ils peuvent avoir une grande influence sur les plus jeunes et bien souvent sur les plus vieux.

Que devons-nous conclure de ce système? Qu'a-t-il fait pour nos jeunes à Saint-Boniface? Le scoutisme, tout en étant un système de préservation, est avant tout un système de formation. Formation morale en incluant dans le programme la religion. C'est à elle qu'on accorde la première place. "La religion est la seule chose dont le scoutisme ne peut se passer," déclare M. Graham, un des chefs du mouvement en Angleterre. Le P. Sevin, commissaire général des Scouts de France, dit de même: "Ce qui est essentiel au scoutisme, c'est d'être pratiquement croyant et religieux." Le Père Jacobs, Jésuite belge, écrit de son côté: "Le scout est avant tout un croyant. Je répudie tout scoutisme qui n'a pas la religion à sa base." Une troupe de Scouts n'est cependant pas une congrégation. Le scoutisme est une méthode qui vise à former l'homme complet. La formation physique est assurée par les exercices de gymnastique prescrits par la fédération, les longues marches, la course, etc. Quant à la formation intellectuelle, la préparation des brevets, et de nombreux jeux tels que les jeux de Kim et de Morgan nous l'assurent. Le résultat de ce système est démontré par le changement apparent de la jeunesse de Saint-Boniface. Que de jeunes, s'en allant à la dérive, furent relevés par le scoutisme et remis sur la bonne voie. Ici les paroles des parents prouvent que le scoutisme à Saint-Boniface ne fut pas entrepris en vain. "Depuis que mon enfant fait partie du scoutisme, nous disait une mère de famille, j'ai remarqué un changement complet chez lui. Il est obéissant, dévoué, et surtout il a laissé tous ses mauvais compagnons. J'en remercie le scoutisme." De telles paroles venant de la bouche des parents prouvent l'efficacité du système. Aussi sommes-nous encouragés à continuer cette formation de la jeunesse, car nous savons que la jeunesse d'aujourd'hui, si elle est bien conservée et bien formée, sera demain la classe dirigeante et assurera le succès de l'avenir. L'avenir, il sera tel que nous le préparons. En avant donc, jeunes gens, et encourageons ce système de formation et de préservation qu'est le scoutisme catholique.

Premier établissement de la foi

— (9) —

Parmi les multiples fins auxquelles Notre-Dame des Anges est destiné, aucune ne possède plus d'importance que l'instruction des sauvages. De nombreux documents l'affirment, mais aucun peut-être d'une façon aussi formelle que la phrase suivante du père Denys Jamet: "un séminaire pour y nourrir et instruire les enfants des Sauvages; nous en aurions déjà plus de six si nous avions moyen de les nourrir, ce serait une belle amorce pour en prendre davantage, nous nous sommes contentés d'un jeune enfant de douze ans".

A quelques reprises, les Récollets ont envoyé de jeunes Indiens en France; séparés de leur milieu, soumis à de bonnes influences, ces jeunes pupilles ont fait des études satisfaisantes. Pierre Antoine, célèbre dans les annales franciscaines, est le mieux connu de ces élèves.

Et aussitôt que le monestère est ouvert, on y admet des enfants; pas en grand nombre pourtant, car en 1624 le père Le Caron dira ce qui suit: "vu la pauvreté du pays, nous ne saurions y nourrir qu'un petit nombre de sauvages". Jusqu'en 1629 cependant, on comptera toujours quelques élèves au Séminaire.

Mais les résultats ne répondront pas à l'attente; ni les enfants dans le séminaire, ni les parents à qui on veut apprendre la culture du sol, ne semblent capables de se plier à la civilisation. L'historien Le Clerq dira en effet que le père Denys Jamet ne "trouva pas de si heureuses dispositions dans les Sauvages, qu'on tâchait alors d'habituer parmi les Français, ou qui se cabannaient aux environs de Québec dans un petit canton, ni même parmi le peu que nous avions au Séminaire: l'esprit volage et inconstant de ces peuples ne leur permettant pas de se fixer longtemps dans un lieu . . . Les garçons étaient plus libertins, la chasse et l'air des bois les attiraient, et on les retenait plus difficilement".

La seconde entreprise n'est pas beaucoup plus heureuse. Le père Georges le Baillif avait en effet persuadé au définitoire d'établir un noviciat à Québec; les Récollets "espèrent passionnément un clergé indigène", en effet, puis des Français peuvent avoir la vocation religieuse.

Envoyé au pays avec les pouvoirs d'un visiteur, le père Guillaume Galleran admet bientôt Pierre Langoissieux, un donné, "qui depuis trois ans avait servi à nos Ministères pour l'instruction de nos Sauvages aux Trois-Rivières". Le 22 septembre 1622, celui-ci prend l'habit au cours d'une cérémonie fort brillante: Champlain et de nombreux Français rehaussent de leur présence l'éclat de la fête. Pierre Langoissieux fait profession l'année suivante. Il continue d'exercer le ministère au Canada jusqu'en 1629; puis il ira mourir en France. Et aucun novice ne viendra le remplacer.

Le séminaire et le noviciat ne jouiront donc point d'une brillante destinée. Et, en fin de compte, Notre-Dame des Anges restera avant tout la résidence des Récollets, leur lieu de retraite et d'habitation. En toute saison, ils en partiront par terre ou par eau pour aller dire la messe à Québec et y remplir toutes les fonctions du culte.

Divers événements s'y dérouleront. Parmi les principaux, il faut noter le baptême et l'enterrement d'un Indien nommé Kakemistic, puis le baptême tout à fait célèbre de Naneogauachit, fils de Choumin, alias le Raisin, alias le Cadet, un montagnais de Tadoussac. Sagard raconte l'affaire tout au long; et l'on dirait un récit tiré des annales du Moyen-Age.

Choumin avait promis cet enfant aux missionnaires. Alors il arrive pendant un hiver, et il dit ce qui suit au père Joseph Le Caron: "Père Joseph, voilà mon fils que je t'ai amené pour demeurer avec toi, ou pour l'envoyer en France . . ., je veux qu'il vive dorénavant comme toi et aille en paradis avec toi". Le petit compte neuf ou dix ans; il est habillé d'"un petit capot rouge qu'il avait eu à la traite pour des pelleteries, et (il) fut revêtu d'un petit habit à la française". Au moment de la séparation les larmes coulent des deux côtés, car les sauvages aiment bien leurs enfants.

Le petit mord bien à la doctrine chrétienne, il fait du prosélytisme auprès de ses petits compagnons, et tout va bien pendant un certain temps. Puis les choses se gâtent. Choumin vient chercher son fils; il ne peut se passer de lui, il ne veut plus du baptême. Naneogauachit résiste, et il reçoit de son père un coup de poing en pleine poitrine. Cependant, il obtient de demeurer. A partir de ce jour Sagard nous fait assister à un nombre infini de scènes de démonomanie, ou de possession; le frère Gervais Mohier et les autres Récollets y sont mêlés; le diable apparaît pour ainsi dire à tous les coins du récit, étouffant le petit bonhomme, lui enlevant sa casquette, jetant presque trois religieux par terre.

Enfin, pour couper court à ces tourments, on décide que le baptême aura lieu le jour de la Pentecôte, dans la chapelle de pierre des Récollets; tous les sauvages des alentours sont invités, Champlain, Madame Hébert, beaucoup de Français sont présents. "On fit venir le petit, habillé de blanc, à la porte de l'église, lequel, en la présence de toute la compagnie, fut interrogé s'il ne voulait pas être baptisé"; ayant répondu oui, il est admis dans le lieu saint, le père Le Caron le baptise, Champlain le nomme Louis, il lui sert de parrain et Madame Hébert de marraine. Le TE DEUM et deux coups de canon viennent clore la cérémonie. Puis les assistants se divisent en deux parties, les uns vont diner à l'Habitation avec Champlain, les autres chez la Dame Hébert.

Notre-Dame des Anges subit un dur destin: en 1632, le monastère est en assez bon état pour recevoir les Jésuites dont la résidence a été presque ruinée. Ceux-ci l'utilisent de même que les terres, puis l'oubli et le silence tombent sur la maison. Ce n'est qu'en 1670 qu'un autre Récollet verra "avec quel sentiment de douleur et de zèle . . . . les tristes ruines de notre ancienne maison de Notre-Dame des Anges . . . On lui marqua tout le terrain qu'ils occupaient autrefois . . il résolut de bâtir sur les ruines de notre ancienne maison".

Léo-Paul DESROSIERS.

Un message aux Chevaliers de Colomb et aux hommes catholiques du Manitoba

Chers Chevaliers et
hommes catholiques,

Au début d'une nouvelle année pour nos Conseils et de mon entrée en fonction à titre de Député d'Etat du Manitoba, je crois opportun de me prévaloir de la bonne hospitalité de notre presse catholique et de vous transmettre un message important.

Tout d'abord, je tiens à adresser mes salutations fraternelles, à tous les membres de notre société qui sont disséminés à travers la province. J'espère avoir le plaisir de faire connaissance avec chacun de vous, très prochainement, quand je ferai la visite de vos Conseils. Je désire que nous nous mettions au travail sans tarder: c'est pourquoi je me sers de ce moyen qui m'est offert afin de vous exprimer mes vues.

A vous, nouveaux élus, qui entrez en fonctions et qui assumez les responsabilités de directeurs, j'offre mes sincères félicitations et fais des voeux pour que le succès couronne votre travail. Ce dernières années, le nombre de nos membres s'est sensiblement accru et nos Conseils ont fait preuve d'une plus grande activité. Tout indique que non seulement nous allons nous maintenir à ce niveau, mais que nous allons pousser de l'avant vers de nouveaux succès. Quant à moi, dès aujourd'hui, je me voue au recrutement de nouveaux membres, à l'augmentation de l'influence salutaire de la Société des Chevaliers de Colomb au Manitoba, afin qu'elle soit ce qu'elle doit être, c'est-à-dire, le bras droit de l'Eglise et le porte-parole des catholiques laics de la province. Je fais un vibrant appel à chacun des officiers du Conseil d'Etat et des Conseils subordonnés et à chacun des membres sous notre juridiction et je les invite à diriger tous leurs efforts vers cet objectif.

Les Chevaliers de Colomb ont engagé la lutte, à travers le Canada, contre les forces du communisme athée, de l'irréligion et des autres éléments subversifs qui ont pour but ou dont les conséquences amèneraient la destruction de nos traditions nationales, supprimeraient nos libertés religieuses, détruiraient nos foyers et renverseraient la civilisation chrétienne. Ce n'est pas là une croisade passagère; elle se poursuivra aussi longtemps qu'il le faudra et tant que ces éléments de destruction n'auront pas été exterminés eux-mêmes. En face de ce danger qui nous menace, les catholiques ne peuvent pas rester indifférents ni indécis. Tout catholique qui tient à ses droits de citoyen et qui aime sa religion devrait s'enrôler dans cette croisade des Chevaliers.

A vous catholiques qui autrefois avez été membres de notre Société et qui, à cause de circonstances fortuites, avez dû vous retirer, je voudrais signaler que vous avez aujourd'hui des raisons plus rigoureuses que celles que vous aviez alors de vous unir à nous. Aujourd'hui plus que jamais vous devriez vous inscrire dans une organisation vivante. La plus cordiale bienvenue vous est assurée et je vous invite fortement à demander votre réadmission dans nos rangs.

Notre Saint-Père le Pape a nommé les Chevaliers de Colomb chefs de l'Action catholique sur ce continent. C'est là pour nous l'occasion de faire quelque chose de grand, mais aussi quelle responsabilité! Cette responsabilité retombe sur chacun des membres de la Société des Chevaliers de Colomb et le succès de l'Action catholique dépend de l'effort individuel de chacun de nous.

A vous qui n'appartenez pas à notre Société je veux dire que vous devriez, dans l'intérêt de tout ce que vous avez de plus cher au monde, que vous devriez, dis-je, devenir Chevalier de Colomb. La Société ne fait pas de distinction de races et la seule qualité requise est d'être catholique pratiquant. Il existe des Conseils dans les centres les plus accessibles et nous en fonderons d'autres dans tous les endroits où la population catholique est assez dense pour en justifier la fondation et en assurer l'existence. J'en appelle à tous les catholiques de bonne volonté et je les invite à s'enrôler sous la bannière des Chevaliers de Colomb.

Nous entrons dans cette nouvelle année sous des auspices particulièrement favorables. Partout se fait sentir un renouveau religieux. De plus en plus, protestants comme catholiques reconnaissent que l'Eglise est le seul rempart contre lequel viennent s'échouer les éléments destructeurs qui sous les dehors de mouvements démocratiques, menacent de détruire la démocratie elle-même. Si nous voulons en saisir l'occasion, nous Chevaliers de Colomb, pouvons rendre des services signalés à l'Eglise et à la Patrie.

Sincèrement et fraternellement vôtre,

Edward S. BARKER,
Député d'Etat.

Le Pas, Man.

J. D. Donoghue, Winnipeg, Peter McSheffrey, Flin Flon, nommés députés de district des Chevaliers de Colomb

La nomination des députés des districts compris dans la juridiction du conseil d'Etat du Manitoba pour l'année fiscale 1937-1938 vient d'être annoncée par le Député d'Etat, M. E. S. Barker, du Pas.

Pour le district No 1 comprenant les conseils de Winnipeg No 1107, Brandon No 1435, Provencher No 2450 et Langevin No 2658, M. J. D. Donoghue de Winnipeg. Pour le district No 2 comprenant les conseils Charlebois No 2704, du Pas, et le conseil Flin Flon No 2746, M. Peter McSheffrey, de Flin Flon.

M. Donoghue est un membre du Conseil de Winnipeg dont il fut Grand Chevalier il y a quelques années: initié le 4 mai 1919, il a toujours été très actif dans toutes les fonctions du Conseil, et a rendu de grands services comme membre, ayant fait partie de la plupart des Conseils permanents.

L'année qu'il fut Grand Chevalier du conseil a été l'une des plus remarquables. Son initiative et ses qualités personnelles ont sans doute beaucoup contribué au succès du mouvement de propagande, initié et encouragé par le conseil suprême des Chevaliers de Colomb.

L'an dernier, M. Donoghue fut trésorier du conseil d'Etat dont il est aujourd'hui le cérémoniaire. Comme député de district, à cause de son expérience variée et de son dévouement, il est en position de rendre de nouveau des services très appréciables au catholicisme au Manitoba.

Peter McSheffrey est l'un des membres fondateurs du conseil de Flin Flon. Né à Milngavie, Ecosse, le 12 novembre 1904, il reçut son éducation primaire à l'école Saint-Joseph. Arrivé au Canada en 1924, il habite Flin Flon depuis 1928, où il est devenu très actif dans les affaires paroissiales depuis la fondation de la mission en 1929.

M. McSheffrey est un membre du Conseil de Flin Flon depuis sa formation le 9 mai 1930. Il avait été initié au Pas en mai 1930. Il fut secrétaire financier de son conseil de 1931 à 1935 et Grand Chevalier 1936-1937.

En plus de son dévouement aux choses paroissiales et des Chevaliers de Colomb, M. McSheffrey fut l'un des premiers membres du Conseil Municipal de Flin Flon lors de son érection en 1933 jusqu'en 1936, quand il se présenta à la mairie. Il est directeur de la Société Coopérative de Flin Flon, président du club des mineurs. Il fut président du comité des relations entre employés et patrons de la Hudson Bay Mining and Smelting Company, où il est employé comme ingénieur.

Son expérience dans l'Ordre, et son désir constant de servir le public seront sans doute d'une grande valeur aux Conseils de notre région du Nord.

Le Député d'Etat a confiance que ces deux hommes éminents représenteront dignement l'Ordre et les membres du Manitoba.

NOUVELLES DE PARTOUT

Mort tragique du sénateur N. Decelles, du Rhode Island

WOONSOCKET — —L'hon. Norbert Decelles, le premier Franco-Américain à occuper le poste de sénateur du Rhode-Island, a été tué dans un accident d'automobile à Franklin, New-Hampshire, à son retour du Congrès de la langue française à Québec. Mme Decelles a été très gravement blessée et son frère M. Léopold Forcier, de Chicopee-Falls, a succombé aux blessures qu'il s'était infligé dans cet accident.

Le sénateur Decelles était âgé de 70 ans. Il était né à Saint-Hyacinthe, mais il avait émigré aux Etats-Unis à l'âge de 3 ans, avec ses parents. Il débuta comme ouvrier d'usine, mais il quitta son emploi pour se lancer dans le commerce de l'épicerie, et en 1907, il se portait acquéreur de la Woonsocket Paper Company.

La sécheresse aura de funestes effets

OTTAWA — Selon l'opinion d'experts en la matière, la sécheresse de l'Ouest canadien, qui a transformé la Saskatchewan en un véritable désert, exercera un sérieux effet non seulement sur les producteurs de blé, mais aussi sur l'économie nationale du Canada.

Ces experts prétendent que la seule perte en blé représentera une valeur de 150,000,000, et qu'il faut ajouter une autre somme de $50,000,000 pour les pertes subies dans les autres branches de la production.

On croit que la récolte du blé au Canada sera inférieure à la récolte la plus faible depuis deux ou trois décades, et qu'elle sera d'environ 200,000,000 de boisseaux, alors qu'au début de la saison on avait prévu une récolte normale de 400,000,000 de boisseaux.

Le 14 juillet à Ottawa

OTTAWA — Le premier ministre du Canada, M. Mackenzie King et les membres du corps diplomatique de la capitale canadienne ainsi que plusieurs personnalités d'Ottawa, se sont rendus au cours de la journée chez Son Excellence Raymond Brugère, ministre plénipotentiaire de France à Ottawa, à l'occasion du 14 juillet.

Les invités furent reçus dans les jardins de la légation française; on en comptait plus d'une centaine. On remarquait tout particulièrement outre le premier ministre, sir George et lady Perley; Son Exc. Norman Armour, plénipotentiaire des Etats-Unis à Ottawa; le baron Robert Silvercruys, plénipotentiaire de Belgique, et M. J.-A. Schurman, consul général des Pays-Bas.

M. Brugère trouve les nouvelles de France fantaisistes et exagérées

OTTAWA — Son Excellence M. Raymond Brugère, ministre de France au Canada, a déclaré, à son retour d'Europe, que le peuple français ne semblait pas craindre le déclanchement prochain d'un conflit mondial.

M. Brugère a fait un séjour prolongé en France. Il a déclaré que ce qu'on raconte ici des différends industriels de France lui paraît assez fantaisiste, en tout cas fortement exagéré. "Je viens, dit-il, de passer plusieurs mois dans mon pays, et partout je n'ai trouvé qu'ordre et tranquillité."

Le ministre de France a bien voulu dire un mot du récent voyage de l'honorable Mackenzie King à Paris: "Les chefs du gouvernement français, dit-il, ont été honorés de recevoir le premier ministre et ses distingués compagnons."

"Le pavillon canadien à l'exposition de Paris, que M. King a inauguré, est, ajoute M. Brugère, un chef-d'oeuvre artistique, qui fait certainement honneur à votre pays."

Un jeune homme saute les rapides du Long-Sault avec un canot de 18 pieds

CORNWALL, Ont. — Owen Jones, âgé de 27 ans, a réussi à sauter les rapides du Long-Sault. Rares sont ceux qui réussissent à sauter ces rapides qui sont les plus dangereux du pays. L'eau bouillonnante y descend à une vitesse de près de soixante milles à l'heure.

Jones prétend que, l'an dernier, il a accompli cet exploit pour la première fois. Ses amis cependant ne le croyaient pas, de sorte que, cette année, il a invité les journalistes.

Se servant d'une embarcation de toile d'une longueur de 18 pieds et d'une pesanteur de 74 livres, Jones est descendu avec l'eau tumultueuse sur une distance de deux milles qu'il a parcouru en un peu moins de trois minutes.

Jones a déclaré que son périlleux voyage ne l'avait nullement fatigué. "J'ai vu bien pis, dit-il, quand j'ai sauté les rapides de Lachine. Ils ne sont pas si hauts mais ils sont plus dangereux."

La population d'Ottawa

OTTAWA — L'édition 1937 de l'annuaire Might montre pour le Grand Ottawa une augmentation de 7,820 personnes sur le chiffre de 1936. La population totale indiquée par l'annuaire qui est publié aujourd'hui est de 162,890 contre 155,070 l'an dernier.

Le gros de cette augmentation vient de la ville d'Ottawa proprement dite; la population de la ville était de 143,936 soit 7,136 de plus qu'en 1936.

La ville couvre une superficie de 529,525 acres de terre. Elle a 203 industries avec un capital investi de $35,355,381, et 6,196 employés. La liste de paie de ces industries pour 1936 a été de $6,930,886.

Dissension chez les socialistes français

MARSEILLE — Le parti socialiste français, par un vote de 2 à 1, a approuvé la politique de son chef, M. Léon Blum, vice-président du conseil, et s'est rallié au second cabinet de front populaire que dirige M. Camille Chautemps. Cette motion de confiance a été mise aux voix à la dernière séance du congrès socialiste et adoptée par un vote de 3,484 à 1,866. Les chefs ont donc obtenu l'appui de 65 pour cent des militants, mais le vote considérable obtenu par les groupes minoritaires indique bien qu'il existe de la dissension au sein du parti.

WINNIPEG

M. et Mme Frank E. Johns, 242, rue Campbell, partiront le 2 août pour un voyage de 4 semaines à Montréal, Québec et Murray Bay. Ils feront le voyage en bateau à partir de Duluth.

• • •

Baptême

Louise-Hélène-Jeannine, née le 29 juin et baptisée le 18 juillet, enfant de Jean-Baptiste Pelletier et de Juliette Girouard. Parrain et marraine, M. et Mme G. Girouard, grands-parents de l'enfant.

Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

L'art de se rendre aimable

S'il est certain que les femmes se rendent moins souvent qu'autrefois des visites, s'il est aussi certain que ces visites sont moins officielles et de moins longue durée, et si l'on ne peut pas nier que certaines réceptions, comme les cocktails et les surprise-parties, ne se prêtent guère à voir fleurir l'art de la conservation, on ne peut pas dire du tout que cet art se meurt. Il est cultivé avec moins de soin, mais il existe toujours.

Si vous ne tenez pas à "avoir un salon," à "tenir bureau d'esprit," ainsi qu'on s'exprimait au grand siècle, il est quelques règles élémentaires que nous devons connaître et dont nous ne pouvons pas nous départir.

Chez les autres

Lorsque vous êtes accueillie, Madame, pour déjeuner ou diner dans une famille, soyez toujours persuadée que, le plus souvent, on a voulu vous faire honneur, marquer une sympathie, car, en vérité, on reçoit de moins en moins chez soi les étrangères; l'habitude est presque prise, lorsqu'on a quelque obligation envers eux, de les inviter au restaurant.

Il est donc normal et bienséant (vous qui savez la peine qu'il faut prendre pour paraitre une maitresse de maison accomplie) que vous montriez un réel sentiment d'amabilité et de gratitude pour vos hôtes. Et vous devez tout faire pour ne pas les choquer ou les blesser.

Si vous apercevez quelque détail de service oublié, ne relevez pas la défaillance. Ne réclamez pas quelque objet qui peut manquer sur la table. Il vaut mieux que vous en soyez privée quelques instants.

Evitez les critiques

Evitez aussi toutes critiques sur le pays ou les gens qui vous entourent. Découvrez, au contraire, tout ce qui est louable dans la contrée, et ne relevez que les qualités des personnes dont vous voulez entretenir ceux qui vous ont invitée. "La malveillance ne paie pas," comme disait une grande dame fort experte en la matière.

Ne parlez pas de vous, ou du moins très peu. N'étalez ni vos qualités, ni vos défauts. Ne dites pas que vos affaires sont brillantes, que votre mari est un modèle, que vos enfants sont des écoliers parfaits. D'abord, parce que ce n'est probablement pas vrai. Ensuite, parce que l'étalage de nos satisfactions ne peut pas apporter un réel plaisir à ceux qui nous écoutent.

Chacun a les siens

D'un autre côté, ne pleurnichez pas sur vos ennuis, vos soucis, vos malheurs. Chacun a les siens. N'obligez pas vos partenaires d'une heure à entrer dans toutes les circonstances déplorables de votre vie. On n'aime guère les gens sur qui le sort s'acharne. On a un peu peur qu'ils vous jettent le "mauvais oeil."

Laissez-vous faire quelques compliments par les messieurs. Ayez l'air d'y être sensible... Souriez gentiment. Vous-même, faites des compliments, dites un mot aimable aux dames âgées, et ne manquez pas, d'une louange adroite, de faire plaisir à la maitresse de maison pour l'ordonnance du repas, l'élégance du couvert, la qualité des mets.

Evitez cela aussi

Mais ne faites rien pour connaitre les secrets de la maison où vous êtes accueillie. Si vous êtes par hasard témoin ou confident de quelque propos important, n'en faites jamais état, ne le divulguez point.

N'oubliez pas que, dans une maison amie ou étrangère, une invitée passe toujours, qu'elle le veuille ou non, un examen... Vous n'aurez pas passé le seuil de la porte qu'on vous jugera... le plus probablement avec justice. Faites en sorte qu'on vous ait trouvée délicate, courtoise, reconnaissante, enfin, une véritable "lady", comme on dit en anglais pour nommer une femme bien élevée.

REPOS DE VACANCES

—La formule lancée à tous les vents: "Vacances des enfants, tourments des parents" est-elle très exacte si les enfants sont bien élevés et les parents raisonnables?

—Pour nous, répondit mon mari, vacances doivent être détente, repos. Ce cher repos!... N'est-ce point l'occasion opportune d'en parler; il est un des principaux devoirs de l'active ménagère.

Je soupire:

—En parler, oui; c'est la théorie... Mais la pratique? Il est facile de dire: La mère de famille doit savoir se reposer; mais qui lui indiquera où et quand elle trouvera le temps, elle qui travaille souvent jusqu'à dix-huit heures par jour?

—Ne penses-tu pas, reprend malicieusement Pierre, qu'étudier dix minutes ce problème du repos ce serait déjà te reposer?

—Si tu veux!

Nouveau soupir pour ajouter:

—J'espère que ma soupe ne brûlera pas tandis que nous bavarderons?

—Elle ne brûlera pas si le feu est réglé de façon que la cuisson soit modérée et continue... Et ceci me fournit un premier principe pour assurer le repos: l'ordre et le soin dans nos moindres actes, qui permettent que dans la maison toutes choses se succèdent normalement sans à-coups ni chocs, ni inquiétudes. Assurée que pour la préparation de ta soupe, tu as mis tout le nécessaire, que la marmite est sur un foyer qui lui donne le calorique convenable, tu n'as plus à t'en préoccuper jusqu'à l'heure du repas. Mais suppose que tu n'aies pas mis assez de liquide... que tu aies oublié les légumes ou laissé une flamme trop forte ou trop faible... soudain tu te rappelleras ces erreurs; préoccupée tu bâcleras ou laisseras ton travail pour te précipiter à la cuisine... S'il y a catastrophe, telle la soupe brûlée, il faudra la réparer; le moindre mal serait d'avoir à ajouter ce qui fut oublié, etc. Ce n'est pas grand'chose... en apparence, mais que de mouvements, de pas, de gestes eussent été épargnés si tout eût été dans l'ordre! Sans compter que l'occupation, abandonnée brusquement pour courir à la cuisine, est mise en retard; il faudra se presser maintenant pour la terminer à temps et rogner ainsi le repos, quelquefois l'heure du repas... Combien de fois ne t'ai-je pas vue manger à toute vitesse, sortir de table avant le dessert, mettre les "derniers points" au vêtement dont un enfant avait besoin? "Ces derniers points" qui t'empêchaient de manger en temps utile n'auraient-ils pas été faits en temps opportun sans un incident dû au manque d'ordre... ou à la flânerie?

—Ah! la flânerie!... ai-je avoué, voilà le grand ennemi de mon repos... D'une occupation à l'autre, je tourne et retourne, indécise de ce qu'il convient de faire... J'hésite à commencer ceci... à finir cela... J'ouvre un livre... Je griffonne une lettre dont l'idée me passe par la tête. Si je sors, au lieu d'aller droit au but de ma course, je m'arrête devant les étalages qui ne sauraient m'intéresser (car il en est, mon Pierre, que je dois regarder pour m'instruire des choses et des prix)... Enfin, flâner, c'est se gaspiller en maintes petites inutilités ou bêtises. Si nous, ménagères, additionnions à la fin de la journée les minutes ainsi perdues, nous regretterions de ne les avoir pa semployées à nous reposer. Au moins le repos sert à nous rendre des forces...

—Mais, dit Pierre, remarque que nous bavardons debout. Ne pourrions-nous profiter de cette heure de causerie pour prendre ce repos que nous prêchons. Encore une manie à combattre: bavarder sur ses jambes, en stationnant n'importe où!

En riant je m'enfonçais dans le fauteuil qu'il me présentait:

—C'est toujours la même histoire: "Fais ce que je dis; ne fais pas ce que je fais."

—En famille il faut changer cela, reprit gravement mon mari; et prêcher plus d'exemple que de paroles. D'abord parler est une fatigue pour une ménagère très active. Celle qui veut remplir tous ses devoirs sans être surmenée ne doit ni crier ni trop parler: la parole ne peut qu'être nuisible; elle trouble le rythme respiratoire et le rend superficiel. Comme d'autre part, chez les individus qui sentent ce qu'ils disent, elle suppose un grand effort cérébral et qu'elle s'accompagne d'une perte plus ou moins grande de salive, il convient pour la bonne hygiène de suivre le précepte de Newton: parler peu. Ceci d'après un sage qui est aussi un savant. Je ne te signale que pour mémoire, les bavardages inutiles qui font perdre les trois quarts de leurs temps aux femmes. Je suppose que depuis longtemps, tu les as bannis de ta vie active.

—Je te comprends d'autant mieux que, sans être une savante et guidée par mon seul instinct, quand je désire trouver un repos complet, j'observe un silence absolu.

—Ceci me rappelle un fait, raconte Pierre: lorsque les récoltes étaient insuffisantes, jadis, en diverses localités de la Russie, les paysans se condamnaient à une sorte d'hibernation en se mettant en "couchée" sur un échafaudage près du plafond, au-dessus du four. Il était alors rigoureusement défendu de parler.

—D'après mes petites expériences, ai-je repris modestement, les modifications des formes du travail procurent une sorte de détente: le raccommodage repose du ménage; éplucher des légumes repose des soins donnés aux tout-petits; la tenue des comptes est reposante après la lessive, etc. Ainsi, arrêtant tantôt le labeur des yeux, tantôt celui des membres ou du cerveau, je conserve par ces repos locaux et alternés l'énergie, la vitalité à chaque groupe de mes muscles, à telle partie de mon cerveau; les organes qui étaient fatigués goûtent le plaisir du repos; tandis que ceux qui se rouillent dans l'oisiveté ont le plaisir de l'exercice.

Pierre écarquille les yeux:

—Tu es vraiment calée, ma petite femme? Qui t'a appris tout cela?

—On apprend comme on peut, mon Pierre. On a sa petite expérience!

Je baisse hypocritement les paupières, l'esprit gonflé d'orgueil de mon savoir. Cependant, j'avais une formidable envie de rire. Tout ce que je sais, je l'ai glané dans La Femme et l'Enfant! Ce n'est pas malin... Cependant pour avoir le dernier mot, Pierre, qui est très bavard lui aussi déclara:

—Je veux que dorénavant tu étendes tes jambes chaque fois que tu en auras la possibilité. Il est tant de travaux que tu peux faire allongée soit sur une chaise-longue, soit sur un fauteuil prolongé par un escabeau, soit même sur deux chaises: coudre, lire, écrire, éplucher les légumes, dorloter les tout-petits, etc.

—Je te le promets, mon Pierre, et même ferai-je davantage: m'arrêter au premier instant tranquille de la journée en un simple recueillement de 15 minutes, 10 minutes, soit pour lire quelque bonne page, soit pour élever mon âme dans une prière. Et c'est bien là le meilleur repos, lequel tout en renouvelant mes forces physiques donne un élan merveilleux à l'énergie morale.

Pierre n'avait plus rien à dire...

M. COMOLET-SUE.

LA MERLETTE

Mon Dieu! que nous dépensons donc d'efforts à compliquer notre vie et à nous rendre malheureux!

Et qu'ils sont rares les sages qui ne vouent pas le plus clair de leurs préoccupations à désorganiser leur vie et à la rendre insupportable!

Regardez autour de vous. Que de visages ravagés par les soucis perpétuels, que de regards chargés de jalousie, d'envie, de colère, ou noyés de tristesse, que de paroles mauvaises, de dépit, de découragement ou de révolte, que d'attitudes d'orgueil blessé ou d'agitation douloureuse!

Sans doute, pour plusieurs que je ne sais quelle fatalité semble avoir voués au malheur, la vie est une suite d'épreuves lourdes et douloureuses, et l'on comprend que l'angoisse s'installe à perpétuité dans leur coeur.

D'autres encore, rongés par des passions mauvaises qu'ils n'ont point su asservir, en sont les pitoyables victimes, car si nous devons être châtiés pour nos péchés, nous sommes déjà punis par nos péchés, et c'est un bienfait de Dieu d'avoir voulu que le bonheur déserte les coeurs vicieux.

Mais dans la masse de braves gens vivant la vie ordinaire sans grandes et perpétuelles épreuves, sans grandes passions et sans grands vices, combien sont malheureux parce qu'ils se croient et veulent se croire malheureux.

Une erreur de jugement est à la base de leur conception de la vie: ils demandent à celle-ci ce qu'elle ne peut donner, ils interprètent à faux les événements qui incidentent leur existence, ils détournent les yeux du principal qui devrait les réjouir ou leur assurer la paix pour les fixer délibérément et exclusivement sur tel détail qui devrait les assombrir à peine et qui les rend profondément malheureux.

Combien, par exemple, de ménages semblent et devraient être heureux parce qu'ils réalisent les conditions essentielles du bonheur et qui, cependant, pour un détail, une vétille, un rien deviennent à la longue des ménages d'enfer!

C'est l'histoire de Mathurin et de Mathurine qu'un grand-pére racontait naguère à sa petite-fille venant lui annoncer ses joyeuses fiançailles.

Mathurin et Mathurine semblaient bien heureux en ménage: ils avaient tout pour l'être, ils étaient dignes de l'être. Leur santé était parfaite, leur situation de fortune les mettait à l'abri du besoin, leurs caractères s'harmonisaient autant que faire se peut, l'amour les avait unis et ils jouissaient d'une universelle sympathie. La vie leur souriait et ils semblaient aux premières années de leur mariage avoir résolu le problème réputé insoluble de faire de la lune de miel un astre fixe.

Cette année-là, ils fêtaient l'anniversaire de leur mariage et Mathurine, fin cordon bleu, avait, à cette occasion, déployé toutes les ressources de son savoir-faire culinaire.

Le diner était fin et joyeux. Mais voilà-t-il pas que, vers le dessert, un merle vint se poser sur la pelouse qui s'étendait devant la fenêtre entr'ouverte.

—Regarde, Mathurine, ce beau merle.

—Un merle? Une merlette, que tu veux dire.

—Mais non, c'est un merle. Je m'y entends.

—Et moi, je te dis que c'est une merlette.

—Non, c'est un merle.

—Je te dis que c'est une merlette.

Et merle par-ci et merlette par-là, la dispute s'amorça, se poursuivit, s'envenima; on vint aux gros mots... On ne mangea pas le dessert, pourtant si succulent, et la bouderie commença...

Elle ne pouvait cependant être perpétuelle; peu à peu l'accord se rétablit, mais de part et d'autre, on s'observait, on s'analysait, on composait: ce n'était plus l'abandon total, la franche sincérité, l'absolue confiance. Mais enfin cela allait, et l'on atteignit, l'année suivante, l'anniversaire du jour des noces... et de la première dispute.

—Te souviens-tu, Mathurine, c'est l'an dernier à pareil jour, que le fameux merle...

—La merlette, que tu veux dire...

—Mais non, voyons, sois sérieuse, c'était un merle.

—Et moi, je t'affirme que c'était une merlette.

La dispute reprit de plus belle: on se reprocha mille détails de la vie de l'année écoulée; Mathurine se déclara "la plus malheureuse des femmes," Mathurin "le plus maltraité des époux," Mathurine dénonça "l'égoïsme foncier des hommes," Mathurin "le stupide entêtement des femmes..." Et l'on bouda... tant et si bien qu'un beau jour n'y tenant plus et se rendant compte qu'il gâchait sa vie pour une futilité, Mathurin s'en fut trouver sa femme et lui dit:

—Ecoute, Mathurine, sommes-nous assez bêtes de nous disputer et de nous rendre tous deux malheureux pour un vilain oiseau! Eh! bien, oui, c'était une merlette. Là, es-tu contente?

—Tu as raison, Mathurin, la chose n'a aucune importance. Aussi, j'accepte ton jugement et je dis comme toi que c'était un merle.

—Mais non, Mathurine, une merlette.

—Mais non, un merle, Mathurin...

Et la querelle de renaitre... et les jours moroses de succéder aux jours sombres... Un rien ranimait la dispute... Les termes injurieux se multiplièrent et devinrent l'ordinaire... et le bonheur s'envola loin, bien loin de la maison qui eût pu l'abriter et le faire prisonnier.

Mathurine ne s'en rendit compte qu'après la mort de son mari, qu'elle pleura sincèrement, car elle l'aimait... à sa façon, mais qu'elle se reprocha de n'avoir pas compris...

Hélas! pourquoi souvent faut-il qu'il soit trop tard pour comprendre la vie! Pourquoi ne trouve-t-on la sagesse qu'au bout d'un long chemin où s'alignent des tombeaux?

Jeunes gens, jeunes époux, méditez l'histoire de la merlete, et qu'elle vous soit une leçon de vie, une leçon de bonheur.

Jacques HERBE.

—L'Education Familiale.

Votre beauté, Madame

Le nez est la partie du visage la plus sujette aux éruptions. Effilé et froid, décoloré, le nez indique souvent la chlorose et la phtisie. Rouge, gras et chaud, il est souvent un signe de pléthore et d'arthritisme. Tandis que le nez violacé par le froid est parfois dû à des varices internes de l'organe, et se soigne par la diathermie.

Chez certains tempéraments lymphatiques, chez les femmes qui souffrent d'une mauvaise circulation ou dont les intestins sont délicats le nez est également sujet, d'une façon intermittente à des gonflements douloureux, fort désagréables, qui apparaissent à la suite du moindre écart de régime, et sont surtout fréquents au moment de la formation, à l'âge critique, aux changements de saison.

Saignements de nez

Les saignements du nez qui se produisent sans cause extérieure indiquent une faiblesse du vaisseau sanguin. Les premiers remèdes à appliquer sont les remèdes de bonne femme très connus, et qui réussissent presque toujours, parce que rationnels: l'eau froide sur le front, sur le nez, un petit tampon d'ouate imbibé d'eau froide à l'entrée de la narine où se produit l'écoulement, compression de cette narine avec le doigt. Si toutefois, ces remèdes ne réussissaient pas, n'hésitez pas à aller chercher un médecin.

Le nez brillant

Nez gras et brillants: Quand le nez est naturellement brillant, évitez l'emploi des corps gras, ainsi que lotions alcoolisées. Faites simplement de fréquents lavages à l'eau d'alun, sans frictionner, et lavez-le alternativement à l'eau très chaude puis très froide, très chaude, etc.

De même sont efficaces les badigeonnages à l'eau soufrée, au jus de citron, au savon noir, ainsi que les ablutions à l'eau de goudron.

L'acné

Points noirs: Chez les personnes herpétiques, arthriiques, nerveuses, le nez est souvent huileux, surtout à ses ailes, sujet aux poussées d'acné, aux points noirs et à l'élargissement des pores. Outre le traitement constitutionnel, toujours indispensable, il est recommandé, dans ces cas, matin et soir, des lotions prolongées dans l'eau chaude et fortement savonneuse.

S'il ne s'agit que de guérir les points noirs, contentez-vous de vous frictionner, matin et soir, avec un mélange à parties égales d'eau chaude, d'eau de Cologne, et de salycilate de soude, et de faire suivre cette friction d'un badigeonnage à l'eau-de-vie de lavande bien pure.

RECETTES

Salade rayon d'or (Golden Glow) (Pour 6)

1 paquet de poudre à gelée au citron
1½ tasse d'eau bouillante
2 c. à s. de vinaigre
1 t. de carotte crues râpées.
⅓ c. à t. d'oignon émincé.
½ c. à t. de sel
1 tasse de concombre coupé en cubes et égoutté.

Faites dissoudre la gelée dans l'eau bouillante. Ajoutez le vinaigre et le sel et faites refroidir. Lorsque la composition commence à s'épaissir ajoutez les légumes et mettez en moules. Laissez refroidir jusqu'à ce que ce soit ferme, et démoulez sur des feuilles de laitue fraiche.

Salade de tomates et d'oeufs en moule (Pour 6)

6 oeufs
½ c. à t. de sel
⅛ c. à t. de poivre
2/3 tasse de mayonnaise
3 grosses tomates
laitue.

Faites cuire les oeufs durs, laissez refroidir un peu; lorsqu'ils sont encore chauds enlevez la coquille et pressez-les à travers une passoire à pommes de terre, ajoutez le sel et le poivre et tassez fermement les oeufs émincés dans deux verres. Lorsque vous êtes prêts à servir la salade, enlevez les oeufs des verres en passant un couteau tout autour du verre; vous pourrez ensuite les couper en tranches. Pelez les tomates, coupez-les en tranches épaisses, mettez une tranche d'oeuf par-dessus, mettez sur des feuilles de laitue et versez pardessus le tout une cuiller à soupe de sauce à salade et servez.

Salade rapide aux choux (Pour 6)

1 pinte de chou haché
½ t. de piment vert émincé
¼ t. de cornichons sucré en dés
2 c. à s. de moutarde préparée
½ c. à t. de sel
3 c. à s. de vinaigre
¼ tasse de crème sure ou douce
1 c. à s. de sucre
Poivre noir.

Mélangez ensemble le chou, le piment vert et les cornichons. Combinez le sucre, le sel, le vinaigre, la crème, la moutarde et le poivre et versez pardessus le chou. Mélangez bien et servez.

Salade aux carottes (Pour 6)

2 tasses de carottes hâchées
¼ tasse de noix finement hâchées
1 tasse de céleri
½ c. à t. de sel.

Mélangez parfaitement. Servez la sauce séparément.

Gelée de betteraves (Pour 6)

1 tasse de betteraves hâchées fin
¼ tasse de céleri haché fin
un petit oignon
1 tasse de pommes hachées fin
1 tasse de gelée aux citrons préparée.

Tartelettes aux fraises

Préparez de la pâte brisée ou de la pâte feuilletée. Foncez-en de petits moules à tartelette. Couvrez le dessus de la pâte de papier ciré et remplissez de fèves afin d'empêcher la pâte de lever pendant la cuisson. Mélangez des fraises avec du sucre. Remplissez-les croûtes et couvrez de crème fouettée. Décorez chaque tartelette avec une fraise entière.

Femmes russes

Les femmes, en Russie soviétique, accèdent à tous les postes. Elles sont partout... hors dans leur foyer. Aussi remplissent-elles des emplois très durs qui, dans les autres nations européennes, sont généralement réservés aux hommes.

L'aviation russe compte plusieurs "femmes-pilotes." La camarade Anna Ivanovna Chtchétinina appartient à la marine marchande; c'est la seule femme du monde qui soit capitaine au long cours; Mme Ludmila Eichenwald est une pilote de dirigeable émérite, et une jeune Juive de Tachkent, qui répond au nom d'Aronova, sait merveilleusement conduire les tramways.

Patron de Broderie de la "Liberté"

No 741 — SET D'AUTEL

Patron à tracer, amict, 25 sous; corporal, 20 sous; trois autres morceaux ensemble, 30 sous. Perforé, amict, 50 sous; corporal, 35 sous; 3 autres morceaux ensemble, 50 sous. Au fer chaud, amict, 35 sous; corporal, 30 sous; manuterge, 25 sous; purificatoire, 25 sous; pale, 20 sous.

Les morceaux-ensemble étampés sur belle toile fine, $3.50. Sur superbe toile très fine, $4.75. Coton à broder franaçis, environ 75 sous.

Abonnez-vous à notre revue mensuelle de broderie et musique, seulement 12 sous par an.

Adressez toute commande au Département des Patrons, la LIBERTE, 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Le Coin des Jeunes

Directrice : Mère-Grand

Les trois coups de baguette

Ceci se passait au moyen âge.

A l'entrée d'une petite ville se trouvait la statue du seigneur du pays, et tout le monde, en passant devant cette statue, devait la saluer respectueusement, sous peine de mort.

Un jour, un marchand pénétra dans la ville et oublia de faire ce salut.

Il fut immédiatement arrêté et conduit devant le seigneur.

—Tu connais, lui dit celui-ci, la loi que j'ai faite?... Tout homme qui n'a pas salué ma statue mérite la mort!... Tu seras donc pendu...

Mais la coutume voulait que tout homme condamné à mort dans ces conditions pût, avant d'être exécuté, faire réaliser deux désirs à son choix. Il pouvait demander tout ce qu'il voulait — à l'exception de la vie.

—Que sont, demanda le seigneur au marchand, les deux désirs que tu veux voir accomplir avant ta mort?

—D'abord, répondit le condamné, donnez-moi dix mille écus d'or que j'enverrai à ma famille...

—Accordé! dit le seigneur.

Il donna au marchand une grosse bourse pleine d'or. Le marchand remit cette bourse à son domestique en lui ordonnant de sauter sur son cheval et de s'éloigner rapidement de la ville pour mettre les dix mille écus en lieu sûr.

—Et quel est ton deuxième désir? fit le seigneur.

Le marchand prit une petite baguette qui se trouvait sur une table, devant lui.

—Je vous demanderai simplement, dit-il, la permission de donner trois coups de baguette à toutes les personnes ici présentes qui m'accusent de n'avoir pas salué votre statue... Je désirerais leur donner trois coups de baguette: l'un fort, l'autre moyen et le troisième faible.

Le seigneur haussa les épaules:

—Accordé!

Le marchand s'avança vers lui:

—Permettez-moi de commencer par vous, seigneur.

En même temps, il leva le bras et lui asséna sur le crâne un coup de baguette si terrible que le seigneur chancela et tomba évanoui. Lorsqu'il revint à lui, il demanda timidement au marchand:

—Est-ce par le coup de baguette fort ou par le coup de baguette faible que tu as commencé?

Le marchand ne répondit pas.

Alors, le seigneur se frotta longuement la tête, puis, dans le doute, il se tourna vers les gardes qui avaient arrêté le marchand:

Qui est-ce qui a osé dire, cria-t-il, que cet homme n'a pas salué ma statue?... Il l'a saluée, je l'ai vu!... Lâchez-le!

Et le marchand courut rejoindre son domestique et ses mille écus.

Et le lendemain, le seigneur, qui avait toujours une violente douleur au crâne, fit abattre sa statue...

Henri KUBNICK.

—(Benjamin).

Le maringouin

Ah! qu'on est bien à l'ombre,
A l'ombre des sapins,
Dans le joli bois sombre,
Quand il n'y a pas de maringouins.
(LARRIEU).

Plages ensoleillées! forêts embragées! ruisseaux enchantés! vous nous invitez à la charmante saison des vacances. Mais, un terrible ennemi guette les fervents de la vie de plein air, c'est l'éternel Maringouin.

Ce trouble-fête, qu'on appelle aussi Moustique ou Cousin, fait partie de la famille des Culicides; il appartient à l'ordre des Diptères, ces insectes qui n'ont qu'une paire d'ailes. Les Maringouins sont faciles à reconnaitre: un corps grêle et cylindrique que portent de longues pattes fines; une tête où l'on distingue les yeux composés des antennes "en riches panaches" et une trompe aiguë et déliée; le corselet porte une paire d'ailes étroites, frangées d'écailles fines. Le mouvement rapide de ces ailes fait un bruit qui ne manque pas de musicalité. On a recensé au-delà de 2,000 espèces de Culicides, dont 125 pour l'Amérique du Nord et une trentaine pour le Québec. Ces insectes s'adaptent à tous les climats: ils rendent la vie souvent intenable l'été, dans les régions arctiques; les pays tropicaux en sont sérieusement ennuyés, et leur présence rend pénible le séjour dans la Terre de Feu. Les flaques d'eau, les tonneaux d'arrosage, les boites de conserves ou autres récipients abandonnés, même les feuilles-réservoirs de la Sarracénie pourpre, sont autant de couveuses de Maringouins.

Terrible anthropophage, cette bête féroce "qui vole et fond sur l'homme avec la rapidité de l'éclair", enfonce dans sa chair un dard, ou trompe, dont voici le détail. La trompe, ou proboscis, se compose de sept pièces: la lèvre inférieure est un étui creux et cylindrique qui recèle six armes dentelées et barbelées, pointues ou coupantes, qui, toutes les six, pénètrent dans la plaie; ce sont: le labre, l'hypopharynx, deux mandibules et deux maxilles. Le labre forme une gouttière dont la coupe transversale affecte la forme d'un U. Cet U est fermé hermétiquement par l'hydropharynx qui s'y ajuste parfaitement. Ces deux pièces donnent le tube aspirateur du sang. De plus, dans l'épaississement longitudinal de l'hypopharynx, court un très fin canal par lequel l'insecte injecte sa salive dans la plaie de la victime. Nous avons là une véritable pompe aspirante et foulante: elle aspire le sang, et, en même temps, refoule la salive. Les mandibules et les maxilles ne sont que des dards qui scarifient la peau et préparent l'installation de la pompe. Ces divers instruments font du Maringouin, eu égard à sa taille et à sa voracité, le plus féroce et le plus sanguinaire animal de la création.

Seules les femelles sont suceuses de sang; les mâles ont une bouche qui n'est pas adaptée pour piquer, et se nourrissent de sucs végétaux. On les remarque peu; ils ne sont pas intéressés à vivre près de l'homme. Leur vie, très frugale, est plus courte que celle de leurs compagnes. Ils aiment fort à s'amuser, le soir, au coucher du soleil, à des danses en commun. Ils se choisissent un objet qui retient un peu de la chaleur accumulée durant le jour et dansent au-dessus. Ils forment un petit nuage, soit au-dessus d'un poteau de téléphone, d'un arbre, d'un passant ou même du radiateur d'une automobile stationnée sur le bord de la route. Souvent, une Libellule, une Hirondelle ou un Engoulevent viennent happer au passage quelques danseurs; mais le groupe se reforme, et la ronde continue jusqu'à l'arrivée de la nuit. Les ténèbres dispersent ces gais lutins qui vont demander aux feuilles d'une plante voisine asile et protection.

Abbé Ovila FOURNIER.

—(L'Action Universitaire).

La Reine des Ormeaux

(Suite et fin)

Ce qui fut fait. Le monde, en ce temps-là, était assez petit. Le Canada n'existait encore que dans la pensée du bon Dieu. Personne, parmi les vivants accourus, n'avait cependant eu connaissance des clefs d'or.

Le second géant, non moins féroce que le premier, allait faire une bouchée de Jean, quand il flaira la venaison qui ravitaillait l'équipage. L'ogre se reput de chair saignante et pérora:

—C'est moi, le Maître du Ciel! Tu es à la recherche de clefs perdues en mer? Attends, je ferai comparaître devant toi le monde ailé.

D'un signe, il rassembla dans les airs l'aigle, le vautour à l'oeil mauvais, le corbeau rapace, le pélican, le hibou, le cormoran et tous les oiselets qui chantent ou babillent sous la calotte des cieux. Tous nièrent avoir pêché ou pris au vol les clefs du château de la princesse.

Jean renonçait à l'espoir de gagner le coeur de sa dame, puisqu'il ne lui restait que des fleurs pour adoucir le troisième géant, le Maître de la Mer. A-t-on jamais grisé un Titan de parfums?

A sa grande stupéfaction, le monstre accueillit avec volupté l'offrande odoriférante et fit appel aux habitants de l'onde en faveur de Jean.

On vit accourir à la surface de l'eau tous les poissons imaginables: depuis la minuscule "queue de poêlon" jusqu'au requin, le grand turbot, la baleine, l'esturgeon noir, l'épaulard du Saint-Laurent, etc.

Nul d'entre eux n'avait vu tomber à la mer les clefs de la princesse. Un seul poisson manquait à l'appel, le plus vieux, le grand "Fagotteur."

Etonné, le Titan siffla trois fois. Le grand "Fagotteur," à bout de nageoires, s'amena et sanglota dans un gloussement:

—C'est moi qui ai les clefs d'or. Je les ai sous la peau.

Le Maître de la Mer ordonna d'ouvrir le poisson et remit à l'envoyé du roi le trésor que recélait l'amphibie.

Jean put enfin se rendre en la ville des Ormeaux, où régnait la souveraine convoitée par son maître. Ses bonnes grâces gagnèrent la reine et la décidèrent à le suivre.

Le retour s'effectua heureusement. Le roi se porta en triomphe à leur rencontre. Jamais, à la cour, avant l'arrivée de cette souveraine beauté, on n'avait vu pareil déploiement de splendeurs.

Le jeune homme fit à sa Belle le récit des dangers encourus pour lui rapporter les clefs d'or, gage de son amour. La fille du roi en fut attendrie.

Griffon, le cheval gris, apercevant la Reine des Ormeaux, hennit d'allégresse. Il soupira:

—La voilà donc enfin, la reine de mes rêves! Ma disgrâce expire. Jaloux de ma beauté, le diable m'avait métamorphosé en cheval gris. Prends ton sabre et me délivre par une saignée.

Jean se fit prier. Un pareil geste envers Griffon, son confident, lui répugnait; mais le cheval gris le magnétisa d'audace et le jeune homme s'exécuta. Jean se vit alors en présence d'un prince magnifique au port noble et au regard digne des faveurs d'une reine.

La Reine des Ormeaux, en effet, transportée de joie à la vue de celui qu'elle aimait, oublia le motif de sa visite: les négociations matrimoniales entamées par le roi, son voisin. Elle s'écria:

—Où donc étiez-vous, mon prince malheureux, que j'ai tant pleuré? J'ai intéressé à votre sort tous les devins et les sorciers de mon royaume. J'ai interrogé les astres et me suis consumée dans une vaine attente, désespérant ceux qui s'attachaient à mes pas.

Le prince murmura:

—Ce moment est le plus beau de ma vie, puisque je retrouve dans vos yeux la flamme d'autrefois. Le Prince des Enfers, acharné à notre malheur, m'avait métamorphosé en cheval gris. Ma disgrâce devait durer jusqu'à ce que votre amour me rendît ma ressemblance de vingt ans. Jean, son filleul, après l'odyssée dont il vient d'être le héros, m'a enfin délivré. Nous lui serons redevables de notre bonheur.

Le roi, voyant ce qui se passait, n'osa violenter des sentiments aussi ardents que sincères. Il s'effaça dignement.

La Reine des Ormeaux épousa son Prince Constant. Elle pria le roi d'être généreux et de donner son assentiment au mariage de sa fille au jardinier qui l'avait servi au péril de ses jours.

Jean devint l'orgueil de la nation. Il figura à la cour de son maître comme prince héritier du royaume.

Marie-Rose TURCOT.

—(Au Pays des Géants et des Fées).

Tout avec le sourire!

Telle est ma devise! Sourire toujours n'est pas aussi facile qu'on peut le croire. Une seule journée est tissée de tant de petites peines et de petites souffrances! Mais la rencontre du sourire de Jésus dans l'intimité de la Sainte Communion donne la force d'accomplir, en souriant, les devoirs les plus difficiles.

Le sourire est pour l'entourage un réconfort, un encouragement. Il ensoleille la vie du coeur qui le donne et aussi des coeurs qui le reçoivent, sans se douter toujours des efforts qu'il demande.

Sourions à ceux qui nous sont chers, et approchons-nous plus souriantes encore des personnes qui pourraient nous être antipathiques, comme le faisait si bien Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Des âmes éloignées de Dieu ne sont-elles pas revenues à Lui, grâce aux prévenances, aux soins charitables et au sourire vainqueur et conquérant d'une jeune fille chrétienne?

Joignons le sourire à nos sacrifices et gagnons des âmes à Jésus!

Joyeuse Fête

23 juillet
Roger Delaquis, N.-D. de Lourdes, 10 ans.
Angelina Ricard, Saint-Norbert.
25 juillet
Imelda Desrochers, Mariapolis.
Léo Beaupré, La Broquerie.
26 juillet
Alice Landreville, Saint-Lupicin.
28 juillet
Caroline Boileau, Letellier.

Expériences d'art culinaire

Au couvent de Lorette

On nous demande parfois en quoi consistent les activités des jeunes filles de Lorette qui suivent le cours d'Enseignement Ménager cette année. Déjà nous vous en avons parlé. Cependant je veux répéter encore, pour le bénéfice de celles qui auraient l'ambition si légitime de s'occuper d'art culinaire et économique.

D'abord c'est notre bonne Mère Générale qui a conçu le projet de nous envoyer une ménagère attitrée afin de nous faire jouir de toutes les expériences acquises par cette maitresse à l'Ecole de Saint-Pascal. Tous les mercredis notre dévouée supérieure nous consacre son temps. C'est très intéressant d'être douze jeunes ménagères affairées dans la cuisine du couvent, occupées soit à brasser la soupe, soit à assaisonner des viandes ou encore à décorer un plat, de sorte que l'eau vous en vient à la bouche rien qu'à regarder les mets.

Mais comme la fin de l'année scolaire nous amène toujours un examen sur chaque sujet étudié, il fallait qu'il en fût ainsi pour notre matière favorite. D'une boite de loterie chacune de nous a retiré le nom de deux mets différents. Mon sort fut de préparer du macaroni au fromage et une conserve aux carottes.

Avec une main nerveuse je me suis donc mise à laver, blanchir mes carottes, avec une attention bien plus grande que lorsque je le fais pour maman, car toutes mes compagnes verraient mon ouvrage et que diraient-elles si mes carottes n'étaient pas très propres... Je les mis dans leur bocal et bientôt elles furent dans la bouilloire. Le travail pour cette conserve était maintenant presque terminé; mais il me restait encore à apprêter le macaroni. Ce n'était pas la partie la plus facile, car mes compagnes non seulement les verraient, mais y goûteraient certainement. Je lus et relus la recette plusieurs fois et tandis que ma conserve bouillait à gros bouillons je préparais ma nouvelle recette.

Vers six heures du soir tout était fini pour mon plus grand soulagement. Cependant nos ouvrages avaient encore à être classifiés et c'est à nos dévouées maitresses à qui nous apportons notre travail que nous laissons la tâche délicate de porter un jugement équitable sur chacune de nous.

Et le reste se devine presque: le lendemain petit banquet où rien ne manquait mais où il manquait quelqu'un et c'est vous, bonne Mère-Grand. Maintenant que nous sommes assurées que nous pouvons faire de jolis et bons plats, croyez-bien que nous penserons à vous inviter.

Une amie du "Coin des Enfants,"
Rosa DESMARAIS.

✦ ✦ ✦

J'aime cent fois mieux l'art culinaire que la géométrie et cependant au moment de commencer mon examen pratique, je me sentis un peu énervée. Le sort m'ayant assigné la confection d'un gâteau, il fallait à tout prix réussir dans cet essai, sinon que diraient mes compagnes et ma maitresse? Je m'efforçai de chasser ces troublantes idées, mais hélas!... elles me revenaient toujours à la pensée. Un éclair tout à coup vint rassénérer mon esprit. Pourquoi m'inquiéter? à quoi me serviront ces noires réflexions, pensais-je en moi-même, mon gâteau n'en tirera aucun bénéfice et mon orgueil serait seul à tirer avantage de mes craintes exagérées? Non, il n'en sera pas ainsi.

Après avoir tamisé et mesuré la farine, me voilà encore aux prises avec les inquiétudes. Ai-je bien suivi toutes les instructions? mon gâteau n'allait-il pas être bossu? pesant? pâteux? Et de nouveau aussi je chasse ces vilaines pensées et je confie tout à mon Ange Gardien et au fourneau. O surprise! ô joie! c'est un succès! Benedicamus Domino! Vite je me mets en train de préparer la glace.

Je commence la nouvelle entreprise mais tout à coup ma petite cousine, Cécile, se met à pleurer. Elle était inconsolable, et maman venait de quitter la maison. Il me fallait ou retirer la glace du feu ou calmer la petite. Après avoir choisi d'aller plutôt essuyer les pleurs du pauvre bébé; je retourne à la besogne qui était déjà gâchée. Mignonne Cécile semblait vouloir réparer sa faute en me faisant ses plus gracieuses risettes. L'impatience s'évanouit bien vite en présence de l'innocence et de la candeur de l'enfant. Alors, de bon coeur, je recommençai mon ouvrage.

Mercredi matin, satisfaites nous apportions nos chefs-d'oeuvre qui devaient être croqués au diner. Tout aurait été plus délicieux si nous avions eu notre bonne Mère-Grand au milieu de nous. Ne viendrez-vous pas en une autre circonstance pareille lorsque nous serons un peu moins novices dans le métier de ménagères?

Blanche MARCOUX.

✦ ✦ ✦

"Des croquettes de pommes de terre, ah! vous m'attendez guère!" dit la chanson. Eh bien! moi non plus je ne m'attendais guère à préparer des croquettes de pommes de terre. Et pourtant voilà ce que m'indiquaient les petits billets que je tirai au sort.

Avec quel soin et, le dirai-je, avec quel tremblement je prépare ce mets. Tout l'avant-midi y passe, si bien que je dois me hâter afin de préparer maintenant mes petits gâteaux.

Quand le poêle fut assez chaud, vite je poussai doucement mes moules dans le fourneau. Alors je pus m'asseoir et me reposer une minute.

Hélas! quand je sortis mes gâteaux, ils avaient coulé et ils n'étaient pas assez cuits. Obligée de les reprendre, quelle affaire! "Je leur laisserai du temps pour cuire cette fois," me dis-je.

Enfin, curieuse et inquiète, j'ouvre furtivement la porte du fourneau. Etouffée par une fumée noire, je lâche la porte et je me sauve de peur de faire face à une douzaine de petits nègres brûlants et brûlés vifs. Découragée, je tombe sur la chaise voisine et là je reste immobile quelques instants ne pouvant ni pleurer ni rire.

Enfin je surmonte cette minute de découragement et je recommence une troisième fois.

Le bon Dieu eut pitié de moi: après tant d'efforts et de peines, mes gâteaux furent jolis et succulents.

Jeanne LANDRY.

Les noms des cinq parties du monde

Ne vous êtes-vous jamais demandés d'où viennent les noms des cinq grands continents—l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Australie?

Christophe Colomb et Améric Vespuce

Pour l'Amérique, c'est très simple: tout le monde sait que c'est un successeur de Christophe Colomb, le navigateur Améric Vespuce, qui a donné son nom au nouveau monde. Cet Améric Vespuce, qui était un Florentin entré au service de l'Espagne, puis du Portugal, fit quatre voyages en Amérique, et particulièrement en Amérique du Sud.

Quand Christophe Colomb, au cours de ses différentes traversées de l'Atlantique, avait abordé aux Antilles, puis au Vénézuéla, il ne s'était pas rendu exactement compte de la portée de sa découverte — il était persuadé qu'il était tout simplement parvenu en Chine, en suivant la route inverse des autres navigateurs qui contournaient le cap de Bonne-Espérance, et traversaient tout l'océan Indien.

Ce fut Améric Vespuce, le premier, qui se rendit compte qu'il s'agissait bel et bien d'un nouveau continent qui barrait l'océan Atlantique sur toute sa longueur. Et ce fut lui le premier qui, par ses lettres, apprit aux géographes de son époque l'existence de ce continent.

C'est alors que quelques-uns de ces géographes eurent l'idée de baptiser cette terre América, sans avoir d'ailleurs demandé l'avis du navigateur intéressé.

Comment une petite province de Grèce est devenue un vaste continent

Mais d'où vient le nom d'"Europe"? Selon certains érudits, ce mot serait une déformation du mot phénicien ereb, qui signifie "la terre où le soleil se couche". Vous savez, en effet, que les Phéniciens ont été les premiers grands navigateurs de l'antiquité. On pense même que certains d'entre eux auraient traversé l'Atlantique et fondé des comptoirs sur les côtes américaines; ils auraient été, par conséquent, les premiers à se rendre compte qu'en plus de la "terre où le soleil se lève," qui est notre Europe actuelle, il existait d'autres continents.

Cependant, il paraît que l'origine du mot Europe est différente. Dans l'antiquité, il existait au nord de la Grèce une petite province appelée "Europos", qui occupait une partie de la Macédoine actuelle. Cette province, très éloignée d'Athènes, était considérée par les habitants de cette ville comme le bout du monde. Peu à peu, quand on découvrit qu'il existait d'autres territoires plus au nord de cette province, on les appela également "Europos," et c'est ainsi que le nom s'est étendu peu à peu à tout le continent.

De la Libye à l'Afrique

Dans l'antiquité, l'Afrique s'appelait la Libye. En effet, la Libye, qui se trouvait à l'emplacement de l'actuelle colonie italienne de la Tripolitaine, était la région de l'Afrique du Nord la plus connue et son nom avait été étendu à tout le continent. Lorsque les Romains eurent conquis la célèbre ville de Carthagène—qui se trouvait non loin de l'actuelle Tunis — ils donnèrent à la nouvelle province qu'ils venaient d'occuper et dont l'intérieur était habité par la tribu des Afres, le nom d'Africa.

De la Lydie à l'Asie

Le nom de l'Asie est, comme le nom de l'Europe, d'origine grecque. Vous savez que dans l'antiquité une partie de ce qui est aujourd'hui l'Asie Mineure était occupée par la Lydie, que gouverna en particulier le roi Crésus. Un certain nombre des territoires qui entouraient la Lydie furent baptisés du nom du chef lydien qui les conquit et qui s'appelait Asias. De même que la province Europos était considérée comme le bout du monde vers le nord, l'Asias fut considérée par les Grecs comme le bout du monde vers l'est. Au fur et à mesure qu'on découvrit de nouveaux pays plus loin vers l'orient, on les baptisa également Asias, puis Asie.

L'Australie, "contre-poids" du monde

Et nous arrivons enfin à l'Australie. Il y a 1,800 ans, le savant grec Ptolémée, qui vivait à Alexandrie, dessina une carte du monde dans laquelle il supposait qu'il y avait, au sud-est de l'Afrique, dans l'océan Indien, un grand continent encore inconnu qu'il baptisa "Terra Australis," c'est-à-dire terre australe.

Il avait calculé, en effet, que selon l'idée que l'on avait alors de la forme de la terre, si le continent n'existait pas, la terre ne pouvait pas conserver son équilibre; la "Terra Australis" était donc un continent destiné à faire contre-poids à l'Europe et à l'Afrique.

Au XVIIe siècle, des navigateurs portugais et hollandais débarquèrent enfin pour la première fois sur cette bande de terre australe et la baptisèrent, par conséquent, Australie.

Claude MORNAND.

—(Benjamin).

Suzette est pratique

Depuis quelques jours, elle possède un petit frère.

—On m'a proposé de l'acheter, lui dit son père pour s'amuser. Faut-il le vendre?

—Oh! non, répond Suzette, il faut attendre qu'il soit plus grand, tu le vendras plus cher.

• • •

A propos d'ampoules

On pose l'électricité dans l'appartement.

Lili—En quoi sont-elles les lampes?

L'électricien—En verre, ma petite demoiselle.

Pierrot—Mais non, maman a dit tout à l'heure qu'elles étaient en poules.

Pierre Radisson

(Donatien Frémont)

Editeur: L'Ass. Cath. des Voyageurs de Commerce, section des Trois-Rivières.

Illustrateur: Fleurimont Constantineau, Montréal.
Commentateur: Léovide Francoeur, M.D., St-Tite, (Laviolette)

Au pied de la chute Chaudière, quatre canots iroquois furent signalés. Sans hésiter une minute, Radisson dépêcha à leur poursuite ses embarcations les plus légères. Tenus en échec et à distance, les Iroquois prirent la fuite.

Dans la région des rapides du Long Sault, les éclaireurs aperçurent seize autres canots. Radisson à la tête d'une compagnie de choix se lança à leur poursuite. Cramponnés sur leurs avirons, les hardis guerriers lancèrent une clameur formidable.

Les collines retentirent de ces cris de guerre. Déconcertés les Iroquois prirent de nouveau la fuite. Ce n'est pas tout, Radisson comprit qu'ils avaient un fort au pied des rapides. Laissant la plus grosse partie de ses hommes sur l'eau, il s'avança par terre.

Il était à la tête de deux cents tirailleurs. Ceux qui n'avaient pas de mousquets étaient munis d'arcs et de flèches. Ils portaient des boucliers de peau de bison durcie qui les protégeaient comme de vraies cuirasses.

Voyant cette manoeuvre, les Iroquois se précipitèrent vers leur barricade où ils se savaient invincibles. En un coup d'oeil, Radisson réalisa qu'ils n'étaient pas plus que cent-cinquante. Il avait donc la supériorité du nombre.

Par malheur, les munitions commençaient à s'épuiser. Ils s'agissait de déloger l'ennemi sans gaspiller une balle. Une idée! On vit bientôt ces Indiens parfaitement abrités derrières de grosses balles de peaux de castor.

Autour de la Ferme

La jeunesse rajeunit les expositions agricoles

Les expositions agricoles qui se déroulent actuellement d'un bout à l'autre du pays présentent une atmosphère d'intérêt spontané, de rajeunissement, qui parait devoir devenir un de leurs attributs permanents. Il n'y a pas à chercher bien loin la raison de ce réveil. Il est dû, dans une grande mesure, à la participation croissante des membres de la jeunesse agricole aux expositions. La jeune génération a profité des enseignements de ses aînés et elle attire à son tour l'attention de ses aînés sur des choses qui ne paraissaient guère dignes de considération autrefois.

L'impulsion ainsi créée a développé un état de choses dans lequel l'allure des expositions agricoles modernes est réglée par l'ardeur de la jeunesse. Il ne s'agit plus de savoir si les jeunes ménagères ou les jeunes cultivateurs peuvent exposer, mais plutôt de savoir ce qu'ils exposent, et les personnes qui paraissent prendre le plus d'intérêt aux produits exposés par les jeunes gens sont les anciens eux-mêmes.

Cette haute situation qu'occupent les jeunes cultivateurs et les jeunes ménagères du Canada parmi les exposants responsables dans les expositions agricoles canadiennes a été atteinte graduellement et sûrement. Le mouvement des cercles de la jeunesse agricole au Canada a été lancé il y a un quart de siècle, et l'un des principes sur lesquels il repose peut se formuler ainsi: "Apprendre en travaillant." Ce principe a été appliqué de la façon la plus complète; le fait que tous les membres des cercles devaient exécuter l'un ou l'autre des détails du programme sur leur propre ferme a posé les fondements de l'oeuvre canadienne des cercles de la jeunesse agricole, qui forme maintenant partie intégrale de l'industrie agricole canadienne. Les projets comprennent les bestiaux et parmi les bestiaux, les vaches laitières, les boeufs de boucherie, les porcs, les moutons, les chevaux et les volailles; les récoltes de grande culture; l'horticulture et l'économie ménagère, sous laquelle viennent la nutrition, le jardinage et la fabrication des conserves, la fabrication des vêtements, l'entretien de la maison et la direction locale.

Ce mouvement, parti de la maison, a pris une importance de plus en plus grande dans la localité, et de la localité il s'est répandu à la province, aux autres provinces, et, finalement, a pris une signification nationale à l'Exposition royale d'hiver à Toronto, où des équipes interprovinciales ont remporté le championnat. Constatant l'ardeur déployée par les jeunes garçons et les jeunes filles des cercles de la jeunesse agricole, on peut en toute vérité dire que les expositions agricoles canadiennes ont été rajeunies par la jeunesse.

Les limaces des jardins peuvent faire beaucoup de dégâts

Les limaces aiment l'humidité et c'est dans les sols humides ainsi qu'au cours des saisons pluvieuses qu'elles sont les plus abondantes. Pendant le jour, elles se cachent sous terre, et elles en sortent le soir pour se nourrir principalement de l'envers des feuilles de fèves, de laitue, de choux, de choux-fleurs et d'autres plantes du même genre. Elles rongent l'épiderme des feuilles et causent de très grands dégâts lorsqu'elles sont nombreuses. Le meilleur moment pour les combattre, comme pour tous les autres insectes, est lorsqu'elles sont petites et encore peu nombreuses, et le Service des insectes nuisibles aux récoltes des champs et des jardins, de la Division de l'entomologie du Ministère fédéral de l'agriculture, conseille aux jardiniers et aux maraichers dont les récoltes sont attaquées de s'occuper de la question sans tarder.

Dans les Prairies, on peut combattre les limaces par l'emploi de l'appât régulier pour les vers gris, qui a la composition suivante: 25 livres de son, ½ livre de vert de Paris, 1 pinte de mélasse et environ 2 gallons ½ d'eau. Dans les jardins maraichers, on a l'habitude d'irriguer la terre avant d'appliquer cet appât.

Notes agricoles

L'avoine vient immédiatement après le blé au point de vue de la production mondiale. C'est une plante qui se cultive sur toutes sortes de sol et dans toutes sortes de climats et cependant six pays produisent à eux seuls près des trois quarts de la récolte mondiale totale d'avoine. Ce sont le Canada, le Royaume-Uni, les Etats-Unis, l'Allemagne, la France et la Russie.

Il n'existe aucun moyen de mesurer exactement les dommages résultant de l'érosion du sol par les vents. On estime que l'enlèvement d'un pouce de la terre de surface d'une seule section de terre signifie la disparition de près de 100,000 tonnes de terre. Dans l'Oklahoma central, à la suite des grands vents qui ont soufflé sur les hautes plaines des Etats-Unis en mars et avril 1935, la poussière a été déposée à la quantité moyenne de 82 livres par acre.

Le jus de pomme est peut-être, de toutes les matières premières bonnes à faire du vinaigre, celle que l'on peut trouver le plus aisément dans la plupart des endroits du Canada, et c'est pourquoi il se fait plus de vinaigre de cidre à la maison que de toute autre espèce.

La matière grasse du lait est appelée gras de beurre parce que c'est avec elle que l'on fait le beurre. Au point de vue commercial, la substance grasse est l'élément constitutif le plus important du lait, et l'on apprécie le lait pour la vente en nature par la profondeur de la couche de crème ou de la quantité de gras de beurre qu'il renferme, quoique la proportion moyenne de ce gras de beurre dans le lait entier n'est que de 3 à 4 pour cent du total.

Le classement des porcs aux expositions de bétail

La vente des porcs classés après l'abatage, (ce que l'on appelle ordinairement le classement au croc) est l'objet de démonstrations toutes spéciales à beaucoup d'expositions au Canada. On fait remarquer que la production croissante exige un marché d'exportation et que l'avenir de l'industrie porcine canadienne est lié au marché anglais. Le contingentement canadien d'exportation sur le marché anglais, c'est-à-dire la quantité qu'il est permis au Canada d'exporter sur ce marché, est le produit de deux millions et un tiers de porcs, ou toute autre proportion mutuellement acceptée. Le Canada n'est pas arrivé jusqu'ici à atteindre ce contingentement parce qu'il ne se produit pas un nombre suffisant de porcs de bonne qualité dans notre pays. Nous exportons annuellement le produit d'un million de porcs et le marché anglais nous est ouvert pour une quantité deux fois plus forte.

Sur tous les marchés du monde les produits des champs et des troupeaux canadiens se heurtent à une très vive concurrence. En ce qui concerne le bacon, les concurrents du Canada mettent leur foi dans le classement au croc, qui leur paraît être le meilleur moyen de se procurer la qualité voulue. Ce mode de classement a fait de grands progrès dans notre pays depuis qu'il s'y est introduit. Le classement au croc signifie exactement ce qu'il veut dire. Par exemple, un cultivateur apporte ses porcs; ces animaux sont tatoués d'un numéro qui permet de les identifier après l'abatage. Les porcs en vie sont d'abord pesés pour que l'acheteur puisse payer une partie du prix d'achat. Ce paiement comptant se monte à environ 75 pour cent du prix du boucher. Les animaux sont ensuite tués et pesés séparément et exactement.

Un inspecteur de la Division de l'industrie animale du Ministère fédéral de l'Agriculture classe alors les porcs sur le plancher d'abatage, conformément aux types modèles établis par le gouvernement fédéral, et le dernier paiement aux cultivateurs se fait sur la base de ce classement. Les catégories au croc correspondent de très près aux catégories actuelles en vie, et les primes et les escomptes payés sont pratiquement sur la même base. On voit donc que les meilleurs animaux sont ceux qui font le plus d'argent, car l'inspecteur classificateur qui a la carcasse fendue devant lui peut faire un meilleur classement que s'il était obligé d'estimer le poids, la profondeur ou l'épaisseur de la graisse sur le dos. Le producteur reçoit ainsi le montant que valent les porcs de haute qualité et ce sont les animaux de la plus haute qualité qui rapportent le plus d'argent.

Les principales expositions à venir sont tenues aux endroits suivants: Lethbridge, Alberta, 20-22 juillet; Red Deer, Alberta, 23-25 juillet; Lloydminster, Sask., 29-31 juillet; North Battleford, Sask., 2-3 août, et Prince-Albert, Sask., 4-7 août.

Baignez les moutons deux fois par an

Les tiques qui infestent les moutons se voient plus aisément sur les tondus que sur ceux qui portent encore leur toison, et c'est pourquoi on a généralement pour habitude de baigner ces animaux au commencement de l'année plutôt qu'en automne. Il est plus sûr cependant de les baigner deux fois, car quelques tiques en automne peuvent se multiplier au point de devenir très nombreux au printemps. En ce qui concerne le premier de ces bains, tous les moutons qui n'ont pas déjà été baignés devraient l'être immédiatement. Les refroidissements ne sont plus guère à craindre en ces temps de chaleur, et les agneaux ont atteint un âge assez avancé pour pouvoir prendre un bain sans en souffrir.

Les tiques et les poux sont des parasites externes, très répandus chez les moutons. Ils affaiblissent la vitalité des agnelles et des agneaux et sont la cause de beaucoup de souffrances. Il importe de les détruire pour éviter des pertes, et c'est pourquoi les moutons devraient être baignés deux fois par an, en été et au commencement de l'automne. Le coût du bain ne devrait pas dépasser trois sous par tête. Les ingrédients du bain se vendent sous deux formes: en poudre et en liquide. Les instructions pour l'emploi des ingrédients sont données sur les paquets et ceux qui suivent fidèlement ces directions obtiennent généralement de bons résultats.

On se sert depuis quelque temps de bains communs, dont l'emploi se répand de plus en plus. La préparation d'un bain complet de la solution est le plus gros déboursé dans cette opération. On y rajoute ensuite de la solution au fur et à mesure qu'il en est besoin. Lorsqu'on baigne un grand nombre de moutons en commun, il faut moins de solution, moins de travail, et l'opération est généralement mieux faite.

Voici les raisons pour lesquelles il est avantageux de baigner:

1. Les moutons débarrassés de leurs tiques et de leurs poux font plus de laine, et cette laine est de meilleure qualité.
2. Un troupeau propre exige moins de nourriture et se tient plus aisément en bon état.
3. Les agneaux sont plus vigoureux, les brebis donnent plus de lait et leurs petits se développent plus vite.
4. Les parasites causent de grandes souffrances aux moutons et le bon berger devrait toujours chercher les moyens d'assurer le bien-être de son troupeau.

L'alimentation des vaches laitières en été

Les cultivateurs qui ont de bons pâturages n'ont aucune peine à maintenir la production du lait à un niveau élevé pendant l'été, et ils ne sont nullement obligés de donner à leurs vaches un gros repas de grain ou de fourrages verts à l'étable. En ces deux dernières années, à la station expérimentale fédérale de Fredericton, N.-B., nous avons mis nos vaches sur pâturage fertilisé vers le milieu de mai et nous avons cessé de leur donner du grain le 20 mai. Au bout d'un mois passé sur ce pâturage, elles produisaient plus de lait qu'avant d'y être mises, et le lait et le gras de beurre produits pendant l'été n'ont coûté que le quart de ce qu'ils coûtaient pendant l'alimentation à l'étable.

Après que l'herbe des pâturages fertilisés était rasée par la paissance au commencement de la saison, les vaches étaient mises sur pacage non amélioré pour profiter de la pousse de juin et laisser aux pâturages fertilisés une chance de se remettre. Chaque fois qu'il nous paraissait utile de le faire, nous laissions reposer les pâturages fertilisés en profitant du regain des champs de foin, de l'avoine verte semée pour cela et des pacages non améliorés.

Il faut savoir s'organiser pour avoir une abondance de pâturages nutritifs pendant tout l'été et maintenir le prix de revient du lait au minimum. Un détail important est d'améliorer au moins un demi-acre de pâturage permanent pour chaque vache laitière, en y appliquant des engrais chimiques. Les rendements de l'herbage ont plus que doublé sur cette station depuis que nous nous servons d'engrais chimiques et la qualité des herbages a été grandement améliorée.

Mais les pâturages supplémentaires ont aussi leur importance, même quand on a des pâturages permanents fertilisés. Si l'on a soin de faire les foins de bonne heure, spécialement ceux qui contiennent du trèfle, le regain fournit une source importante de nourriture quand les pâturages permanents sont dégarnis. L'avoine peut aussi être cultivée comme pâturage supplémentaire annuel. L'avoine a donné de bons résultats quand on la faisait paître environ deux heures chaque jour, et que les vaches passaient le reste de la journée sur le pâturage permanent.

Lorsqu'il est impossible de fournir de bons pâturages, alors on est obligé d'avoir recours au système d'alimentation à l'étable, qui coûte plus cher. On peut, pour compléter le pâturage, se servir de gros fourrages de tous genres qu'on obtient facilement, comme le foin, l'avoine verte et les pois, le blé d'Inde vert ou l'ensilage de blé d'Inde. Il est bon également, même lorsqu'on a de bons pâturages, de donner une petite quantité de grain vers la fin de l'été, afin d'être sûr que les vaches seront en bon état de chair lorsqu'elles seront mises dans leurs quartiers d'hiver.

Comment protéger les plantes contre les pucerons

Les pucerons, que l'on appelle également poux des plantes, sont des insectes à corps mou que l'on trouve souvent rassemblés en colonies sur toutes sortes de plantes dont ils se nourrissent. Ils sont de toutes les couleurs—blancs, verts, bleus, rouges et noirs. On devrait s'efforcer de les supprimer dès que l'on s'aperçoit de leur présence et avant qu'ils aient causé de nouveaux dégâts, dit le Service des insectes des champs et des jardins de la Division de l'Entomologie, du Ministère fédéral de l'Agriculture. On peut, en effet, les combattre beaucoup plus aisément au commencement d'une attaque qu'à une époque plus avancée de la saison, lorsqu'ils se sont multipliés et que les feuilles dont ils se nourrissent se sont enroulées de façon à les protéger contre les poussières et les pulvérisations.

Le moyen répressif le plus facile et le meilleur de tous peut-être est celui qui consiste à pulvériser les plants avec une solution aqueuse de sulfate de nicotine (40 pour cent de sulfate de nicotine dans de l'eau), à laquelle on ajoute une petite quantité de savon à linge. Quand il ne faut qu'une petite quantité de la solution, on peut mettre deux cuillerées à thé de nicotine dans un gallon d'eau savonneuse. Pour de plus grandes quantités, employer la nicotine à raison de ⅜ d'une chopine dans 40 gallons d'eau, en y ajoutant deux à trois livres de savon. Cette substance devrait être appliquée par une journée calme et chaude; il faut humecter parfaitement aussi bien l'endroit que l'envers des feuilles de façon à toucher tous les insectes.

Pour protéger les récoltes de grande culture, il faut mettre au moins 100 gallons de la pulvérisation par acre à chaque application. Deux ou trois applications à intervalles d'une semaine sont nécessaire pour détruire complètement les pucerons. Quand vous achetez du sulfate de nicotine en quantité, achetez-le dans de gros contenants plutôt qu'en petites bouteilles ou boites; vous le paierez beaucoup moins cher en l'achetant par grosses quantités.

On estime que l'enlèvement d'une quantité de terre d'un pouce d'épaisseur sur une superficie d'un acre entraîne la disparition d'environ 694 livres d'azote, 155 livres de phosphore et 5,380 livres de potasse. Cette quantité de phosphore seule est approximativement égale à celle qui est enlevée du sol dans la production de 485 boisseaux de blé.

Les rapports de sport

Les amateurs de baseball, de hockey, de tennis, etc., qui lisent chaque jour sur le journal les exploits de leurs favoris ne savent peut-être pas qu'ils doivent la rapidité de leur information et le plaisir de leur lecture aux télégraphes. Ceux-ci relient directement aux journaux les grands terrains de jeux. Dans le cas des télégraphes du Canadien National 50,000 milles de fil, c'est-à-dire de quoi faire le tour du monde deux fois, communiquent instantanément, avec l'aide d'appareils ressemblant aux tickers de la bourse, l'information sportive recueillie un peu partout au pays et à l'étranger.

Ce service, qui est de plus en plus recherché, est une preuve de l'intérêt grandissant témoigné aux principaux sports.

Attaque allemande contre de hauts personnages américains

BERLIN — Le journal du chancelier Hitler, le "Voelkischer Beobachter," a violemment pris à partie l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, M. Robert-W. Bingham, pour le discours qu'il a prononcé devant l'"American Society" dans la capitale anglaise le 4 juillet, fête de l'Indépendance des Etats-Unis, sur les dictatures et les despotes.

Le journal allemand le qualifie de geste d'arrogance et d'ignorance, de tentative d'intervention dans les affaires des autres pays pour leur dicter leur conduite. Le journal se moque aussi du discours de M. Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia, qu'il traite de déclamateur pompeux des grands principes de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis. L'article rappelle que l'Angleterre d'autrefois a combattu par l'épée et par le feu ces grands principes que l'on prône aujourd'hui.

Le diamant tombé dans un fumier n'en est pas moins précieux et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile. —Proverbe musulman.

Vient de paraître

D'azur à trois lys d'or

par M. Edouard MONTPETIT

M. Edouard Montpetit, le distingué secrétaire général de l'Université de Montréal, sait trouver, au milieu des charges les plus diverses et les plus absorbantes, le temps de faire oeuvre littéraire et sociale. Cette fécondité réjouira tous les amis des lettres canadiennes, qui retrouveront dans "D'azur à trois lys d'or", récemment paru aux Editions de L'A. C.-F., le style éblouissant du "Front contre la vitre."

Mais que l'on se garde de croire que le dernier paru n'est avant tout et surtout qu'une oeuvre littéraire. C'est un livre vigoureux, violent même, dirait-on, malgré le ton serein qui caractérise M. Montpetit. Appelé à parler devant des auditoires de langue anglaise, M. Montpetit, sans se départir de sa politesse de gentilhomme, a cru l'occasion excellente de dire aux Anglais ce que nous sommes, ce que nous avons fait, ce qu'on peut faire avec notre collaboration. Ces pages magnifiques de fierté et de calme courage sont parmi les plus sobrement éloquentes qui aient été écrites sur le sujet.

Ce plaidoyer pour les Canadiens français vient à son heure. Il n'est pas question de Pitkin dans le recueil, mais M. Montpetit nous dit que le jugement faux que Pitkin a porté sur nous n'est pas étranger à sa publication. On n'osait espérer de réponse plus ferme et plus nette aux sottes provocations des francophobes.

D'azur à trois lys d'or répond à deux idées essentielles: notre apport dans l'oeuvre de la Confédération justifie à notre endroit un jugement plus sérieux; et notre fidélité française protège ce pays des atteintes de l'impérialisme américain. L'ouvrage comprend trois grandes études. La première: "Sommes-nous en pays britannique?" se divise en trois chapitres, l'unité politique, l'unité économique, l'unité nationale; la deuxième: "L'apport au Canada français," porte sur la tribune, l'école, l'usine; la troisième: "Anglais-Français," expose la psychologie comparée des deux peuples qui forment le Canada.

M. Montpetit, dont on connait le le prestige auprès des jeunes, a pensé surtout à la jeunesse en publiant son volume. Elle dévorera la nourriture qu'il lui livre dans "D'azur à trois lys d'or" pour l'éclairer, pour former le jugement qu'elle doit porter sur les Canadiens français d'abord, sur les compatriotes de langue anglaise ensuite... A cette époque où se dessinent divers mouvements politiques chez les jeunes, le livre de M. Montpetit fera de la lumière dans les esprits, apaisera certains emportements et leur donnera une juste fierté.

Les Editions de l'Action canadienne-française (A.C.-F.) ont voulu donner à l'ouvrage de M. Montpetit une présentation digne de son texte. Une élégante page de couverture signée par l'artiste canadien Louis Gagnon, ajoute son cachet à la typographie impeccable à laquelle les éditeurs nous ont habituée.

En vente chez les éditeurs, 1735, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies, au prix de $0.75 l'unité.

L'agriculture inspire du courage à l'homme. Elle est dans tous les gouvernements la plus honorée des professions, parce qu'elle donne à l'Etat les citoyens les plus vertueux et les mieux intentionnés.

XENOPHON.

• • •

Si tu te moques de la terre, elle se moquera de toi. Pour qu'elle rende, il faut lui prêter; elle ne donne rien pour rien.

BUJAULT.

• • •

La terre enseigne d'elle-même la justice aux âmes attentives, car elle comble de bienfaits ceux qui la comblent de soin.

XENOPHON).

Cours du grain fourni par

James Richardson & Sons Ltd.

1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG — TEL. 93 [illegible]

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

Juillet	Lundi 12	Mardi 13	Mercredi 14	Jeudi 15	Vendredi 16	Samedi 17
BLE						
Nord No 1	144¾	150	151⅝	149⅛	154⅛	155
Nord No 2	142¾	148	149⅝	146⅞	151⅝	151⅝
Nord No 3	139¼	144¾	146⅝	144⅜	148⅝	148⅝
No 4	133½	138½	140⅛	137⅞	141⅞	141⅜
No 5	125½	130½	132⅛	129⅞	133⅞	133⅜
No 6	119½	124½	126⅛	123⅞	127⅞	127⅜
Fourrage	103½	108½	110⅛	107⅞	111⅞	111⅜
Sur voie net	142	147	148½	145⅜	149½	150⅛
No 1 Durum	130	135	135½	132⅜	135½	136⅛
No 2 Durum	125	130	130½	127⅜	130½	131⅛
No 3 Durum	122	127	128½	125⅜	128⅛	129⅛
Inférieur Nord 1	143¼	148½	149⅞	147⅝	152⅝	153⅛
Inférieur Nord 2	141¼	146½	147⅞	145⅞	149⅝	150⅛
Inférieur Nord 3	137⅞	143¼	145⅛	142⅞	146⅞	146⅜
Charbonneux 1	139½	144½	146⅛	143⅞	148⅞	149⅜
Charbonneux 2	136½	141½	143⅛	140⅞	145⅞	146⅜
Charbonneux 3	134½	139½	141⅛	138⅞	142⅞	143⅜
Rej. Nord 1	138	143	144⅝	142⅜	146⅞	147⅜
Rej. Nord 2	135½	140½	142⅛	139⅞	144⅜	145⅛
Rej. Nord 3	133½	138½	140⅛	137⅞	140⅞	141⅜
Printemps 1	137½	142½	144⅛	141⅞	143⅞	144⅜
Printemps 2	135½	140⅛	142⅛	139⅞	141⅞	142⅜
Printemps 3	132½	137½	139⅛	136⅞	138⅞	139⅜
AVOINE						
C.W. No 2	65½	70½	68⅝	66	69½	69⅜
C.W. No 3	62⅛	67⅛	65⅝	63	66½	66⅜
Fourrage No 1	60	65	63⅝	61	64½	64⅜
Fourrage No 2	56	61	56⅝	54	57½	57⅜
Fourrage No 3	51	54	51⅝	49	52½	52⅜
Sur voie net	62¼	65⅝	64⅜	62¼	60⅛	59⅛
ORGE						
C.W. Na 3	74	75¾	74⅛	71⅜	73¼	72⅞
C.W. No 4	69	70¾	69⅛	66⅜	68¼	67⅞
C.W. No 5	68	69¾	68⅛	65⅜	67¼	66⅞
C.W. No 6	67	68¾	67⅛	64⅜	66¼	65⅞
Sur voie net	70½	73¾	71⅜	68⅜	69½	68⅞
LIN						
C.W. No 1	181¾	186¾	184¼	182	182½	185¼
C.W. No 2	177¾	182¾	180¼	178	178½	181¼
C.W. No 3	161¾	166¾	164¼	162	162½	165¼
C.W. No 4	156¾	161¾	159¼	157	157½	160¼
Sur voie net	180¾	185¾	183¼	181	181½	184¼
SEIGLE						
C.W. o 2	145⅞	150¾	151	148⅝	153½	153⅝
C.W. No 3	140⅞	145¾	146	143⅝	148½	148⅝
C.W. 2 rej.	110⅞	110¾	106	103⅝	99⅝	100
C.W. No 4	107⅞	107¾	103	100⅝	96⅝	97
Ergot rej. X	105⅞	105¾	101	98⅝	94⅝	95
Sur voie net	126¼	126¼	121⅜	112⅝	110⅝	106

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi 12	Mardi 13	Mercredi 14	Jeudi 15	Vendredi 16	Samedi 17
BLE						
Juillet	144½	149½	151⅛	148⅞	153⅞	154⅜
Oct.	138a⅝	143	144½a⅝	142⅜	145⅝	146⅛
Déc.	134	139	140⅝a⅛	137¾	141⅝	142⅛
AVOINE						
Juillet	65	70	68⅝	66	69½	59⅜
Oct.	54⅞	58¼	57a⅛	54⅞55	55⅜a⅞	55⅛a¼
Déc.	51⅝	55⅜a½	53a⅛	50⅞	51½a⅝	51⅜a⅛
ORGE						
Juillet	74	75¾	74⅛	71⅜	73¼	72⅞
Oct.	68½	71⅜	70⅜	67⅜	68½	67⅞
Déc.	66½	70⅛	68⅜	66	66⅞	66⅛
LIN						
Juillet	181¾	186¾	184¼	182	182½	185¼
Oct.	183¾	188½	187	184	184½	186
Déc.	181¾	186½	184½	182¾	183½	184
SEIGLE						
Juillet	145⅞	150¾	151	148⅝	153½	153⅝
Oct.	97⅞	102⅜	102⅜	98⅜a½	101⅝	102
Déc.	94⅞	99⅞	100⅛	96⅞	99⅞	99⅛

Feuilleton de la "Liberté"

Quand on aime...

par H. A. DOURLIAC

NUMERO 3

(Suite)

Après tout, c'était peut-être un bien pour un mal. Cette nature, douce et passive, serait peut-être d'un commerce plus facile et ne provoquant pas les conflits.

La grand'mère n'en redoutait qu'un seul: l'enfant!

Elle était prête à toutes les concessions, toutes les abdications, pour son petit-fils.

C'était pour lui qu'elle avait pardonné à l'épouse, maintenant que l'époux n'était plus là; c'était pour lui qu'elle avait ouvert sa porte à la jeune veuve; c'était pour lui qu'elle l'admettait dans sa maison et dans sa vie solitaire, peuplée seulement d'ombres chères...

Seul, un fils de son fils pouvait la rattacher à l'existence... à condition de ne pas lui donner une âme étrangère!

Italienne par son père, Polonaise par sa mère, Sonia était-elle vraiment devenue Française par son mari?

Pourquoi non?

A côté des Isabeau et Marie-Louise, ne voit-on pas Blanche de Castille, Anne d'Autriche?

Evidemment, la jeune femme silencieuse, effacée, ne semblait pas s'apparenter à ces grandes figures?

Enfin, l'on verrait bien!

Le soir, au diner, Mme Lepreux tenta quelques reconnaissances, interrogeant la jeune femme sur ses deux familles.

A Venise, elle n'avait plus personne, son père étant fils unique et sans parents proches. En Pologne, elle avait un oncle prêtre qu'elle ne connaissait pas, mais qui ne lui en avait pas moins offert l'hospitalité.

—Vous avez préféré la France?

—C'était le désir de Bernard, ma mère.

—Oui; ici, son fils pourra être élevé comme il l'avait été lui-même.

—Et j'en serai bien heureuse.

—Comment pensez-vous le nommer?

Elle attendait la réponse avec une certaine anxiété, craignant un Serge ou un Pietro.

—Bernard, naturellement, ma mère.

Elle en fut contente, et, un peu détendue, elle dit obligeamment:

—Vous pourriez demander à votre oncle d'être parrain?

Sensible à l'attention, la jeune femme l'en remercia, tout en objectant l'âge et l'éloignement du curé de Liwna.

—S'il ne peut se déranger, il pourrait se faire remplacer et ce serait toujours une marque de déférence pour votre famille.

Un peu hésitante, Sonia demanda:

—Consentiriez-vous à être marraine, ma mère?

—Pourquoi non? c'est le rôle des grand'mères.

—Oh! Bernard le souhaitait si ardemment!

Il lui semblait que c'était l'acceptation complète du fait accompli; le vrai pardon qui descendrait sur le front du tout petit, avec l'eau du baptême, comme une bénédiction.

Tout cela pouvait-il se lire dans ses grands yeux humides?

La vieille dame détourna les siens et changea la conversation.

Quand on quitta la table, elle demanda:

—Comment passiez-vous vos soirées?

—Nous faisions la lecture ou un peu de musique.

C'étaient aussi les principales distractions de la mère et du fils... et leurs voix se mariaient si bien!

—Usez de la bibliothèque; tous les livres ont été classés par Bernard... et après votre deuil, il ne faudra pas délaisser votre piano que mon fils aimait... et le sourire n'est pas l'oubli! D'ailleurs, pour votre enfant, il ne faudra pas être triste.

Elle avait pris sa tapisserie; Sonia tricotait une brassière et, dans le silence commun, il y avait déjà un peu plus d'harmonie.

Attente, détente

Un mois s'était passé sans incident; Sonia pouvait se considérer comme admise dans la maison, le pays, par les amis, les voisins, le personnel... pas toujours le plus facile à désarmer!

Par sa simplicité, sa douceur, son humeur égale, elle avait conquis même la cuisinière renfrognée et le jardinier hostile. A l'office, elle n'était plus "la belle-fille," mais "Mme Bernard," et il y avait un peu de respect attendri, pour le jeune maitre, dans la façon dont on prononçait maintenant ce nom.

Avec l'ancien mameluk qui, indigné de la démission de son filleul, l'en rendait absolument responsable, elle n'avait eu qu'à paraitre pour le retourner comme un gant; et, après l'avoir classée délibérément dans les Marie-Louise, il était prêt à lui faire place entre Joséphine et Mme Lepreux, qu'il querellait même maintenant à son sujet!

Le docteur et le curé avaient été conquis tout de suite; les paysans, plus distants, avaient vu fondre leur défiance; les dames composant la société de Vauxmort et environs gardaient bien une certaine réserve, mais la châtelaine des Soucis, Mme Wétheuil, avait adopté tout de suite la nouvelle venue.

—J'aimais trop Bernard pour ne pas être aussi l'amie de sa femme, avait-elle déclaré, et j'espère que vous viendrez quelquefois me faire une petite visite à Theil.

Sonia ne sortait guère que pour aller à la messe; son deuil et son état lui étant excuse suffisante. Elle consacrait ses loisirs à son intérieur, au travail, à la promenade et surtout à sa belle-mère, lorsqu'elle voulait bien l'agréer. Elle s'en défendait un peu et, presque seule, ne cédait pas à l'attraction générale, qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer.

—Moi, je la comprends très bien! opinait sa plus proche voisine, Mlle Sidonie, vieille fille acidulée et montée en graines; Mme Bernard ne porte ombrage à personne!

Insignifiante?

Non; elle n'était pas de celles qui forcent l'attention, attirent les regards, dominent la conversation et autour desquelles le cercle se forme, tout naturellement.

Elle ne se mettait jamais en avant, mais lorsque sa belle-mère la forçait obligeamment à sortir de l'ombre, ce n'était jamais à son désavantage.

Elle savait écouter, observer, profiter, et, au contact affectueux de Bernard, son esprit s'était affiné, son jugement formé, sans que son coeur y perdit sa fraicheur et son ingénuité d'enfant.

Mme Lepreux retrouvait en elle un reflet des goûts, des idées, des sentiments de son fils... impression d'abord un peu irritante... mais consolante... et rassurante. Les conflits seraient moins à redouter.

—Cette petite est comme son mari: une cire molle! disait dédaigneusement Mlle Sidonie. Elle n'a aucune personnalité!

Cette opinion sans bienveillance était cependant assez juste, en ce sens que Sonia ne cherchait jamais à s'imposer; même dans la discussion, si elle s'y laissait entrainer, on ne sentait l'adversaire, avide de vous convaincre ou de vous terrasser; elle ne repoussait pas à priori les arguments opposés, mais tâchait de les comprendre et de s'en pénétrer.

—Mme Bernard est comme son défunt beau-père, avait observé un vieux paysan finaud: on a plaisir à causer avec elle, parce qu'elle n'a point l'air de vous mépriser... et l'on se sent moins bête!

C'était vrai. Ne se croyant aucun mérite, aucun savoir, elle admettait volontiers celui des autres, et, parlant à chacun de ce qui l'intéressait, elle le mettait naturellement à l'aise, en lui donnant l'illusion d'une petite supériorité, qu'il s'agit de confitures, de plantation ou de science...

Tant de gens veulent en remonter à leur médecin!

Avec elle, on pouvait être en confiance, sans crainte de dénigrement, le dos tourné.

Mme Lepreux, qui détestait les commérages, mais vivait dans sa tour, en avait été charmée, d'autant plus qu'elle redoutait un peu l'exubérance méridionale et l'imagination slave...

Au contraire, Sonia évoquait plutôt le calme des lagunes, de cette ville de rêves où l'on n'entend ni voiture ni camion... mais où l'on chante, où l'on prie, où l'on rit, où l'on souffre, où l'on pleure!

Avec l'agrément de sa belle-mère, très désireuse que l'oiseau captif eût au moins une cage agréable, elle avait fait venir quelques objets familiers, livres, tableaux, meubles et menus bibelots, conservés pieusement, qui lui rappelaient Capri et les heureux jours.

Une vue de la "Marina piccola" dessinée par Bernard, une de ces gondoles où s'était blotti leur jeune amour, quelques écharpes napolitaines disséminées ça et là, et surtout la "Madone aux oranges" avec son Bambino dans ses bras, les fruits d'or à ses pieds, image chère aux filles du Rialto qui, drapées dans leurs longs châles noirs, vont lui faire leurs confidences et lui adresser leurs prières.

Et ç'avait été aussi la première confidente des espoirs maternels de Sonia. Maintenant, elle était encore son soutien, dans son rêve filial.

Se réaliserait-il jamais?

Sa belle-mère ne lui rendait pas la vie difficile et son autorité n'avait rien de vexatoire ni de tracassier; les rapports étaient d'une correction parfaite, sans intimité, mais sans hostilité.

Le retour des restes de Bernard fut une occasion de rapprochement, dans la douleur commune, d'autant que la jeune veuve, avec beaucoup de tact et de discrétion, s'effaçait d'elle-même derrière la mère qui se montra très sensible à cette délicatesse.

Quand on vous cède le pas, on est bien plus disposé à dire:

—Passez donc!

La cérémonie, très simple, n'en avait pas moins attiré la population du village et des environs, empressées à rendre ce suprême hommage au jeune officier que l'on avait vu grandir et qui était resté l'enfant du pays.

En rentrant du cimetière, Mme Lepreux, qui avait fait un grand effort pour aller jusque-là, s'appuya sur le bras de sa belle-fille et lui dit, plus amicalement qu'à l'ordinaire:

—Je suis contente que Bernard soit maintenant près de nous. A défaut de ses traits, son fils connaitra au moins sa tombe.

C'était une douceur qui avait manqué à son enfance, et dont elle avait gardé l'amertume.

Maintenant, elle parlait plus volontiers de son fils, évoquant maints souvenirs puérils ou touchants:

—Bernard faisait ceci... Bernard disait cela...

Elle ne le gardait plus jalousement pour elle seule et consentait à soulever le voile de ses reliques.

Ce jour-là même, pour la première fois, elle emmena la jeune femme dans la chambre du jeune homme.

Tout y était resté dans l'ordre de son départ, et, s'il était rentré, il aurait trouvé toutes choses en place.

Profondément émue, Sonia considérait ces muets témoins d'une jeune existence trop rapidement fauchée... Le bureau, bien rangé, comme là-bas, à Capri, le portrait de sa mère sur la tablette...: comme là-bas aussi, où il faisait pendant à celui de sa femme.

Elle le lui dit, sans jalousie.

La mère soupira...

Le lien n'avait jamais été rompu... c'est pourquoi ils en avaient tant souffert!

—Oublions ce qui nous a divisés pour ne plus voir que ce qui nous rapproche, dit-elle avec moins de froideur: le souvenir de Bernard, la pensée de son enfant... Je lui donnerai sa chambre... quand il sera assez grand...

La future maman sentit un froid au coeur...

Son petit enfant! l'enfant de Bernard! Pourrait-il donc, un jour, être moins à elle?

Certes, dans sa soif de réparation, elle était prête à bien des sacrifices!... mais celui-là!

Heureusement, il faisait déjà sombre; sa belle-mère ne put voir l'altération du pauvre visage angoissé...

Mais, rentrée dans sa chambre, Sonia joignit les mains dans une supplication ardente, et, son regard noyé, levé vers la Madone, elle implora tout bas:

—Oh! bonne Mère, pas ça! pas ça!

La maison des roses

—J'ai peur de manquer de courage, Monsieur le Curé; et pourtant je voudrais tant mériter le pardon et l'affection de la mère de Bernard!

Le prêtre à cheveux blancs qui l'écoutait sous une tonnelle de roses grimpantes—retraite embaumée qui avait entendu bien des secrets douloureux et des appels suppliants — hocha doucement la tête.

—Concilier tous les devoirs est parfois difficile! mais celui d'une mère est le plus impérieux, car il prépare l'avenir. Je ne vous conseillerai donc jamais de renoncer à vos droits maternels, quand il s'agira de la formation du coeur, de l'esprit, de l'âme d'un petit être auquel vous ne devez pas seulement les soins physiques. Mais, pour tout le reste, ne craignez pas de vous montrer trop généreuse. D'ailleurs, je ne prévois pas de sérieuses difficultés et nous avons le temps d'y penser! A chaque jour sa peine; les roses ni les épines ne poussent toute à la fois.

Et, d'un doigt léger, il redressa un bouton un peu trop penché.

L'abbé Norbert était curé de Vauxmort où il était arrivé peu après la révolution de 1830. Les passions étaient déchainées et les idées voltairiennes, qui poussaient les Parisiens au sac de l'archevêché, n'épargnaient pas les campagnes; le plus petit village était aussi divisé que la grande ville. Mais le nouveau pasteur avait salué ses paroissiens d'un "Pax vobis" qui était tout un programme.

—Je suis le serviteur de Dieu et l'ami de tous, avait-il déclaré, et je me donnerai à tous pour les gagner à mon Maitre.

Peu à peu, les plus farouches sectaires s'étaient trouvés désarmés par sa mansuétude et son dévouement, vraiment évangéliques, qui n'excluaient pas la fermeté nécessaire pour défendre les droits de la religion, ceux des pauvres et même des riches, ce qui est parfois moins aisé.

—Jésus préférait les premiers, puisqu'il a voulu naitre parmi eux, mais il ne condamnait pas les seconds, lorsqu'ils usaient généreusement de leurs biens; et Joseph d'Arimathie était de ses amis, malgré sa fortune.

Il cultivait les âmes comme il cultivait ses roses, avec amour, et bien peu savaient lui résister.

Cependant, deux femmes échappaient à sa douce emprise: l'une franchement hostile, l'autre simplement déférente: Mlle Sidonie et Mme Lepreux.

Aussi, à son grand chagrin, n'avait-il pu agir utilement pour le jeune ménage dont il n'avait pas moins plaidé chaleureusement la cause.

—Sans doute, Bernard aurait dû vous consulter, avant de s'engager, mais obéir à son coeur plutôt qu'à son intérêt, est-ce si répréhensible? Pourquoi n'aurait-il pas fait un choix digne de sa mère? Le passé répond de l'avenir, et vous n'aviez jamais eu rien à lui reprocher! Combien de parents peuvent en dire autant!

—Sans doute, il aurait pu faire pire! mais de lui je pouvais attendre mieux!

—Vous jugez sans savoir!

—D'ailleurs, s'il refuse mon appui, c'est qu'il n'estime pas le mériter.

—Ou que vous n'avez pas eu la manière? La bonté sans bienveillance, c'est une rose sans parfum!

Sans qu'elle voulût en convenir, ces paroles avaient-elles fait quelque impression sur elle? L'avaient-elles inclinée vers l'indulgent? et l'appel du mourant trouvait-il le terrain préparé?

—Tous les rosiers portent des roses, mais il y a des espèces tardives et des jardiniers maladroits, disait, pour se consoler, le bon prêtre qui se fût volontiers classé dans ces derniers pour excuser ses paroissiens récalcitrants. Bien peu ignoraient le chemin de "la Maison des Roses" et Sonia l'avait appris tout de suite.

C'était une vieille bâtisse aux murs lépreux, mais disparaissant sous le manteau royal qui recouvrait ses lézardes, au temps de la floraison. Roseraie en miniature, les plus belles variétés réjouissaient les yeux et l'odorat!

—En créant les lis et les roses, le bon Dieu a voulu nous donner un avant-goût du paradis, disait l'excellent curé, et le rosaire est une échelle dont la Sainte Vierge tient les montants.

—C'est à elle surtout qu'il faut recourir, ma chère fille, dit-il affectueusement à la future maman, dont il ne comprenait que trop l'inquiétude; il me semble que, depuis votre arrivée, vous avez déjà gagné du terrain et votre belle-mère parle de vous sans amertume.

—Elle est parfaite pour moi, Monsieur le Curé, et peut-être est-ce une illusion, je me figure qu'elle me voit avec moins de déplaisir... Un petit-fils nous rapprocherait peut-être tout à fait... à moins qu'il ne nous sépare davantage?

—Nous n'en sommes pas là! et avant qu'il soit seulement sevré!... Et puis, si c'était une petite fille?

—Ne dites pas ça! Monsieur le Curé! Ma belle-mère ne me le pardonnerait pas!

—Allons! allons! je plaisante! Souhaitons un petit Bernard, tenant le rameau d'olivier, avec la concorde et l'union, puisque vous n'envisagez pas d'autre avenir.

—Entre la mère de Bernard et l'enfant de Bernard, je ne rêverais pas plus grand bonheur.

—Sans doute sans doute! mais vos idées peuvent changer. Voyez-vous quelquefois Mme des Soucis?

—Elle a eu la bienveillance de m'inviter, mais mon deuil et ma maternité seront de bonnes excuses.

—Il ne faut pas vous cloitrer. C'est une excellente personne qui n'est pas mauvaise chrétienne, bien que ne voyant pas les choses comme votre belle-mère.

—Bernard m'avait parlé d'elle avec affection.

—Oui, elle avait un faible pour lui, bien que n'aimant pas les garçons... Ce n'est pas elle qui eût souhaité un petit-fils!

Le château des soucis

Si la "Maison des Roses" méritait bien son nom, le "Château des Soucis" n'en éveillait aucun, et c'était demeure joyeuse dont ils étaient absolument bannis!

Dès que l'on avait franchi la grille et gagné la cour d'honneur précédant les bâtiments d'une élégante simplicité, on se sentait transporté dans l'atmosphère de ce délicieux XVIIIe siècle, où l'on sentait "la douceur de vivre"; et, si près qu'il fût du village et du chemin de fer, on y oubliait volontiers le reste du monde. Saccagé, comme il convient, au moment de la Révolution, il avait été si intelligemment restauré que la solution de continuité échappait à l'oeil profane, et que le logis, les communs, l'orangerie, les serres, les écuries, les remises, tout semblait porter la marque d'une époque négligeant quelquefois l'utile... jamais l'agréable!

Le parc et les bois d'une dizains d'hectares permettaient au promeneur solitaire de s'égarer dans les rêveries chères à Rousseau, et, à défaut du "lac" de Lamartine, un poète pouvait chercher l'inspiration sur les bords de la Vanne qui traversait la propriété avant d'aller désaltérer les Parisiens. Etait-ce elle qui donnait aux arbres magnifiques une sève plus vigoureuse, les dressant d'un jet élancé, comme des piliers de cathédrale, et rapelant la belle invocation de Ronsard à la "Forêt de Gastine"... Mais, dans le fin matin, comme à l'heure crépusculaire, c'était un enchantement de suivre "l'allée de Monseigneur" ou de se perdre dans les fourrés, avec l'illusion d'entrevoir, à travers les branches, habit tourterelle, robes à falbalas, soutane violette, tricorne, talons rouges, tout ce monde frivole, poudré, musqué, spirituel, badin, puéril et touchant, sur lequel planent déjà l'ombre de l'échafaud et l'éclair du couperet.

La châtelaine, plus qu'octogénaire, avait connu ces jours sombres et même tragiques. Elle était la seule survivante de toute sa famille, guillotinée en 93, et, sans Thermidor, elle eût subi le même sort.

Mais c'était une nature obstinée et si vivante que les pires atrocités n'avaient pu la dégoûter de l'existence qu'elle prisait encore grandement, passé quatre-vingts ans. Elle avait fait le bonheur de trois maris et de nombreux enfants; aussi ne jugeait-elle pas avoir perdu son temps sur la terre, et attendait le paradis avec sérénité, tâchant de s'en donner un avant-goût, dans ce beau et plaisant domaine des Soucis... où ils ne paraissaient guère que sur les pelouses.

Mariée successivement à un gentilhomme de la chambre de Louis XVI, à un préfet de l'Empire et à un banquier de la Restauration, la douanière avait autant d'éclectisme dans les idées que dans les sentiments, et son salon était un terrain neutre où toutes les opinions pouvaient s'exprimer librement.

—J'ai appris la tolérance sous la Terreur, déclarait-elle plaisamment. Dans les prisons, adversaires de la veille et du lendemain apprenaient à se mieux connaitre et se rendaient des petits services... On se hait souvent parce qu'on s'ignore!

Tout comprendre, tout excuser... sinon tout admettre, était à son avis preuve de sagesse, élément de bonheur. La fidélité à un régime, à un souvenir, à un époux, lui semblait évidemment bizarrerie; mais elle était de trop bonne compagnie pour en rien témoigner et ne critiquait jamais sa voisine des "Ronces", se bornant à penser:

—C'est dommage!

Certaines vieilles filles passionnées pour leur carlin, le font empailler sans vouloir lui donner un successeur; d'autres se bornent à le remplacer...

La marquise de La Loue, devenue Mme Du Pressoir et finissant baronne Wétheuil, était de ces dernières. Les bonnes gens qui se perdaient un peu dans tous ses noms, la désignaient le plus communément par celui de son domaine, berceau de son enfance, refuge de sa vieillesse, auquel sa frivolité ne demeurait pas moins très attachée. Elle y recevait enfants, petits-enfants, arrière petits-enfants, et s'embrouillait parfois un peu dans les généalogies; mais ses étourderies de grand'mère étaient si amusantes que nul ne songeait à s'en froisser et que tout ce monde, un peu disparate, fusionnait autour de ses cheveux blancs qui, avec ses joues roses, ses yeux en amandes, et la mouche, à laquelle obstinément elle était restée fidèle, rappelaient les jolis portraits d'aïeules du XVIIIe siècle.

Toujours vêtue de blanc, pour ne pas attrister les jeunes et parce que ça convient à tous les âges, toujours habillée avec goût, pomponnée avec art: "c'est charité de s'appliquer à ne pas déplaire à son prochain"; elle faisait régner la joie autour d'elle, ne songeant qu'au plaisir des autres, qui était aussi le sien, et sachant si bien distraire ses invités que, si elle avait voulu, le château eût toujours été plein. Chasses, bals, comédies, jeux, diners fins, repas champêtres, parties de canot, parties de pêche, rien ne chômait aux Soucis et la douairière donnait le branle!

—C'est une agitée, cette femme-là! déclarait Mlle Sidonie, qui ne la portait pas dans son coeur; elle mourra sans avoir laissé reposer ses jambes!

—Eh! mon Dieu, elles ne font pas plus de mal que la langue! pourquoi s'useraient-elles plus vite! répondait la châtelaine quand on lui rapportait ces propos sans aménité.

Comme elle ne disait jamais de mal de personne et faisait du bien à tout le monde, on pouvait bien lui passer ses petites faiblesses dont elle s'excusait avec enjouement:

—Vous comprenez, Monsieur le Curé, quand à seize ans on a eu la vision de la guillotine, on a besoin de s'étourdir pour oublier!

Et elle s'étourdissait encore consciencieusement, plus qu'octogénaire!

A l'encontre de Mlle Sidonie, qui posait à l'esprit fort et ne prisait que la société des hommes, la baronne Wétheuil préférait le sexe faible et trouvait les garçons insupportables.

Seul, Bernard, avec sa nature fine et ses manières parfaites, avait un parfum d'ancien régime qui évoquait, pour l'ex-marquise, ce printemps de la vie qui semble toujours la plus belle saison.

Pour lui, elle eût eu toute les indulgences et taxait sa mère de trop de sévérité.

—Il me fait pitié, ce petit! Les portraits d'ancêtres ne sont pas compagnie réjouissante. Ou il s'engourdira au milieu d'eux et sera vieux à vingt ans! ou il cassera les vitres!

Ses prévisions ne s'étaient pas réalisées, mais elle n'en plaignait pas moins le jeune officier, "qui n'avait pas dû être bien heureux." Elle en jugeait autrement depuis qu'elle connaissait Sonia. Tout de suite, la jeune veuve lui avait inspiré une vive sympathie et, dès sa première visite à ces dames, elle n'avait pas manqué de chapitrer belle-mère et belle-fille avec son étourderie ordinaire:

—Il faudra vous distraire, ma chère petite! sans cela votre enfant sera mélancolique! La gaieté, c'est la moitié de la santé! Croyez-vous que Bernard aurait plaisir à vous voir rester toute dolente! Les fleurs sont permises sur les tombes et un oiseau peut chanter sur un marbre funéraire sans contrister ceux qui sont dessous.

A Mme Lepreux, elle disait en confidence:

—Prenez garde que cette petite s'ennuie! Votre fils s'accommodait de votre genre de vie, parce que c'était votre fils et qu'un homme peut toujours reprendre sa liberté! mais votre bru!... Si la cage est trop austère, elle s'y meurtrira les ailes et finira par passer à travers les barreaux.

—Mme Bernard est absolument libre, non seulement d'aller et de venir, mais encore de quitter les "Ronces", sans avoir à en souffrir.

En effet, elle avait pris soin d'assurer l'indépendance de la jeune veuve de toutes les manières, comme son fils eût pu le souhaiter; aussi, quand Mlle Sidonie — qui affectait de s'apitoyer sur la sujétion pénible envers ceux dont on dépend — se permit une venimeuse insinuation, elle s'attira cette réplique très nette:

—Vous vous méprenez, Mademoiselle, ma belle-mère a été si généreuse que je pourrais me permettre toutes les ingratitudes sans que mes intérêts pussent en souffrir! et aucun lien doré ne me retient aux "Ronces"... sauf ceux du coeur!

Ce sont parfois les plus solides!

Et le meilleur calcul n'est-il pas de n'en pas avoir?

Une petite fille

Une petite fille! C'était une petite fille! La grand'mère considérait d'un oeil navré ce petit paquet de chair rose, effleuré d'un baiser plein de rancune!

Au timide: "Pardon!" de sa belle-fille, elle avait répondu comme il convenait, s'appliquant à masquer sa profonde déception, dont l'aveu eût été cruel; mais combien lui avait coûté cet effort! et elle aspirait au moment de se retrouver seule, libre de toute contrainte, en face de son rêve évanoui.

Quand la garde, l'ayant bien emmaillotée, lui mit la pouponne dans les bras, elle n'osa pas la repousser, mais eut peine à grimacer un sourire, devant les congratulations irritantes:

—Elle est superbe et parfaitement constituée! disait le docteur.

—Elle a les cheveux frisés de sa maman, déclarait la garde.

—Mais elle a vos yeux bleus, ceux de Bernard, ma mère, murmura faiblement l'accouchée.

La grand'mère, déçue, ne put retenir un léger haussement d'épaules:

—On trouve toutes les ressemblances aux nouveau-nés.

—En tous cas, pour une belle enfant, c'est une belle enfant! dit la cuisinière avec autorité! Faites risette à la vieille Elise, mamzelle... mamzelle? Comment qu'on va l'appeler, Madame?

On n'y avait pas pensé tant on souhaitait un garçon!

Sonia proposa le nom de la grand'mère: Hortense?

—C'est démodé! objecta sèchement Mme Lepreux; donnez-lui un nom de votre pays si vous le désirez!

Le coeur gros, la jeune mère dit doucement:

—Alors puisque vous ne voulez pas lui donner le vôtre, ma mère, nous lui donnerons celui de la Vierge, si chère à saint Bernard: Qu'elle soit ta protectrice, petite Marie!

Et, tendant les bras, elle mit un baiser plein d'amour au front de la pauvrette que l'on plaça tout près d'elle... Il fallait la laisser reposer, tout le monde se retira, et, pendant que la garde remettait un peu d'ordre dans la pièce, allumait la veilleuse, préparait le petit berceau, la jeune mère, dans le délicieux engourdissement qui suit les heures douloureuses, couvait d'un oeil extasié la frêle créature blottie contre son coeur: l'enfant de Bernard!

Sans doute pour sa belle-mère, elle avait ardemment souhaité un garçon, mais pour elle!... Avec son mari, ils préféraient une petite fille, plus à eux... et maintenant ne serait-elle pas plus à elle?

Bien sûr, la grand'mère ne la lui disputerait pas!

Elle en était un peu attristée... mais heureuse aussi, et elle remerciait tout bas la Vierge-Mère qui avait exaucé son secret désir, jamais formulé!

—Petite Marie! Petite Marie! murmura-t-elle en caressant doucement la menotte rose...

Et son coeur se fondait dans une allégresse dont elle éprouvait quelque remords en songeant à l'aïeule!...

Elle non plus ne dormait pas, mais ses pensées étaient plus amères!

Une petite fille! ce n'était qu'une petite fille!

Elle ne les avait jamais aimées! mais celle-là!

Elle ressemblait à sa mère, naturellement! et ce seraient deux étrangères pour une!

Toutes ses rancunes assoupies se réveillaient!

Pourquoi avait-elle ouvert sa maison à cette intruse! pas même capable de lui donner un petit-fils!

Tout ce qu'elle avait encore échafaudé sur cet espoir s'écroulait.

Ni les jouets de Bernard, ni les livres de Bernard, ni la chambre de Bernard! rien ne pourrait resservir à cette petite poupée vers laquelle aucune attraction ne l'attirait.

(A suivre)